
Hauptnummer 3725.
Abtheilung L.
No. 512.
Band 2.

NOUVEAU THÉATRE.

NOUVEAU THÉÂTRE

OU

CHOIX DES MEILLEURES PIÈCES

QUI

ONT PARU DEPUIS DOUZE ANS.

TOME SECOND.

HAMBOURG ET BRUNSWICK
CHEZ P. F. FAUCHE ET COMP.

1798.

MARIUS A MINTURNES,

TRAGÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS

PAR

MR. ARNAULT.

Représentée pour la première fois, le 19 Mai 1792.

Ille fuit vitæ Mario modus, omnia passo,
Quæ pejor fortuna potest, atque omnibus uso
Quæ, melior mensoque homini quid fata pararent.

LUCANUS, Phars. lib. II.

AVANT-PROPOS
DES
ÉDITEURS.

Si l'on reproche aux tragédies modernes trop de pompe, de confusion, d'intrigues et en général de ces accessoires qui ne servent souvent qu'à couvrir la nudité du sujet ou la stérilité du style, on conviendra en lisant Marius à Minturnes, qu'il est difficile de traiter une action plus simple avec plus d'austérité.

Marius est vaincu par Sylla: jouet de la fortune inconstante, le vainqueur des Gaulois, des Teutons, des Cimbres erre d'asile en asile, forcé de se cacher même au milieu de ses ennemis. Géminius commande à Minturnes, il a été persécuté par Marius, il brûle de se venger; Marius trahi vient d'aborder sur le rivage où tout obéit à Sylla, un décret du Sénat le proscrit, les Romains le cherchent, il ne peut échapper que par la fuite, il ne peut se résoudre à fuir; il va périr s'il se montre, s'il se cache, il croit s'avilir: la mort de toute part l'environne, mais l'éclat de sa gloire, le sauve de la fureur de ses assassins que sa grandeur en dépit d'eux frappe et intéresse.

Tel est le sujet qu'un auteur de vingt ans, Mr. Arnault, a mis sur la scène françoise en 1791, et qui a enlevé les applaudissemens d'un public qu'on égare quelquefois, mais qu

revient toujours avec le sentiment du beau à ce qui vraiment est digne d'éloges.

Sans doute on a quelque droit d'être surpris qu'une pièce qui roule sur l'ambition, la haine, la vengeance, la jalousie et tous les ressorts appelés avec raison des vertus républicaines, ait été choisie par un jeune homme de préférence à une intrigue d'amour; mais si l'on daigne se donner la peine de réfléchir que l'âge des passions tendres n'est pas plus celui de les peindre, que le moment d'un violent orage n'est celui d'en faire le tableau, on reportera son étonnement sur la manière vigoureuse avec laquelle Mr. Arnault a traité son Marius, et sur la touche sévère qu'il a su garder dans un ouvrage digne de cet âpreté romaine que Corneille nous a si bien transmise.

La supposition que le fils de Marius, trahi par un esclave est dans les murs de Minturnes, et qu'afin de s'y soustraire à la vengeance de Géminius, et avoir plus de moyens de sauver son Père, il se met à la tête des soldats qui le poursuivent, jette de l'intérêt dans l'action et rend plus vraisemblable l'espèce de prodige qui fait que Marius échappe pendant deux actes, à tous les ennemis qui l'enveloppent. Outrant peut-être le désir d'être simple et de ne pas sortir de cette unité d'action que les étrangers nous reprochent, et qui donne, ajoutent-ils, à notre Melpomène un air de pruderie qui les choque, Mr. Arnault nous a paru ne pas assez tirer parti de la belle scène du second acte dans laquelle, fatigué de feindre et las de fuir, Marius se nomme et se livre à un vieux vétéran de ses armées, dans l'ame duquel l'admiration pour le héros l'emporte sur l'esprit de ressentiment qu'il conserve contre le général. En développant davantage ce combat dans lequel la gloire de Marius

eût couvert toutes ses injustices, il semble qu'il eût été facile d'augmenter l'intérêt de ce second acte, ou peut-être à force de simplicité; mais qu'il nous soit permis d'ajouter, pour justifier un auteur qui semble si bien avoir connu toute la portée de son sujet, qu'en renforçant ainsi ce second acte, il étoit possible qu'il eût affoibli le beau moment du troisième, où Marius captif fait d'un seul regard tombe le poignard des mains d'un Cimbre nourri dans la haine qu'il doit porter à celui qui a dévasté sa patrie.

Ce triomphe de l'héroïsme, digne du pinceau de Corneille, a dû assurer le succès d'un ouvrage dans lequel le respect pour les anciens est porté jusques à l'extrême; défaut peut-être, mais défaut dont on s'étoit trop corrigé de nos jours. Entre l'enthousiasme des Saumaise et des Dacier, et l'insouciance de nos auteurs modernes, pour tout ce qui n'est pas eux, n'y a-t-il donc pas un juste milieu?.

Soit que Mr. Arnault ait été enlevé aux lettres, ou qu'il ait préféré une autre carrière, nous n'avons pas appris qu'il ait développé dans quelqu'autre ouvrage, tout ce qu'on avoit le droit d'attendre d'un talent aussi précoce, d'un goût aussi prématuré.

PERSONNAGES.

CAIUS MARIUS.

Le Jeune MARIUS *sous le nom de* MUTIUS.

GÉMINIUS.

CÉTHÉGUS.

AMICLAS, *vétéran.*

ALBIN.

RUTILE.

UN CIMBRE.

Peuple.

Soldats Romains,

La Scène est à Minturnes, et sur les bords d'un marais qui n'en est pas éloigné.

MARIUS À MINTURNES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEMINIUS, CETHEGUS.

GÉMINIUS.

Le plus fier des Romains, trahi par la fortune,
De son caprice enfin subit la loi commune.
Le destin, qui pour lui s'épuisoit en bienfaits,
L'accable de revers égaux à ses succès.
Marius fuit. Mais quoi! pense-t-il qu'il évite
Le glaive suspendu sur sa tête proscrite?
Dans ces lieux amené par son malheureux sort,
Il y cherche un asile, et va trouver la mort.

CÉTHÉGUS.

Après avoir tonné sur cette illustre tête,
Entre les mains des dieux quand la foudre s'arrête,
Pourquoi, plus implacable et plus barbare qu'eux,
Vouloir toujours la mort d'un héros malheureux?
Songez, Géminius, songez que ce grand homme
Fit long-temps le destin de la terre et de Rome;
Songez que Marius, jusque dans ses revers,
Attache encor sur lui les yeux de l'univers

GÉMINIUS.

Les dieux sont-ils calmés quand, servant ma vengeance,
Eux-mêmes ont livré le traître en ma puissance?
Aux lieux où je commande ils ont conduit ses pas,
N'est-ce pas annoncer qu'ils veulent son trépas?
Ils seront obéis. Mais, dans ma rage extrême,
Je l'immole à ces dieux encor moins qu'à moi-même.
Seigneur, le croyez-vous, puis-je oublier jamais
Mes affronts, mon exil, tous les maux qu'il m'a faits?
Trop long-temps consumé par une fureur vaine,
Je n'ai fait que nourrir une impuissante haine,
De nos propres malheurs vengeons-nous par nos mains.
Que dis-je? prévenons les malheurs des Romains.
Enfin si l'univers regarde comme un crime
Que l'on ose frapper cette grande victime,
Sylla me justifie, et, servant mon courroux,
Le décret du sénat légitime mes coups.

CÉTHÉGUS.

Une haine privée, à l'état étrangère,
Décideroit ainsi du destin de la terre!
Et Marius, qu'en vain Rome auroit condamné,
Au lieu d'être puni seroit assassiné!

Je ne puis le penser. Ah ! tout, jusqu'à la haine,
Doit devenir vertu dans une ame romaine.
Du puissant ennemi qui veut vous étouffer,
Sans doute qu'un grand coeur se plaît à triompher.
La vengeance pour lui, sans doute, a de grands charmes,
Tant qu'il faut repousser les armes par les armes :
Mais d'un noble péril ce coeur qui fut charmé,
Doit rougir d'accabler un rival désarmé.
Marius fugitif est-il donc tant à craindre?
Autant il fit envie, autant il est à plaindre,
Banni du monde entier, sans amis, sans appui,
L'excès de sa foiblesse intercède pour lui.

GÉMINIUS.

Plus il est malheureux, plus le destin l'accable,
Plus, s'il se relevoit, il seroit implacable,
Je connois Marius : il doit être écrasé,
Tandis que de sa chute il est encor brisé.
Frappons les derniers coups. Romains, plus de foiblesse
D'une absurde pitié que le murmure cesse.
Au public intérêt associant le mien,
Je prétends me venger, mais c'est en citoyen.
Eh! qu'importe au sénat qui proscrit un perfide,
A servir sa fureur quel motif me décide?
J'obéis, c'est assez ; et l'état satisfait
Doit approuver la cause en approuvant l'effet.
Qui sait si ces héros, que le monde révère,
Eux-mêmes souffriroient cet examen sévère?
Si Brutus, si Camille, Horace, Régulus,
Romains, qu'à tant de droits on admire le plus,
Uniquement brûlés du feu de la patrie,
Sacrifioient à Rome et leur sang et leur vie?

Le cœur inaccessible à toute passion,
Étranger à la haine, exempt d'ambition,
Purement embrasé du seul amour de Rome,
Pour mieux être Romain cesseroit-on d'être homme?
Lorsqu'enfin Marius, au consulat porté,
Dut maintenir les lois qui font la liberté,
Ne l'avons-nous pas vu, quand le consul décide,
N'écouter que sa haine et la prendre pour guide;
Et, souillant le pouvoir en ses mains réservé,
Homme public, toujours venger l'homme privé?
Il m'opprimoit alors. Quand le sort me le livre,
J'oublierois cet exemple, ou n'oserois le suivre!

CÉTHÉGUS.

Ah! s'il ne s'agissoit que de verser un sang
Obscur dans l'univers, à Rome indifférent,
On pourroit, n'écoutant de loi que sa colère,
Sans péril à l'instant en abreuver la terre.
Un vil sang, à l'état inutile, étranger,
Vaudroit-il qu'on versât du sang pour le venger?
Mais il vous faut, seigneur, vous immoler un homme
Qui, par Rome proscrit, est défendu par Rome;
Qui, parmi les Romains formés en deux partis,
Compte autant de vengeurs qu'il compte d'ennemis.
L'un verroit dans la mort dont il seroit victime,
Une grande justice, et l'autre un plus grand crime.
Ah! laissons au consul, ah! laissons au sénat . . . .

GÉMINIUS.

On vient. C'est Mutius.

SCÈNE II.

GEMINIUS, CETHEGUS, MUTIUS, Soldats.

GÉMINIUS.

Eh bien! brave soldat,
Approche. Qu'as-tu vu?

MUTIUS.

Le comble du courage.
Un proscrit, accablé par la fatigue et l'âge,
Brave notre vengeance, échappe à nos efforts,
Et sauve enfin sa vie à travers mille morts.
Avec quelques soldats placé sur la colline,
Mes regards dominoient sur la plaine voisine.
Le jour qui déclinoit faisoit place à la nuit;
Quand un vieillard pesant, qu'un esclave conduit,
Sort à pas lents du bois. A sa misère extrême
Je le crois Marius: je cours; c'étoit lui-même.
La mer est d'un côté; de l'autre nos soldats.
La terre qu'il parcourt bientôt manque à ses pas;
La terre le trahit, il se jette à la nage.
Un vaisseau, par hasard, flottoit près du rivage:
Il l'aborde à nos yeux, et nos yeux confondus
Ont jusque dans sa fuite admiré Marius.
Nous avons du sénat annoncé la vengeance:
Pour sauver Marius tout est d'intelligence;
Nous menacions en vain. Les vents, les matelots
L'entraînent loin de nous, d'accord avec les flots,

GÉMINIUS.

Je me flattois, amis, qu'à mes voeux moins contraire,
Ce jour me livreroit et le fils et le père.

Tout cet espoir, enfin, seroit-il donc trompé?
A ma fureur déjà le père est échappé:
Répondez-moi du fils, et j'aurai quelque joie
De retrouver du moins la moitié de ma proie.

CÉTHÉGUS.

D'où vous naît cet espoir?

GÉMINIUS.

Sous des habits obscurs
Le jeune Marius est caché dans ces murs.
Un esclave infidèle a décelé son maître.
Il doit me le livrer.

MUTIUS.

Il vous trompa peut-être.

GÉMINIUS.

J'ignore quel motif a pu le retenir.
Mais, depuis quatre jours il devoit revenir;
Il ne reparoît pas.

MUTIUS.

Dans le sang du perfide
Le maître aura puni ce complot homicide.
L'esclave est mort.... sans doute, et tranquille en ces lieux,
Le jeune Marius abuse tous les yeux.
Encore adolescent il avoit quitté Rome;
Après six ans d'absence il y revient, mais homme.
Accablé de soucis, et de chagrin rongé,
A tous les yeux en vain son visage a changé,
Il ne l'est pas aux miens.

CÉTHÉGUS (*à part*).

Grands dieux!

GÉMINIUS.

Tu dois connoître.
Quel trésor doit payer la tète de ce traitre.

CÉTHÉGUS.

Par un assassinat on pourroit l'acheter!

GÉMINIUS.

Par un assassinat! l'osez-vous répéter?
Par un assassinat! est-ce ainsi que l'on nomme
Le coup qui fait tomber un ennemi de Rome?
L'honneur de le porter a droit de te tenter.
Ami, que réponds-tu?

MUTIUS.

Je le veux mériter.

GÉMINIUS.

C'est parler en Romain: c'est servir ta patrie,
Que terminer le cours d'une odieuse vie;
C'est punir le mépris de nos plus saintes lois;
C'est venger le sénat, outragé tant de fois;
Des Romains égorgés c'est appaiser la cendre;
C'est sauver tout le sang qu'un cruel peut répandre.
Cours remplir ce devoir. Puis à Rome, en vainqueur,
Va recevoir le prix promis à son vengeur.
Sous ces voûtes bientôt je reviendrai t'attendre.

(Il sort avec les soldats. Mutius veut le suivre; mais Céthégus le retient.)

SCÈNE III.

CETHEGUS, MUTIUS.

MUTIUS.

Que me veut Céthégus?

CÉTHÉGUS.

Soldat, il faut m'apprendre
En quels lieux est caché le jeune Marius.
Il faut me le livrer.

MUTIUS.

Je sais trop, Céthégus,
Au sort de ce proscrit quel intérêt te lie.

CÉTHÉGUS.

Eh bien! si tu le sais, accorde-moi sa vie.
Sylla fit d'un peu d'or le prix d'un grand forfait;
Je fais de mes trésors le prix d'un grand bienfait:
Ne pourroient-ils calmer la fureur qui t'anime.
L'or n'a-t-il de valeur que lorsqu'il paye un crime?
Réponds?

MUTIUS.

As-tu pensé marchander ma pitié?

CÉTHÉGUS.

Ah! si tu connoissois les pleurs de l'amitié,
Ses terreurs, ses tourmens, tu serois moins barbare.
Tu n'as donc pas d'ami?

MUTIUS.

J'ai l'ami le plus rare
Qui d'un infortuné puisse adoucir le sort.
Pour me sauver la vie il s'expose à la mort.
Il ne voit de danger que ce qui me menace.

CÉTHÉGUS.

Par cet ami si cher, accorde-moi la grâce
Que l'amitié plaintive implore de ton coeur.
Délivrant Marius, sois mon libérateur.
Oui, pour toi la pitié doit avoir quelques charmes.
Tu t'attendris!

MUTIUS.

En vain je veux cacher mes larmes.

CÉTHÉGUS.

La source en est trop pure: ah! laisse-les couler!

MUTIUS.

Céthégus, avec toi c'est trop dissimuler.
L'absence, l'intérêt, la fortune contraire,
Ne peuvent influer que sur l'ame vulgaire,
Mais non sur les deux coeurs que rassemblent ces lieux.
Embrasse Marius.

CÉTHÉGUS.

Marius! ah, grands dieux!
Et mes yeux si long-temps ont pu te méconnoître?

Le jeune MARIUS.

J'ai trompé des regards plus clairvoyans, peut-être.

CÉTHÉGUS.

A ma tendresse, hélas! depuis six ans ravi,
En quel état affreux revois-je mon ami?

Le jeune MARIUS.

Mes traits ont pu changer par l'infortune et l'âge,
Mais non jamais mon coeur,

CÉTHÉGUS.

En tremblant j'envisage
Les périls qu'en ces lieux à chaque instant tu cours.
Un seul mot, un regard, et c'est fait de tes jours.

Le jeune MARIUS.

Le péril est passé. Trahi par un esclave,
J'allois tomber aux mains des cruels que je brave,
Si, par un prompt trépas punissant son projet,
Je n'eusse dans la tombe enfermé mon secret.
Sous l'habit d'un soldat je crains peu de paroître.

Plus de précaution m'eût décelé, peut-être.
Trop de timidité le plus souvent nous perd.
Un proscrit qui se cache est bientôt découvert.
Cru l'ennemi mortel de mon auguste père,
De ses vils ennemis je trompe la colère.
Et quel affreux tourment pour mon coeur déchiré!
Tout homme est un bourreau de son sang altéré.
Je ne vois près de moi que des mains toutes prêtes
A se saisir du prix qui doit payer nos têtes.
Distingué des humains jusque dans son malheur,
Mon père, par prodige, échappe à leur fureur.
Seul, en butte au péril, je ne saurois plus craindre,
J'ai revu Céthégus, pourrois-je encor me plaindre?
Le ciel ne m'est propice ou cruel qu'à moitié;
S'il permet le malheur, il donne l'amitié.

CÉTHÉGUS.

C'est, ou pour te venger, ou pour mourir ensemble,
Que la faveur des dieux en ces lieux nous rassemble.
Dispose de mes biens; dispose de mon bras.
Au bout de l'univers faut-il suivre tes pas?
Tout ce qu'il t'enleva le sort peut te le rendre.
Marius peut encor renaître de sa cendre.
Si j'en crois mon espoir, ce calme d'un moment
N'est que le précurseur d'un grand embrâsement.
Quel est donc le projet que forme ton courage?
Prétends-tu plus long temps rester sur ce rivage?
Les jours de Marius ne sont plus en danger:
Ami, que résous tu?

Le jeune MARIUS.

Le joindre et le venger.
Le vaisseau qui l'enlève aux rives d'Italie

L'aura porté bientôt en l'île d'Enarie.
Là, joint par Grannius, et par quelques amis,
Il doit de sa fortune assembler les débris,
Et prouver, de retour, à sa patrie ingrate
Que qui peut vaincre Rome eût vaincu Mithridate.
Tu me connois ami. Digne de ce héros,
On m'eût vu sur ses pas m'élancer dans les flots,
Si, moins sûr du salut d'une tête si chère,
Un autre soin ne m'eût retenu sur la terre.
Sylla, nous jugeant tous sur son coeur inhumain,
Croit en vain que dans Rome il n'est plus de Romain.
L'ingratitude, ami, n'est pas dans la nature.
Le peuple a déjà fait entendre son murmure.
Il chérit Marius; il voit avec horreur
Le sort que l'on prépare à son libérateur,
Demande à haute voix si le sénat oublie
Que deux fois ce grand homme a sauvé l'Italie.
Qu'un si noble transport soit encore excité
Par l'aspect du péril et de la vérité.
Démasquons ce Sylla, tyran d'un peuple libre,
Des flots du sang romain grossissant ceux du Tibre.
Qu'on le voie, implacable, ambitieux, ingrat,
Ne venger que lui seul en vengeant le sénat:
Prudent en sa fureur, accabler de sa haine
Ceux sur qui reposoit la liberté romaine;
Par d'utiles forfaits s'assurer les faisceaux;
Changer Rome en désert, nos palais en tombeaux,
Et chargeant tous les bras d'immoler ses victimes,
Rendre le monde entier complice de ses crimes.

CÉTHÉGUS.

Joignons à ces moyens un plus puissant encor,

Parlons à l'intérêt; semons, prodiguons l'or.
A la honte des moeurs, dans le siècle où nous sommes,
J'avoue, en rougissant, qu'il peut tout sur les hommes.
Employé par nos mains pour un plus noble but,
Que Rome qu'il perdit lui doive son salut.
Mais, si toujours pour nous le sort étoit contraire,
Partageant jusqu'au bout le destin de ton père;
Ami, c'est en Romain qu'on nous verroit finir!

Le jeune MARIUS.

Qui pourroit sur la terre alors nous retenir?
Une patrie éteinte, un repaire de crimes
Peuplé de délateurs, de bourreaux, de victimes,
Où l'égoïsme impur, remplaçant l'amitié,
Au fond de tous les coeurs a séché la pitié?
Où la paix convulsive, et souvent assassine,
Nous prépare aux horreurs de la guerre intestine?
Quand Rome est au moment d'expirer par sa main,
Mourir est un bonheur pour quiconque est Romain.

CÉTHÉGUS.

L'univers nous verra vaincre ou mourir ensemble.
Marchons sans plus tarder. Qu'à son tour Sylla tremble....

SCÈNE IV.

CETHEGUS, Le jeune *MARIUS*, *GEMINIUS*.

GÉMINIUS.

Si j'en dois croire un bruit en ces murs répandu,
Marius à ma haine est pour jamais rendu.
Le vaisseau surchargé vient de remettre à terre
Un fardeau qui de Rome attiroit la colère.
Après l'avoir soustrait au plus pressant danger,
Craignant de le trahir et de le protéger,

Le nocher, profitant d'un sommeil favorable,
A laissé ce proscrit étendu sur le sable;
Ce proscrit qui ne peut rencontrer des abris
Que parmi les roseaux qui bordent le Lyris.
Le ciel est tout en feu. Le plus affreux orage
Avance encor sa perte, et m'en est le présage.

(On entend le tonnerre.)

Par quel prodige enfin pourroit il m'échapper?
Mes soldats dispersés le vont envelopper.
Mais pour sa mort, en vain dans ces lieux tout s'apprête.
Quel bras fera tomber cette superbe tête?
Parmi tant de soldats, d'un tel exploit jaloux,
J'ai préféré ton bras pour frapper ces grands coups.
Pour mériter deux fois le plus noble salaire,
A la tête du fils joins la tête du père.

LE JEUNE MARIUS.

S'il est vrai qu'en effet les implacables dieux
Veulent entre tes mains les livrer tous les deux,
Oui, je puis réunir et l'une et l'autre tête.
Mais elle coûtera cette double conquête!
Je cours la préparer. La foudre qui me luit
Eclairera mes pas égarés dans la nuit.
Tu verras qu'au courage il n'est rien d'impossible;
Qu'il n'est pas d'antre affreux, de roc inaccessible,
D'impénétrable abri qui puisse me cacher
Un mortel qu'aux enfers je descendrois chercher.
O vous, qui m'inspirez un transport si sublime,
Dieux justes, secondez le zèle qui m'anime!
Le plus saint des devoirs arme aujourd'hui mes mains,
Rome, et je cours remplir les voeux des vrais Romains.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Il fait nuit. Le Théâtre représente d'un côté, une forêt où l'on apperçoit une chaumière; de l'autre sont les marais de Minturnes. Dans le fond on voit la mer agitée. On reconnoît Marius à la lueur des éclairs.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIUS *(seul.)*

Le monde a conspiré la perte d'un seul homme,
Et la nature entière est d'accord avec Rome.
De son sein l'Océan m'écarte avec effroi.
La terre me repousse et s'ébranle sous moi.
C'est en vain que la nuit, moins cruelle et plus sombre,
Favorise mes pas et me prête son ombre.
Au défaut du soleil la foudre ici me luit,
Et montre à l'univers qu'enfin Marius fuit!
Par d'étonnans revers le sort veut que j'expie
Les étonnans succès qui signalent ma vie.
Il veut faire admirer à la postérité
Mon infortune autant que ma prospérité.....
Tout se tait; tout a fui dans une horreur profonde,
Et seul je semble errer sur les débris du monde.
Je n'irai pas plus loin. J'attends ici mon sort.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je brave la mort.
Demanderai-je aux dieux qu'un trépas plus illustre
Au nom de Marius ajoute un nouveau lustre?

Quarante ans de combats m'ont épargné ce soin,
Et pour être immortel je n'en ai pas besoin.
Expirer loin de Rome, en cette solitude,
N'est-ce pas la punir de son ingratitude?
Je l'abandonne, en proie au plus pressant danger.
Oui! me laisser mourir c'est assez m'en venger.
Teutons, Cimbres, Gaulois, que ce jour vous rallie;
La mort de Marius vous livre l'Italie.
Mais Sylla cependant ne recueille-t-il pas
Cet absolu pouvoir, objet de nos débats?
Favorable à ses voeux, mon désespoir seconde
Son orgueil qui l'appelle à l'empire du monde.
Est-ce ainsi que mon coeur apprit à le haïr?
Son plus fidelle ami le peut-il mieux servir?
Ah! quels que soient les maux dont la mort nous délivre,
Montrons-nous Marius en osant encor vivre.
Dussai-je encor m'attendre à de plus grands revers,
Je ne puis me résoudre à céder l'univers.
Vivons, tant que ce noble et puissant héritage
D'un autre que mon fils peut être le partage:
Vivons, tant qu'un sénat, guidé par l'intérêt,
N'aura pas à mes pieds révoqué mon arrêt:
Vivons, tant que ce bras, pour victoire dernière,
N'aura pas à Sylla fait mordre la poussière;
Vivons; le ciel le veut. En ces lieux j'aperçois
L'abri qui m'est offert sous ces rustiques toits.
C'est chez l'infortuné que la pitié se trouve:
Sans peine on compatit au malheur qu'on éprouve.
A travers tant d'écueils les dieux qui m'ont sauvé
Au plus obscur trépas ne m'ont pas réservé?
Leurs mains qui, sous mes pas, applanissent la route,

Pour un grand avenir m'ont conservé, sans doute.
Eprouvons les destins; fatiguons leur courroux.
Voyons si le malheur est plus constant que nous.

SCÈNE II.

MARIUS, AMICLAS.

AMICLAS, *(sortant de la chaumière de laquelle Marius s'est approché.)*

Qui trouble mon sommeil? quelle voix importune
Me ravit le seul bien qui reste à l'infortune?

MARIUS.

La voix d'un homme encor plus malheureux que toi.

AMICLAS.

Plus malheureux! eh bien! qu'exigez-vous de moi?
Malgré la nuit, l'orage, et si loin de la ville,
Que venez-vous chercher dans ces bois?

MARIUS.

Un asile.

AMICLAS.

Entrez sous ces roseaux, et partagez le mien,
Poursuivroit-on vos jours?

MARIUS.

Ne me demande rien.
Je t'ai dit de mon sort tout ce que j'en veux dire;
Je suis infortuné, cela doit te suffire.

AMICLAS, *(à part.)*

Sa voix, ce noble orgueil, tout accroît mes soupçons;
Tout me fait voir en lui le vainqueur des Teutons.

C'est en vain qu'il se cache; un si grand caractère
Malgré lui le décèle, et dément sa misère.

MARIUS.

D'où naît l'inquiétude où je vois tes esprits?

AMICLAS,

D'armes et de soldats tous ces bois sont remplis.

MARIUS.

Eh bien! de quelque effroi ton ame est-elle atteinte?

AMICLAS.

Auprès de Marius peut-on sentir la crainte?

MARIUS.

Tu connois Marius?

AMICLAS.

Qui ne le connoît pas?

MARIUS.

Frappe donc; qui t'arrête, et qui retient ton bras?
Immortalise-toi par un forfait insigne.
Nier mon nom seroit m'en reconnoître indigne.
De mes biens, c'est le seul qu'on ne puisse m'ôter;
Et je ne fus jamais si fier de le porter.
Contente, en terminant la plus illustre vie,
Ceux dont elle provoque ou la haine ou l'envie.
Les vainqueurs ne m'ont pas pardonné mes succès,
Les vaincus pourroient-ils les pardonner jamais?
Et n'est-ce pas nourrir un espoir inutile,
Que de croire qu'au monde il me reste un asile?
Le destin t'a livré Marius désarmé;
Rassure, d'un seul coup, l'univers alarmé.
Verse le sang que Rome et Sylla te demandent.
Et sois digne à ce prix des trésors qui t'attendent.
Le Romain ne doit pas être ingrat à demi;

Il sait trop ce que peut un illustre banni.
On a vu Marcius des murs de Coriole
Ramener la terreur aux pieds du Capitole.
Je vis, et Rome enfin me connoît trop, je croi,
Pour en attendre moins d'un proscrit tel que moi.
Frappe donc!

AMICLAS.

Ah! tu veux que j'assassine un homme
Vengeur de l'Italie et protecteur de Rome!
Que j'enfonce un poignard dans le sein d'un héros,
Dont, pendant quarante ans, j'ai suivi les drapeaux!
Deux fois, dans les combats, tu m'as sauvé la vie,
Et la tienne, par moi, pourroit t'être ravie!
Au sang d'un bienfaiteur je tremperois ma main!
Que tu me crois ingrat!

MARIUS.

Je te croyois Romain.

AMICLAS.

Moi! je ne le suis plus, ce nom m'est une injure.
Mon coeur le désavoue, et ma bouche l'abjure,
Ainsi que Rome, ardent à te persécuter,
Si le monde est ingrat, tu dois m'en excepter.
La faveur de Sylla n'offre rien qui me flatte:
En vain pour me séduire à mes yeux elle éclate.
Je préfère le sort d'un obscur citoyen,
A ces honteux honneurs payés de tout le mien.
Le crime autorisé n'en est pas moins un crime.
Daigne te confier au zèle qui m'anime.
Ah! si par le malheur ton coeur n'est pas changé,
Tu dois craindre la mort quand tu n'es pas vengé,
Soumets-toi donc à vivre. En secret, en silence,

Réfléchis ta fureur et mûris ta vengeance.
Laisse tes ennemis abusés sur ton sort,
S'endormir follement sur le bruit de ta mort.
Fais suivre ce sommeil par un réveil funeste.
Tu dois tout espérer, puisque ton nom te reste.
Le seul nom d'un héros enfante des soldats :
Tu les verras en foule accourir sur tes pas,
Honteux de leur caprice et de leur barbarie,
Contre tes oppresseurs diriger leur furie,
Te consacrer leurs bras, te prodiguer leur sang,
Racheter un forfait par un bienfait plus grand.

MARIUS.

Ami, je reconnois à ce noble langage
D'un digne vétéran l'inflexible courage.
Nos deux coeurs sont d'accord, et tu m'as répété
Ce que l'honneur au mien avoit déjà dicté.
Le trépas seul éteint l'espoir au coeur de l'homme,
Et Rome peut encor se retrouver dans Rome;
Mais apprends-moi ton sort, apprends-moi quels revers
Ont fixé ton séjour au fond de ces déserts.

AMICLAS.

Ton ordre.

MARIUS.

Et tu n'es pas vengé de cette offense!

AMICLAS.

Viens voir qu'il est encor quelque reconnoissance.

MARIUS.

Ciel! si tu veux punir les crimes du sénat,
Donne à tous mes amis le coeur de ce soldat.

(Il entre dans la chaumière.)

AMICLAS.

J'aime cette fierté que rien ne peut abattre:
Jusqu'au dernier soupir, pour toi je veux combattre;
Reçois-en mes sermens, tu peux compter sur eux.
Je ne suis qu'un soldat, et tu n'es pas heureux.

SCÈNE III.

AMICLAS. Le jeune *MARIUS.*

AMICLAS.

Qui s'approche?

Le jeune MARIUS.

Un vieillard a-t-il, malgré l'orage,
Traîné ses pas errans jusqu'en ce lieu sauvage?
Réponds-moi?

AMICLAS.

Je l'ignore. A cet infortuné
Quel intérêt prends-tu?

Le jeune MARIUS.

Rome l'a condamné;
Ses jours sont mis à prix. Ministre de vengeance,
J'apporte du sénat l'ordre et la récompense.
Tu peux la mériter en livrant dans mes mains
L'ennemi de Sylla, l'ennemi des Romains.

AMICLAS.

Quel est cet ennemi? de quel horrible crime
Cet ingrat citoyen doit-il être victime?

Le jeune MARIUS.

Soutenu par le peuple, il dispute à Sylla

L'honneur d'aller combattre un autre Jugurtha.
Le sénat l'en exclut, et le peuple le nomme.

AMICLAS.

Le peuple de tout temps fut l'appui du grand homme,
Et souvent le sénat fut jaloux des vertus.
Mais apprends-moi le nom du proscrit?

Le jeune MARIUS.

Marius?

AMICLAS.

Marius! c'est son sang que le sénat demande?
C'est son sang qu'à Sylla tu prétends que je vende?
Pour acheter sa tête, il faut l'apprécier;
Sais-tu quelque trésor qui la puisse payer?
Si le sénat se montre assez bas, assez lâche
Pour souiller ses décrets de cette indigne tache,
Cherche ailleurs un Romain qui ne frémisse pas
De partager sa honte en lui prêtant son bras.
Le mien, loin d'obéir à cet ordre homicide,
Deviendroit d'un héros le vengeur et le guide.
Par-tout où de l'honneur l'empire encore s'étend
Marius est bien sûr d'en rencontrer autant.
Va le dire à Sylla.

(Il s'éloigne dans le fond de la scène)

Le jeune MARIUS.

Transport vraiment sublime!
Expression d'un coeur révolté par le crime!
Homme simple et sensible, ah! ne me quitte pas!
Tu m'as fait oublier qu'il étoit des ingrats.
O patrie! ô nature! exaucez ma prière,
Guidez mes pas errans sur les pas de mon père,

Fils, citoyen, mes voeux doivent être entendus :
C'est sauver Rome enfin que sauver Marius.

(Il sort. Amiclas qui n'a pas quitté la scène, mais qui observe autour de la chaumière où s'est retiré Marius, s'en approche.)

SCÈNE IV.

AMICLAS, MARIUS.

AMICLAS.

Je n'en saurois douter, une affreuse tempête
Se forme autour de toi, s'épaissit sur ta tête.
En vain mes soins t'ont su délivrer d'un soldat
Qui, ministre insolent des fureurs du sénat,
Muni de ton arrêt négocioit ta perte
D'autres suivent ses pas : cette forêt déserte
Se remplit d'assassins prêts à t'envelopper,
Et que mon zèle, en vain, tenteroit de tromper.
De la force et du nombre ils auroient l'avantage.
La prudence en vertu peut valoir le courage :
Entends sa voix. Permets que le dieu de ces eaux
T'offre un plus sûr asile au sein de ses roseaux.

MARIUS,

Quoi ! toujours se cacher !

AMICLAS.

Ah ! crois-en mes alarmes.
Le péril presse.

MARIUS.

Ami, n'as-tu donc pas des armes ?

AMICLAS.

Non, Marius. De quoi le fer peut-il servir
A qui n'a rien à perdre et ne veut rien ravir?

MARIUS.

Eh bien! j'attends la mort.

AMICLAS.

O destin trop à plaindre!

MARIUS.

Sans doute, il le seroit, si je le pouvois craindre.

AMICLAS.

Marius, céde enfin. Sylla peut commander:
Il peut.....

MARIUS.

C'est succomber, mais ce n'est pas céder.

AMICLAS.

La victoire eût encore illustré ta vieillesse.

MARIUS.

C'est l'acheter trop cher au prix d'une foiblesse.

AMICLAS.

Tu trahis tes amis.

MARIUS.

Je sers mes envieux.

AMICLAS.

Ton fils.... l'inquiétude éclate dans tes yeux!
Ton fils errant, proscrit, accablé de misère......

MARIUS.

Je lui laisse le nom et l'exemple d'un père.
Son bras lui suffira, s'il est digne de moi.

AMICLAS.

Un farouche héroïsme en vain te fait la loi.
En vain, ton coeur, flétri par les maux qu'il endure,

Se ferme à l'amitié, se ferme à la nature!
Que ces doux sentimens soient sur toi sans pouvoir;
Il en est un du moins, il est un noble espoir
Qui plus puissant qu'eux tous t'ordonne la constance;
Tu m'entends, Marius.

MARIUS.

Achève.

AMICLAS.

La vengeance.

MARIUS.

La vengeance! ce mot te rend maître de moi;
Dispose de mes jours, je m'abandonne à toi.

(Ils sortent.)

Le théâtre ne reste point vide ici. Des soldats qu'on a vu errer dans le fond de la forêt, pendant la dernière scène, entrent par différens côtés. Le jour commence à se lever.

SCÈNE V.

GEMINIUS, RUTILE, ALBIN, Soldats.

GÉMINIUS.

L'aurore enfin renaît, et dans ces bois moins sombres
Par degrés, la lumière a dissipé les ombres.
Poursuivez, à l'éclat de l'astre qui vous luit,
L'ennemi qu'à vos coups a dérobé la nuit,
Portez dans ces forêts l'oeil de la vigilance:
Suivez tous les détours de ce repaire immense,
De peur que le proscrit n'échappe de vos mains,
De la ville à la mer gardez tous les chemins.

RUTILE.

Sortis de ces forêts, d'un pas lent et tranquille,
Deux vieillards ont suivi le chemin de la ville,
L'un, taciturne et fier, par son farouche aspect
A pénétré mon coeur de crainte et de respect:
L'autre, moins imposant, mais non moins intrépide,
Marchoit près du premier, et lui servoit de guide.

GÉMINIUS.

Tous deux me sont suspects; que sur l'heure, soldats,
On vole à leur poursuite, on arrête leurs pas;
Allez. *(Rutile sort.)*
(A Albin.) Et vous, voyez si ce toit solitaire
Ne couvre pas celui que poursuit ma colère.

SCÈNE VI.

GEMINIUS, AMICLAS, Soldats.

AMICLAS.

Où courez-vous, cruels? ce toit est mon seul bien.
C'est mon unique asile; osez vous...

GÉMINIUS.

Ne crains rien.
Il sera respecté, s'il ne recèle un homme
Que recherche en tous lieux la vengeance de Rome.

AMICLAS.

Souvent le voyageur, dans ce bois écarté,
Vient réclamer les droits de l'hospitalité.
Heureux d'y rencontrer le peu dont je dispose,
Il partage les joncs sur lesquels je repose.
Remplir ce saint devoir dans ces sauvages lieux,

Est l'unique bonheur que m'aient laissé les dieux.
Oui, souvent au malheur j'arrachai sa victime;
Mais loin de protéger, loin d'accueillir le crime,
Je t'en prends à témoin, ciel! ....

SCÈNE VII.

GEMINIUS, AMICLAS, RUTILE, ALBIN, Soldats.

ALBIN.

Ces toits sont déserts,
Marius est sauvé.

RUTILE.

Marius est aux fers.

GÉMINIUS.

Qui l'a livré?

RUTILE.

Lui-même.

AMICLAS,

O vertu trop cruelle.
Inflexible courage!

RUTILE.

A tes ordres fidèle,
Ta cohorte marchoit dans ces marais impurs,
Formés par le Lyris en sortant de nos murs.
Là, parmi les roseaux dont la rive est couverte,
Nous poursuivions celui dont Sylla veut la perte.
L'incertain élément où se plongeoient nos pas,
Cédant de plus en plus sous les pieds des soldats,

Ne nous permettoit pas d'avancer davantage,
Quand cette voix sortit du sein du marécage:
« Voilà ce Marius que vous venez chercher.
« Mourir est moins affreux que vivre et se cacher.
« Epargnez aux Romains l'effroi de ma vengeance;
« Elle eût été cruelle, ainsi que leur offense.
« Que mon trépas suffise à mes fiers ennemis ;
« Disposez de mon sort, mais respectez mon fils. »
Il dit; et, du courage effort vraiment suprême!
Au devant de nos coups il vient s'offrir lui-même.
Ce front qu'on admira couvert du sang teuton,
Ses traits ont disparu sous un impur limon.
On cherche Marius en le voyant paroître,
Et Sylla même auroit peine à le reconnoître.
L'aspect de ce héros de fange tout souillé,
Fait soudain au courroux succéder la pitié;
On l'emmène à Minturne.

GÉMINIUS.

Amis, il l'y faut suivre.
Pour cesser d'être à craindre, il doit cesser de vivre.
Il mourra. *(Géminius sort avec sa suite.)*

AMICLAS.

Dieux cruels! quoi! de pareilles mains
Disposeroient du sort du plus grand des Romains!
Non.

SCÈNE VIII.

AMICLAS, Le jeune *MARIUS*.

Le jeune MARIUS.

D'où naît ce tumulte? où vont ces soldats?

AMICLAS,

Traître!
Peux-tu le demander? peux-tu les méconnoître?
Toi qui portes l'arrêt qui proscrit un héros,
Bourreau de Marius, marche avec ses bourreaux.
On l'entraîne.

Le jeune MARIUS.

Il se peut? Où sont-ils?.... Que je voie!...

AMICLAS.

Le désespoir est moins horrible que ta joie.
Va, cours mettre le comble aux crimes du sénat.

Le jeune MARIUS.

Ah! courons empêcher ce lâche assassinat.

AMICLAS.

D'un si prompt changement éclaircis le mystère.
Toi, sauver Marius!

Le jeune MARIUS.

Je sauverois mon père.

AMICLAS.

Toi son fils!

Le jeune MARIUS.

Oui. Suis-moi; volons à son secours.
Au péril de mes jours je dois sauver ses jours.
Viens.

AMICLAS.

Fils de Marius, suspens ta fougue, arrête.
Au glaive proscripteur pourquoi livrer ta tête?
Ta vie est-elle à toi pour en trancher le cours?
Ta patrie et ton père ont des droits sur tes jours.
Oui, des Romains poussés par une rage impie,
Ont pu charger de fers l'appui de l'Italie,

Mais quelque prix enfin qu'on ait pu leur donner,
Ils ont déjà pâli, prêts à l'assassiner.
On cherche pour frapper des monstres plus féroces.
Si l'honneur parle encore à ces ames atroces,
Que ne pourra-t-il pas sur de généreux coeurs,
En secret révoltés de toutes ces horreurs,
Et qui, tous embrasés d'une sainte colère,
N'attendent que le fils pour délivrer le père?
Volons au-devant d'eux. Sous cet habit abject,
A l'oeil des délateurs je serai moins suspect.
J'irai des vrais Romains ranimer le courage,
Et contre les tyrans ressusciter leur rage.
J'irai mettre en leurs mains le fer de Scévola:
Au fléau des Tarquins je montrerai Sylla,
Mais s'il n'est plus d'honneur, si mes efforts stériles
Trouvent des coeurs sans vie et des ames serviles,
Auprès de Marius je viens te retrouver,
Et périr avec ceux que je n'ai pu sauver.

(Ils sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le Théâtre représente une Salle basse de la maison de Géminius.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEMINIUS, CETHEGUS, RUTILE, ALBIN, Principaux Habitans de Minturnes.

GÉMINIUS.

Habitans de Minturne, alliés des Romains,
Qui, par eux adoptés, partagez leurs destins,
L'intérêt qui vous lie à leur haute fortune,
Doit rendre entre eux et vous toute offense commune.
Les dieux entre vos mains ont enfin amené
Cet illustre proscrit que Rome a condamné.
Sans doute il doit périr. Un si dangereux traître,
Proscrit par les Romains, par vous aussi doit l'être
Dans Rome ou dans Minturne un même sort l'attend,
Mais daignez m'éclairer sur un point important:
Envers Rome coupable, où mourra-t-il?

ALBIN.

A Rome.

C'est là que son trépas doit réprimer tout homme
Qui prétendroit armer par un même attentat,
Romain contre Romain, sénat contre sénat;

C'est là que son trépas doit achever d'abattre
Des conjurés surpris, qu'il vous faudroit combattre,
Si Marius frappé par des bourreaux obscurs,
Et, loin du capitole, égorgé dans ces murs,
N'alloit pas effrayer, par d'utiles supplices,
Et ses imitateurs et ses hardis complices;
Et voir son vain parti, de sa mort spectateur,
Expirer avec lui sous le fer du licteur.

RUTILE.

Cessez de colorer d'une fausse apparence
Un parti trop contraire aux lois de la prudence.
Rome pourroit douter de la fidélité
De tout autre que vous qui l'auroit présenté;
Et je croirois entendre, en ma surprise extrême,
L'ami de Marius inspiré par lui-même.
Quand on peut réprimer, par de rapides coups,
Les malheurs entassés prêts à fondre sur nous,
Et prévenant les maux qu'un retard nous apprète,
Frapper tout un parti dans une seule tête,
Chaque instant est sans prix, et les moindres délais
Mettent Rome en danger, et sont de grands forfaits.
Marius doit périr, son supplice exemplaire
Assure le repos de Rome et de la terre.
Eh! qu'importe après tout par quels bras, dans quels murs?
Les moyens les plus prompts sont ici les plus sûrs.
Entre Rome, entre nous, si commune est l'offense,
Entre Rome, entre nous, commune est la vengeance.
Rome existe par-tout où sont les coeurs romains:
C'est tomber par ses coups que tomber par nos mains.
Le sénat croira-t-il ces coups illégitimes,
Quand, prescrits par lui-même, ils punissent des crimes?

De ce supplice enfin, si le bruit dispersé
Ne suffit pour détruire un parti terrassé;
Qu'un spectacle éloquent, une image effrayante,
Laisse à ces faux Romains une leçon sanglante.
Adoptons le conseil qui vient d'être donné.
Qu'à Rome sans délai, Marius soit traîné;
Non tel, qu'un peuple entier de sa fureur complice,
Puisse encor le soustraire à son juste supplice;
Non pas chargé de fers, non pas captif, mais mort;
Mais tel que ses amis effrayés de son sort,
Mais tel qu'un fils ne puisse enfin le reconnoître,
Qu'au juste châtiment qu'aura reçu le traître.

CÉTHÉGUS.

Eh! qui pourroit frapper d'un intrépide bras,
Un héros quarante ans respecté des combats?
Quels que soient ses forfaits, sa gloire les balance
Ils sont grands, je le veux; mais sa gloire est immense;
Et de tous les Romains, dans ce siècle de sang,
S'il est le plus coupable, il en est le plus grand.
Ne nous abusons pas, le peuple se déclare:
Il est loin d'applaudir à ce qui se prépare.
Parmi tous nos soldats il n'est pas un bourreau.
Quelle main osera se charger du couteau?

RUTILE.

Celle d'un Cimbre.

CÉTHÉGUS.

Dieux!

RUTILE.

Inquiet, taciturne,
Ce Cimbre s'est fixé dans les murs de Minturne,
Depuis le jour fatal où les enfans du nord

Fuyant également l'esclavage et la mort,
Et traînant en tous lieux leur honte vagabonde
Inondoient de vaincus la surface du monde,
Il n'a depuis ce temps cessé d'entretenir
De ses malheurs passés le profond souvenir.
Quand on lui livrera l'objet de sa vengeance,
Quand il pourra frapper, pensez-vous qu'il balance?

GÉMINIUS,

Tout est examiné: l'intérêt de l'état
Défend également le retard et l'éclat.
Sa justice accomplie en cette tour obscure
Aura moins d'appareil, mais elle en est plus sûre,
On vient... C'est Marius qui s'avance vers nous,
Courons armer le Cimbre, et presser ces grands coups.

(Ils sortent.)

CÉTHÉGUS, *(voyant Marius.)*

S'il en est temps encor, épargnons-leur ce crime,
Arrachons aux bourreaux cette illustre victime.
Ah! du moins détachez ces inutiles fers.
Sortons.

(Les Soldats obéissent, Marius reste seul.)

SCÈNE II.

MARIUS, (seul.)

Enfin, je touche au comble des revers,
Et l'espoir, dans les maux dont mon ame est atteinte,
Ne m'est pas plus permis que ne le fut la crainte.
Du destin qui m'attend, dois-je m'inquiéter?

Je m'en occuperois, si j'en pouvois douter;
Si du sort désormais, l'impossible inconstance
Me permettoit encor d'entrevoir la vengeance;
Si, jusqu'en ces cachots, cette douce lueur
Pouvoit briller encore, et ranimer mon cœur.....
Mais non; de tous côtés la haine m'environne.
Hors ma gloire et ma force, ici tout m'abandonne!
Vivons dans le passé. Qu'importe l'avenir?
Il médite un forfait qu'il doit aussi punir.
De fatigue accablé durant la nuit entière,
Je sens que le sommeil pèse sur ma paupière.
Ne peut-il à mes maux mêler quelque douceur?
Songer que je me venge, est encore un bonheur!
Dans mon sein consolé par un si doux mensonge,
Que le fer des bourreaux à coups pressés se plonge:
Qu'au sommeil succédant, la mort ferme mes yeux;
Je cesse de me plaindre et je pardonne aux dieux.

(Il s'assied, et s'endort sur un lit de roseaux.)

SCÈNE III.

MARIUS endormi, GEMINIUS, UN CIMBRE.

GÉMINIUS.

Rome approuve aujourd'hui la fureur qui t'anime,
Frappe: voici le fer, et voilà ta victime.
Le courroux du sénat, d'accord avec le tien,
Ordonne le trépas d'un ingrat citoyen.
Obéis à tous deux; ta récompense est prête;
Reviens la recevoir en m'apportant sa tête.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MARIUS, UN CIMBRE.

LE CIMBRE.

Cimbres, Gaulois, Teutons par ses mains égorgés,
Mânes chers et plaintifs, vous serez donc vengés!
Courons.

MARIUS *se réveillant.*

Qui vient à moi?

LE CIMBRE.

La mort.

MARIUS.

Quel es-tu?

LE CIMBRE.

Tremble.

Cimbre, je venge Rome et les Cimbres ensemble.
Songe à ces flots de sang par ton bras répandus;
Songe....

MARIUS, *le fixant.*

Oseras-tu, Cimbre, égorger Marius?

LE CIMBRE.

Quelle voix! quel regard et quel aspect terrible!
Quel bras oppose au mien un obstacle invincible?
L'effroi s'est emparé de mes sens éperdus;
Je ne pourrai jamais égorger Marius!

(Il laisse tomber son poignard.)

MARIUS *saisit le poignard.*

Je n'ai pas remporté de plus belle victoire!
Mais saisissons ce fer que m'a conquis ma gloire:

Puisqu'en ce jour le sort en arme encor ma main,
Il veut avant ma mort le trépas d'un Romain.

SCÈNE V.

MARIUS, Le jeune *MARIUS*, *LE CIMBRE*.

Le jeune MARIUS.

A mes pieds c'est ici que je prétends l'abattre,

MARIUS.

Tu viens m'assassiner, mais il faut me combattre.
Cet obstacle t'étonne, et déjà tu frémis;
Meurs toi-même, perfide!

Le jeune MARIUS.

Embrassez votre fils.

MARIUS.

Mon fils!...

Le jeune MARIUS.

Je vous revois! n'est-ce pas un prestige?
Vous armé, vous vainqueur? ô surprise! ô prodige!

MARIUS.

Mon fils, tu m'es rendu!

Le jeune MARIUS. *(au Cimbre.)*

Cruel, serois-ce toi
Qui devois dans son sein plonger ton bras?

LE CIMBRE, *égaré.*

C'est moi.

Le jeune MARIUS.

A ton fer menaçant qu'opposa-t-il?

LE CIMBRE.

Sa gloire.

Il n'est aucun mortel, Romain, tu dois m'en croire,
Dont l'audace un instant pût braver ce regard
Qui fit trembler un Cimbre et tomber son poignard.
Marius périssoit . . . un bras plus fort m'arrête!
Son génie irrité qui plane sur sa tête,
Me défend d'approcher, et s'oppose à mes coups.
Ses yeux lancent sur moi des regards de courroux.
Je l'entends qui me crie: Epargne, épargne un homme
Qui suffiroit lui seul à la perte de Rome.
D'espoir, d'effroi, d'horreur, quels sentimens confus? . .
Je ne pourrai jamais égorger Marius.,,.

(Il fuit.)

SCÈNE VI.

Le jeune *MARIUS*, *MARIUS*.

MARIUS.

Quel est en ce séjour le projet qui t'amène?
Viens-tu pour m'en tirer, viens-tu briser ma chaîne?

Le jeune MARIUS.

Vos jours sont menacés du plus affreux danger.
Ne pouvant l'écarter, je viens le partager.

MARIUS.

Soit que le sort abrège ou prolonge ma vie,
Ma plus chère espérance est désormais remplie.
Sylla, tu peux commettre un attentat de plus:
Marius survivra toujours à Marius.
Tout mon sang ne doit pas couler dans ce repaire.
Tu dois me venger, fuis.

Le jeune Marius.

Qu'ordonnez-vous, mon père?
Pour percer jusqu'à vous j'ai dû tout affronter.
Les dangers les plus grands n'ont pu m'épouvanter.
Sous d'obscurs vêtemens, j'ai supporté sans peine
Le soupçon, le mépris, et l'opprobre et la haine.
L'espoir d'atteindre au but qui m'étoit présenté,
Avoit à ma tendresse asservi ma fierté.
De tant d'heureux travaux quand j'obtiens le salaire
Sur mon sein consolé quand je presse mon père,
Mon père me repousse et m'ordonne de fuir!
Non. Je suis votre fils, je ne puis obéir

Marius.

Cet effort est sublime autant que nécessaire.
Il relève l'espoir du parti populaire,
Aux fureurs du tyran qui fait ici la loi,
Il n'abandonne au moins que la moitié de moi:
Un vieillard, en un mot, qui dans ce jour n'envie
Qu'une fin moins obscure et digne de sa vie.
Mon fils, laisse-moi seul attendre dans ces lieux
L'incertain avenir que me gardent les dieux.
Sauve-moi mon vengeur, et que, si je succombe,
Je ne descende pas tout entier dans la tombe.
Que mon trépas, pour ceux qui pensent m'accabler,
Ne soit enfin de plus qu'un motif de trembler.
Je te laisse en ma vie un grand exemple à suivre.
Accomplis le projet pour qui je voudrois vivre.
Foulé par le sénat, long-temps le plébéien
De ses droits violés vit en moi le soutien.
J'obtins de grands succès; mais le sénat l'emporte.
La tyrannie enfin ne fut jamais plus forte.

Cherchons-en l'origine en ces trésors conquis,
Par le patricien, sans pudeur envahis.
Ce sénat, à prix d'or, tient dans la dépendance
Le peuple qu'appauvrit sa honteuse opulence.
Tout s'achète. Au *Forum* ou trafique des voix,
On marchande l'honneur de triompher des rois,
Et les grands, aux petits qu'ils pressurent sans cesse,
Vendent le nécessaire au prix de la bassesse.
Long-temps je l'ai prévu. L'état républicain,
Miné par ces abus, décline vers sa fin.
Quarante ans, des Romains le plus puissant peut-être,
Cherchant à m'assurer de n'avoir pas de maître,
Dans Rome quarante ans, je n'ai point eu d'égal,
Lorsqu'enfin dans Sylla je rencontre un rival.
Sylla que j'ai formé.... je vois trop qu'il aspire,
Sur d'immenses débris, à monter à l'empire.
Mais si d'un Romain Rome attend enfin des lois,
Quel homme à cet honneur peut apporter mes droits?
Je te les transmets tous. Va, cours en faire usage;
Ose reconquérir cet immense héritage.
Venge mes fers: remplis ce destin éclatant;
Que Rome en toi m'admire, et je mourrai content.

Le jeune MARIUS.

Mon coeur en ce moment n'entend que la nature.
Que m'importe une gloire et coûteuse et peu sûre?
Ah! que s'il me réserve un sort si glorieux,
Le destin m'y conduise, en nous sauvant tous deux!

SCÈNE VII.

Le jeune *MARIUS*, *MARIUS*, *RUTILE*, *et quelques Habitans de Minturnes.*

RUTILE.

Minturne avec les dieux veillera sur ta vie;
Marius, ne crains plus un peuple qui supplie!
Si par l'ingratitude il paya tes exploits,
Qu'enfin son repentir éclate par ma voix.
Eh! qui peut résister à l'exemple si rare
Qu'aujourd'hui l'univers a reçu d'un barbare?
Parle, pour expier les plus noirs attentats,
Il n'est rien que, pour toi, n'entreprennent nos bras.
Contre tes ennemis peu propre à te défendre,
Minturne à te garder doit cesser de prétendre.
Choisis un autre asile: accorde à d'autres murs
L'honneur de te couvrir sous leurs remparts plus sûrs.
Nous t'accompagnerons, nous te défendrons; nomme
Les lieux où sur tes pas nous devons marcher.

MARIUS.

Rome.

Le jeune MARIUS.

Mon père, oubliez-vous que le Tibre avili
Sous les lois de Sylla coule encore asservi,
Qu'aux murs de Quirinus vos ennemis commandent?
Songez qu'en d'autres lieux vos amis vous attendent;
Que ce n'est qu'à leur tête, et que par leurs efforts
Que du Tibre, en vainqueur, vous reverrez les bords.

SCÈNE VIII.

Le jeune *MARIUS, MARIUS, RUTILE, GEMINIUS et les Habitans de Minturnes.*

GÉMINIUS.

M'a-t-on tenu parole?

Le jeune MARIUS.

Oui.

GÉMINIUS.

Que vois-je? qu'entends-je?
Fils indigne de Rome, est-ce ainsi qu'on la venge?
Marius vit encor, tu nous as tous trahis.

Le jeune MARIUS.

Je ne te trahis pas, mes devoirs sont remplis.
Des Marius, cruel, tu demandas les têtes:
Tu n'as plus qu'à frapper, tes victimes sont prêtes;
Je te livre à-la-fois et le père et le fils.

GÉMINIUS.

De ta fidélité tu recevras le prix;
Des décrets du sénat exécuteurs fidelles,
A Rome, morts ou vifs, entraînez ces rebelles,

(Céthégus entre.)

A leur sort, Céthégus, seriez-vous donc lié?
Quel motif vous amène auprès d'eux?

CÉTHÉGUS.

L'amitié.

GÉMINIUS.

D'un si foible secours que pourroient-ils attendre?

CÉTHÉGUS, *tirant son épée.*

Je n'ai pu les sauver, mais je puis les défendre.

GÉMINIUS.

Ami des Marius, vous périrez aussi.
(*Aux soldats.*)
Frappez aveuglément ce qui se trouve ici;
Le consul, le sénat par ma voix vous l'ordonne.
Vengez Rome, soldats, et n'épargnez personne.
Quel tumulte soudain, quel bruit, quels cris confus?

SCÈNE IX. ET DERNIÈRE.

Le jeune *MARIUS, MARIUS, GEMINIUS, CETHEGUS, AMICLAS, LE CIMBRE, à la tête d'une foule de peuple armé, entrent par une brèche faite aux murs de la prison.*

AMICLAS.

Peuple qu'il défendit, défendez Marius.

LE CIMBRE, *à Géminius.*

Traître! sur ce héros que Minturne protège,
Garde-toi de porter une main sacrilège.

GÉMINIUS.

Quel esclave en ces lieux ose élever la voix?
Connois quel prix j'attache à de pareilles loix.
C'est trop de ces proscrits endurer l'insolence,
Entraînez-les, soldats.

MARIUS *prend les armes d'un soldat.*

Je vole à la vengeance.

(On se mêle. Géminius est terrassé par Marius.)

MARIUS, *le bras levé.*

Tu n'as pas mérité l'honneur d'un tel trépas:
Ton sang est trop impur pour en souiller mon bras.
Vis.

(On l'entraîne.)

CÉTHÉGUS, *à Marius.*

Un vaisseau t'attend; le vent qui nous seconde
Succède à la tempête, et rend le calme à l'onde
L'impatient pilote, heureux par son secours
D'arracher aux bourreaux de si précieux jours,
Aura bientôt soustrait à leur lâche furie
L'unique appui qui reste à ma triste patrie;
Profitons du moment: suivez-moi, hâtez-vous.

AMICLAS.

Jusqu'au bord de la mer nous t'escorterons tous;
Nous guiderons tes pas dans la forêt sacrée.
Bien qu'aux mortels les dieux en défendent l'entrée,
Les dieux applaudiront: cette sévère loi
Faite pour les humains, ne le fut pas pour toi.
Enfin, soit que le sort cruel ou favorable
Désormais, Marius, ou te venge ou t'accable,

Ce jour l'emportera sur tes jours les plus beaux.
C'est au sein du malheur qu'on juge le héros.
Il accroît ta grandeur, il ajoute à ta gloire:
Et ta fuite est plus belle encor qu'une victoire,

MARIUS.

Oui, de pareils revers valent bien des succès.
Mais, dussent les destins ne se lasser jamais,
Il est des monumens au-dessus du ravage,
Et l'on admire encor les débris de Carthage.

FIN.

51

L'ÉCOLE
DES
PÈRES,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN VERS

PAR

MR. PIEYRE.

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE NÎMES.

Représentée pour la première fois, par les Comédiens François, le 1er Juin 1787.

AVANT-PROPOS
DES
ÉDITEURS.

Le ſuccès de l'Ecole des pères, à l'époque où cette pièce a été donnée, est du nombre de ceux qui font au moins autant d'honneur au public qu'à l'auteur. Tel est l'ascendant d'un ouvrage dont le but moral, remplit la première de toutes les lois théâtrales, celle de corriger les moeurs; c'eſt qu'il dispose le ſpectateur à blâmer avec moins d'amertume et à louer avec plus d'enthouſiasme un auteur dont l'intention a déjà ſubjugué ſon eſtime.

Ce n'eſt pas toujours la faute du public, s'il ſe laiſſe entraîner à applaudir ce qu'il mépriſe; c'eſt la faute des auteurs qui ne lui préſentent pas aſſez ſouvent des pièces du genre de l'Ecole des pères: qu'ils eſſayent comme Monſieur Pieyre de lui croire encore aſſez de délicateſſe pour ſe plaire à des leçons de vertu, et ils obtiendront le genre de ſuccès le plus flatteur et tout à la fois le plus durable.

C'eſt un ſujet bien délicat à traiter devant un public, d'autant plus ombrageux ſur les bienſéances qu'il ſe montre moins difficile ſur les moeurs, que celui d'oppoſer un père ſenſé à un fils coupable, ſans avilir l'un et ſans donner à l'autre un ton de pédantisme auſſi fatigant qu'ennuyeux. Faire paſſer en revue tous les perſonnages d'une comédie pour les faire cenſurer

l'un après l'autre par un seul, c'est s'exposer à écrire un long sermon en plusieurs actes; aussi cet inconvénient assez inséparable du sujet, est-il au nombre des reproches faits à l'auteur de l'Ecole des pères: mais sans prétendre le justifier de n'avoir pas jeté assez de comique dans son ouvrage, il n'en est pas moins juste de convenir qu'il y a beaucoup d'art dans la conduite de cette pièce, de noblesse dans le rôle de Monsieur Courval, et de sensibilité et d'adresse dans celui de Saint-Fons resté honnête, même après avoir conçu le dessein de voler son père. Quant à l'intrigant Dorsini, l'un de ces gens;

Que l'on garde à souper et qu'à peine on salue.

Nous faisons bien sincèrement compliment à ceux de nos lecteurs qui ne le reconnoissant pas, le trouveront un peu outré; à coup sûr ils n'auront pas vécu à Paris, ni dans quelques-unes des grandes Villes d'Europe où ces Messieurs, fourmillent et prospèrent.

Au mérite de faire la guerre aux vices, l'auteur de l'Ecole des pères joint celui de peindre les usages, de fronder les modes ridicules, de critiquer le mauvais ton et le mauvais goût; mérite rare à une époque où tous les auteurs s'enveloppant du jargon de la prétendue bonne compagnie, afin d'avoir l'air d'y passer leur vie, ont abandonné les vrais modèles, singé les grands qu'ils essayoient de ridiculiser et négligé l'art de peindre pour ne s'occuper que de l'art d'écrire.

Le style de l'Ecole des pères est souvent froid, mais concis et assez correct. Mr. Pieyre dénué de cette profondeur qu'on ne rencontre que dans le père de la Comédie, de cette gaieté si naturelle de Regnard, de cette élégance, ... perdue de nos jours et retrouvée par l'auteur de l'I-

conſtant, n'en a pas moins l'avantage d'être clair et de courir ſi peu après les tirades brillantes, que s'il ſe rencontre dans ſa pièce quelques-uns de ces vers heureux que tout le monde retient, il eſt juſte de dire qu'ils ont bien plus l'air d'être nés de la ſituation que de l'imagination du poëte.

Une anecdote que nos lecteurs voudront bien nous pardonner, achèvera de faire connoître le genre de ſuccès qu'a obtenu cet ouvrage eſtimable. Une claſſe très diſtinguée d'auditeurs, fatiguée de trouver dans l'Ecole des pères un miroir trop fidelle, un cenſeur trop importun, s'entendoit pour écarter de la cour cette comédie, quand un honnête homme dégoûté depuis long-temps du théâtre par ſon indécence, déſira la voir jouer. Frappé de la moralité qui y règne, enchanté d'y reſpirer ce ton de vertu qui lui étoit propre, il ſervit, lui ſeul, à en décider le ſuccès et le témoigna à l'auteur de façon à lui en faire ſentir tout le prix.

Cet honnête homme, qui doué d'un eſprit juſte, d'un coeur droit, d'une ame pure, n'a déſiré que le bien, n'a aſpiré qu'au bonheur de le faire, n'a demandé des conſeils que pour y réuſſir, et n'a ceſſé d'exiſter que parcequ'il n'a pu ceſſer d'y croire .... C'eſt Louis XVI ....!

PERSONNAGES.

COURVAL.

Mde. COURVAL.

SAINT-FONS, *fils de Courval.*

ROSALIE, *fille de Courval.*

DORSINI.

DERMONT *père, ami de Courval.*

DERMONT *fils, ami de Saint-Fons.*

MARCELIN, *ancien domestique.*

ANDRÉ, *laquais.*

La Scène est dans un port de mer.

L'ÉCOLE DES PÈRES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉ, DORSINI.

DORSINI.

Quoi? Madame Courval....

ANDRÉ.

Elle fait quelque emplette.

DORSINI.

Au mois d'août, à midi! la folie est complette
S belle-fille au moins pourra me recevoir?

ANDRÉ,

Mademoiselle est seule, et Monsieur doit savoir
Qu'elle n'a pas coutume.....

DORSINI.

Et Saint-Fons?

ANDRÉ.

Pour son frère,
Quand son père est absent, nous ne le voyons guère,
Et depuis avant-hier....

DORSINI.

Vous pouvez me laisser.

SCÈNE II.

DORSINI *seul.*

Je n'espère qu'en lui pour me débarrasser,
Des créanciers pressans dont la foule m'assiége:
Il faut qu'il m'en délivre; et sans doute le piége
Qu'on lui tendit hier, le rendra généreux.
Une maîtresse adroite, un jeune homme amoureux,
Avec de tels appuis, il n'est rien qu'on ne gagne.

SCÈNE III.

DORSINI, DERMONT fils.

DORSINI.

Fort bien; vous avez su l'époux à la campagne
Et.....

DERMONT fils.

Dorsini, jamais....

DORSINI.

Le voilà donc parti.

De ces heureux momens sachons tirer parti,
Et dans cette cette maison où règne l'opulence,
Rassemblons les plaisirs, charmés de son absence.
Il me hait, le cher homme assez complètement,
Et voudroit fort ici me voir plus rarement;
Sous ses fausses douceurs, sous sa gaîté traîtresse,
Je vois bien que chez lui ma présence le blesse.
Ces huit jours sont à nous... Mais vous semblez rêveur.
La Dame du logis.... j'y reviens; j'ai grand peur....

DERMONT fils.

Non, non, rassurez-vous.

DORSINI.

Je vous en crois capable.
Madame de Courval est belle, jeune, aimable....

DERMONT fils.

Aimable.... si l'on veut; jeune sans contredit,
On n'en sauroit douter, sa conduite le dit.

DORSINI.

Il est, mon cher Dermont, ridicule à votre âge
De faire le Caton, et de fronder l'usage.
Quel est enfin son tort? se voyant sans enfans,
Du bien, de la beauté, tout au plus vingt-cinq ans,
Elle cherche à jouir, à s'amuser, à plaire;
Voyez donc le grand mal! veut-on qu'elle s'enterre;
Qu'elle renonce à tout, pour vivre tristement
Auprès d'un vieux mari, personnage assommant?
N'est-il pas trop heureux qu'une femme agréable
Veuille bien quelquefois présider à sa table,
Et faisant les honneurs d'une bonne maison
Y fixe le plaisir et les gens du bon ton?

DERMONT fils.

Je crois connoître assez quel est son caractère,
Pour juger que ce ton ne doit point trop lui plaire,
Et qu'il aimeroit mieux plus de simplicité,
Que tant d'amour du monde et de frivolité.
Chevalier, du vivant de sa première femme,
Etiez-vous à Bordeaux?

DORSINI.

Non.

DERMONT fils.

C'étoit une Dame
Du plus rare mérite: elle savoit unir
Les grâces aux vertus, le devoir au plaisir;
Il fut toujours pour elle au sein de sa famille:
Elle aimoit son époux, elle éleva sa fille;
Cet esprit délicat, ce jugement exquis,
Ces talens, sont l'effet des soins qu'elle en a pris.

DORSINI.

Dermont! ...

DERMONT fils.

Monsieur Courval doit souffrir du contraste:
Celle-ci dissipée, aime l'éclat, le faste;
Elle est honnète au fond, le coeur n'est pas gâté;
Mais que d'étourderie et de légèreté!

DORSINI.

Quel feu vous avez mis en louant Rosalie!

DERMONT fils.

Moi!

DORSINI.

Je commence à croire .... Elle est jeune et jolie;

Et dans cette maison je vous vois plus souvent
Depuis deux ou trois mois qu'elle est hors du couvent.

DERMONT fils.

J'y suis toujours venu de la même manière;
Dès mes plus jeunes ans je suis ami du frère:
Nos pères sont liés.....

DORSINI.

Fort bien! raison de plus.

DERMONT fils.

Vous pensez......

DORSINI.

Elle aura mieux de cent mille écus.
Cela vaut bien.....

DERMONT fils.

Qui, moi! songer au mariage,
Et de ma liberté vouloir perdre l'usage!
Non, j'ai peur des regrets; je redoute des noeuds
Qui pour quelques beaux jours en ont tant de fâcheux.
Voilà Saint-Fons.

SCÈNE IV.

DORSINI, SAINT-FONS, DERMONT fils.

SAINT-FONS, *à Dermont.*

Enfin; cher ami, je te trouve
Rien ne peut égaler la peine que j'éprouve. –
Le malheur me poursuit, et je n'ai plus que toi
Qui puisse me sauver.

DERMONT fils.

Tu dois compter sur moi.

DORSINI.

(À part.) *(Haut)*
Le coup a réussi. Qu'est-ce? tu m'inquiètes:
Ne me diras-tu point.....

SAINT-FONS.

Oui, mes amis, vous-êtes
Ce que j'ai de plus cher: vous allez tout savoir;
C'est en votre secours que je mets mon espoir;
Dermont, c'est toi sur-tout qui pourras m'être utile.

DERMONT fils.

Parle, mon amitié me rendra tout facile.

DORSINI.

De mon côté, Saint-Fons, si du peu que je puis...

SAINT-FONS.

Je le crois; sachez donc l'embarras où je suis.
Hier, après-dîné, retournant chez Julie,
Qui fait depuis deux mois le charme de ma vie,
Au lieu de la gaîté qu'elle avoit le matin,
Je vois dans ses regards des marques de chagrin:
Je veux l'interroger, et sa bouche est muette;
Mais de son déplaisir ses yeux sont l'interprète:
Elle cachoit les pleurs dont ils étoient noyés.
« Chère amie, ai-je dit, me jetant à ses pieds,
« Parlez à votre amant, dissipez ses alarmes. »
Je pressois ses genoux, les baignois de mes larmes;
Elle ne répond rien, elle gémit... et moi
Je me lève, je marche, éperdu, plein d'effroi:
J'étois dans un état... difficile à vous peindre;
De mon désordre alors commençant à tout craindre:

« Vous le voulez, dit-elle; eh bien! sachez mes maux,
« Lisez. » Je prends, je lis, et je trouve ces mots:

(Il lit.)

« Je perds à la fin patience:
« Si mes trois cents louis demain ne sont payés,
« J'ai contre vous vous une sentence,
« Et demain les sergens vous seront envoyés. »

DORSINI.

On n'a jamais écrit une lettre aussi dure.
Qu'as-tu fait cependant après cette lecture?

SAINT-FONS.

Je m'occupai du soin de calmer sa douleur;
Je crus d'un juste espoir pouvoir flatter son coeur,
Ne doutant point alors qu'il ne me fût facile,
Vu le nombre d'amis que j'ai dans cette ville,
De la tirer bientôt d'un pareil embarras:
Mais je n'ai fait encor que d'inutiles pas,
Conçoit-on le sujet de cette défiance?

DERMONT fils.

Tu dois beaucoup, tu fais une grosse dépense:
Ta mère étoit sans bien. J'ai cinquante louis;
Ils sont à ton service.

SAINT-FONS *refusant la bourse.*

Ah! Dermont!

DORSINI.

Je ne puis
T'offrir un grand secours, et c'est de quoi j'enrage.
Quand j'aurai recueilli le tardif héritage
Qu'un oncle avare et vieux, mais lent à trépasser,
Doit à la Martinique un beau jour me laisser;
Lorsque je jouirai de toute ma fortune,

Entre nous, chers amis, elle sera commune,
Et vous verrez alors si je saurai payer
Des bienfaits que jamais je ne dois oublier.

SAINT-FONS.

Mais ce soir, Dorsini, ce soir le terme expire....
Voici, mon cher Dermont, ce qui vers toi m'attire.
Tu dois aussi; tu m'as entretenu souvent
D'un ami de ton père, homme honnête, obligeant,
Qui t'a dans le besoin .....

DERMONT fils.

J'y vais de ce pas même,
Tu peux t'en reposer sur un ami qui t'aime.
J'ai voulu t'affranchir de ce honteux lien:
L'amitié, la raison, tu n'as écouté rien.
Il faut t'aider, j'y cours.

DORSINI.

Cette conduite est belle.

DERMONT fils.

Je vais pour te servir employer tout mon zèle;
Viens au Club, tu pourras en apprendre l'effet.

SCÈNE V.

DORSINI, SAINT-FONS.

SAINT-FONS.

Ah! quel coeur! quel ami!

DORSINI.

J'en suis très-satisfait,

Je trouve son commerce aussi sûr qu'agréable,
Et j'ai pour sa personne une estime incroyable.

SAINT-FONS.

Il la mérite.

DORSINI.

On peut lui trouver cependant
Le ton un peu censeur, même presque pédant.

SAINT-FONS.

Avec tant de vertus....

DORSINI.

Oh! je lui rends justice.
Ce dernier trait sur-tout....

SAINT-FONS.

Crois-tu qu'il réusisse?

DORSINI.

Mais......

SAINT-FONS.

S'il n'obtenoit rien.....

DORSINI.

Je pourrois, en ce cas...
T'indiquer un moyen pour sortir d'embarras.

SAINT-FONS.

Que tu t'acquiers de droits à ma reconnoissance!
C'est par toi, cher ami, que j'eus la connoissance
De cet objet charmant; je te dois mon bonheur:
Ajoute à tes bienfaits, deviens son protecteur;
Dis-moi, pour la sauver, ce que je pourrois faire.

DORSINI.

Il te faut..... emprunter cette somme à ton père.

SAINT-FONS.

Voudra-t-il me donner jusqu'à trois cents louis?

DORSINI.

Bon... nous ne prendrons pas là-dessus son avis.

SAINT-FONS.

Je ne te comprends point.

DORSINI.

Faut-il que je m'explique?

J'entrevois, pour sortir de cet état critique,
Pour en sortir bientôt, un moyen.... que voici:
Ton père a surement une personne ici
De tous ses intérêts chargée en son absence,
Et mieux que moi tu dois en avoir connoissance;
Cet homme est un notaire, un commis, un caissier.
Quel qu'il puisse être enfin, il faut l'aller prier
De te prêter.....

SAINT-FONS.

Jamais il ne voudra m'entendre;
Au retour de mon père il craindroit...

DORSINI.

Daigne attendre.
Il est à la campagne; il ne doit arriver
Que dans huit jours: et moi je te ferai trouver,
Je te procurerai vendredi cette somme.

SAINT-FONS.

Pourquoi pas tout de suite?

DORSINI.

En ce moment mon homme
Est malheureusement à la campagne aussi;
Mais il revient demain, et je te donne ici
Ma parole d'honneur qu'il fera ton affaire; (1)
Puis le vide rempli, je défirois ton père
De soupçonner...

SAINT-FONS.

Dermont m'a promis son appui;
Dermont peut me servir, et je compte sur lui.
Voici ma belle-mère.

SCÈNE VI.

DORSINI, SAINT-FONS, MDE. *COURVAL.*

MDE. COURVAL.

Où courez-vous si vîte?
Demeurez un moment.

SAINT-FONS.

Il faut que je vous quitte.

MDE. COURVAL.

Non, je veux....

SAINT-FONS.

Je ne puis.

SCÈNE VII.

MDE. *COURVAL, DORSINI.*

MDE. COURVAL.

(à Dorsini.)

Bonjour. — Je suis, Monsieur,
Bien aise de vous voir.

DORSINI.

Votre humble serviteur.

Mais, Madame, quelle est la chose si presssante
Qui de si grand matin . . . .

MDE. COURVAL.

Affaire intéressante;
C'est pour voir des chapeaux arrivés de Paris.
Le choix m'embarrassoit; que n'ai-je eu votre avis?
On vous connoît du goût.

DORSINI.

Je puis, sans modestie,
M'en croire infiniment, vous trouvant accomplie.

MDE. COURVAL.

Ah! vous êtes flatteur!

DORSINI.

L'aisance du maintien,
Un talent décidé pour se mettre très-bien,
Voilà pour le dehors que la grâce décore;
Celle de votre esprit est au-dessus encore,
Et . . . .

MDE. COURVAL,

Gardez vos douceurs pour un plus digne objet.
Rosalie . . . .

DORSINI,

A propos, parlons-en, s'il vous plaît.
Ne finirons-nous rien? Dites-moi sans mystère
S'il faut que j'y renonce, ou que je persévère?
Cette aimable personne a connu mon amour:
Ne veut-elle jamais me payer de retour?
Aimer sans espérance est un cruel martyre.

MDE. COURVAL.

S'il faut vous parler vrai, votre amour me fait rire.

Vous! de l'amour! allons, convenez avec moi
Que sa dot est l'objet...,.

DORSINI.

Mais, Madame, je croi
Que même à vos côtés on peut la trouver belle.

MDE. COURVAL.

Quel que soit le motif qui vous guide vers elle,
Comptez sur mon appui, comptez sur tous mes soins
Pour vous en faire aimer... pour l'épouser du moins.
Homme de qualité, j'entends qu'on vous préfère.
Laissez-moi seulement ménager cette affaire
Près de monsieur Courval; il a l'esprit bourgeois,
Et je crains...

DORSINI.

Si le bien peut décider du choix,
J'attends un jour d'un oncle une fortune immense;
Il le sait comme vous, mais... quelquefois je pense
Que Dermont....

MDE. COURVAL.

Vous croyez?

DORSINI.

Franchement j'en ai peur:
Mille choses ici parlent en sa faveur;
Et même... il me paroît, qu'auprès d'elle il oublie
Et son indifférence, et sa philosophie:
Ses regards, ses discours me laissent peu douter...

MDE. COURVAL.

Soyez tendre, pressant, vous devez l'emporter.
Vous avez de l'usage et de l'expérience;
Déployez donc ici toute votre science.

Voulez-vous maintenant avoir un entretien?
On ira l'appeler.

DORSINI.

Vraiment, je le veux bien.

MDE. COURVAL *appelant.*

André!... j'ai fort à coeur qu'un noeud si doux nous lie.
Votre société...

SCÈNE VIII.

MDE. *COURVAL, DORSINI. ANDRÉ.*

MDE. COURVAL *à André.*

Dites à Rosalie
Que je désirerois qu'elle vînt un moment.

SCÈNE IX.

MDE. *COURVAL, DORSINI.*

DORSINI.

Ce qui me plaît sur-tout dans cet engagement,
Madame, c'est qu'il va me donner l'avantage
De vous appartenir, de vous voir davantage,
Mais la voici.

SCÈNE X.

MDE. *COURVAL, ROSALIE, DORSINI.*

DORSINI *allant au-devant d'elle.*

Pourquoi nous cacher tant d'attraits?

D'où vient cette retraite? Ah! ces yeux sont-ils faits
Pour être condamnés à l'étude, à l'ouvrage?
N'en connoissez-vous pas un plus charmant usage?
Quand leur éclat ....

ROSALIE.

Madame, on m'a de votre part
Commandé de venir.

DORSINI.

Quoi! pas même un regard!

MDE. COURVAL *à Rosalie.*

On répond.

DORSINI.

Cet accueil a droit de me confondre.

ROSALIE.

Je crois qu'en pareil cas se taire, c'est répondre.

MDE. COURVAL.

Et vous croyez fort mal: se taire en pareil cas,
C'est montrer du mépris ou bien de l'embarras.
Vous pensez tout savoir; mais pour apprendre à vivre,
Il faut étudier ailleurs que dans un livre.

ROSALIE.

Ne m'avez-vous, Madame, ici fait appeler
Que dans l'intention...

MDE. COURVAL.

Non; c'est pour vous parler
Sur un sujet qui va vous radoucir je gage;
Sujet, du moins, qui plaît à celles de votre âge:
De mon attachement, c'est pour vous faire foi.
Souvent vous me boudez, et je ne sais pourquoi,
Car je me sens pour vous une amitié de mère:
Vous allez en juger. Je vois que votre père

N'est pas fort occupé du soin de vous pourvoir;
Son dessein seroit même, et j'ai cru l'entrevoir,
Qu'un désir de couvent se glissât dans votre ame,
Pour faire de Saint-Fons . . . .

ROSALIE.

Ah! croyez-moi, Madame,
A de tels sentimens son coeur est étranger;
Il m'est assez connu pour en pouvoir juger.
Entre mon frère et moi partageant sa tendresse,
Notre bonheur commun l'occupe et l'intéresse.

MDE. COURVAL *apercevant Dermont fils.*

Je le crois comme vous, mais . . . dans un autre instant
Nous traiterons à fond ce chapitre important.

DORSINI *à demi-voix.*

(Pendant que Rosalie et Dermont se saluent.)

Il vient mal-à-propos.

SCÈNE XI.

MDE. *COURVAL, DERMONT fils, DORSINI.*

DERMONT *à lui-même.*

Je me trouble à sa vue.
Mon coeur mal défendu . . .

MDE. COURVAL.

Monsieur, je vous salue.

DORSINI *bas à Dermont.*

Eh bien, qu'a pour Saint-Fons produit votre secours?

DERMONT (*bas à Dorsini.*)

Rien, mon homme est absent pour dix à douze jours.

DORSINI (*à part.*)

Cela m'arrange peu.

MDE. COURVAL,

Causer tout bas ensemble.

Messieurs; cela n'est pas trop poli, ce me semble.

DORSINI (*à Madame Courval.*)

Pardon, mais avec lui je voulois m'occuper,
Des plaisirs de ce soir: arrangeons un souper;
Faites prier Chloé, Lucile et la Marquise.

MDE. COURVAL.

Je ne saurois, je soupe aujourd'hui chez Orphise.

DORSINI.

Chez Orphise? eh bon Dieu! qu'allez-vous faire là?
Vous plaisantez, sans doute, en nous disant cela.

MDE. COURVAL.

Il m'a fallu promettre, Orphise est ma parente,
J'ai refusé vingt fois, mais....

DORSINI.

On refuse trente.

DERMONT fils.

J'ai cru qu'à des égards nos parens avoient droit.

DORSINI.

Quand ils sont ennuyeux, jamais on ne les voit;
Et l'ennui seul préside aux soupers qu'elle donne:
On y médit fort peu, l'on n'y raille personne,
Et l'heureux calembourg, chef-d'oeuvre de l'esprit,
Si bien venu par-tout est chez elle proscrit.
Là pour tout entretien, morale ou politique:
Pour tout plaisir, le wisk de quelque femme antique

S'il en est une à qui l'on puisse s'adresser,
Et que près d'elle à table on veuille se placer,
Vous voyez aussitôt, avec un front sévère,
Se glisser entre vous, ou l'époux, ou la mère.
Il faut vous dégager: c'est une trahison
Que de nous préférer cette triste maison.

MDE. COURVAL.

Il est certain . . . .

SCÈNE XII.

MDE. *COURVAL, ANDRÉ, DERMONT fils. DORSINI.*

ANDRÉ.

Madame. . . .

MDE. COURVAL.

Eh bien?

ANDRÉ.

Monsieur arrive,
Il descend de voiture.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

MDE. *COURVAL, DERMONT fils. DORSINI.*

DORSINI.

Oh! ma foi, je m'esquive.

MDE. COURVAL.

Eh pourquoi, s'il vous plaît? qu'en appréhendez-vous?

DORSINI.

J'ai de l'éloignement pour les maris jaloux.

MDE. COURVAL.

Non, non, monsieur Courval n'a rien qui leur ressemble.

DORSINI.

Je sais qu'il n'aime pas que nous soyons ensemble.

MDE. COURVAL.

Qu'il l'aime ou non, pourquoi vous en inquiéter?
Vraiment c'est bien son goût qu'il nous faut consulter?

DORSINI.

Me trouver le matin....

MDE. COURVAL.

Demeurez, je l'ordonne;
Et quant à vous, Monsieur....

DERMONT fils.

Moi, je ne suis personne;
D'ailleurs, monsieur Courval m'a toujours....

MDE. COURVAL.

Le voici.

SCÈNE XIV.

MDE. *COURVAL*, *M. COURVAL*, *DERMONT*, *DORSINI*, *ANDRÉ*.

COURVAL *entrant avec gaieté.*

(Il donne sa canne et son chapeau à André, qui sort.)

Bonjour. Eh bien! comment va tout le monde ici?

Ah, Messieurs, excusez.

DORSINI,

Vous vous moquez, je pense.

COURVAL (*à sa femme, lui prenant la main.*)

Comment vous portez-vous depuis trois jours d'absence?

MDE. COURVAL.

Mais . . . . assez bien.

COURVAL (*à Dorsini.*)

Monsieur, je suis votre valet,

(*à Dermont.*) (*à sa femme.*)

Touchez-là, mon ami . . . . Dites-moi, s'il vous plaît,

La santé de mon fils, de ma fille?

MDE. COURVAL.

Est fort bonne.

Mais vous-même, Monsieur? car ce retour m'étonne;

Vous deviez être absent une semaine au moins.

COURVAL.

C'étoit bien mon projet en partant; néanmoins

Ces deux jours m'ont suffi pour finir toute affaire.

DERMONT fils.

J'en vais donner, Monsieur, la nouvelle à mon père.

COURVAL.

Non, j'enverrai quelqu'un, vous restez avec nous.

(*à Dorsini.*)

Monsieur, l'on peut, sans doute, aussi compter sur vous?

DORSINI.

Tout comblé que je suis de cet honneur extrême,

Je n'en puis profiter.

COURVAL.

Tant pis.

DERMONT fils.

Et moi de même.

COURVAL (toujours à Dorsini.)

Vous trouvant à présent, j'ai pu m'imaginer
Que Madame vouloit vous garder à dîner.

MDE. COURVAL.

Ces Messieurs sont venus . . . .

COURVAL (à Dorsini.)

Sans doute, et l'on demeure
Sans façon chez les gens qu'on visite à cette heure. (2)

DORSINI,

(A part)

Vous êtes trop honnête . . . . O le vieillard malin!

COURVAL (à Dorsini.)

Ce sont les vrais amis qu'on va voir le matin;
Et je suis très-flatté . . . .

MDE. COURVAL.

J'ai ma toilette à faire:
Ces messieurs voudront bien me permettre, j'espère . . .
(Elle sort.)

DORSINI.

Non, c'est nous qui plutôt . . . .

SCÈNE XV.

COURVAL, DERMONT fils, DORSINI.

COURVAL.

Partir si brusquement!

DORSINI.

Il est tard; j'ai, Monsieur, certain engagement.

COURVAL.

(à Dorsini.) *(à Dermon, en lui serrant la main.)*
Adieu donc. — Au revoir.

DORSINI.

Pourquoi nous reconduire?

COURVAL.

Monsieur le Chevalier, oh! vous avez beau dire,
A des gens tels que vous, je sais ce que je dois.

DORSINI.

Je ne souffrirai pas .....

COURVAL.

J'obéis.

SCÈNE XVI.

COURVAL *(seul.)*

Oui, je vois
Qu'il est temps à la fin que j'y porte remède:
Appelons cependant la prudence à notre aide.
Malgré tous mes avis sur cette liaison,
Dorsini chaque jour fréquente ma maison:
Voyons pour l'en chasser le parti qui me reste;
Mais évitons l'éclat.... moyen toujours funeste.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

COURVAL (*seul, en habit de ville.*)

C'est assez différer; oui, monsieur Dorsini,
De ces lieux à la fin je veux vous voir banni.
Vous troublez le repos de toute ma famille;
Vous dérangez mon fils, et je vois qu'à ma fille . . .

SCÈNE II.

MARCELIN, COURVAL.

MARCELIN.

J'ai reçu de l'argent de deux ou trois côtés,
Il est dans le bureau, les sacs étiquetés;
Voilà la clef. D'ailleurs sur l'objet du notaire . . . .

COURVAL.

Dans un autre moment nous parlerons d'affaire.
Eh quoi! même à dîner je ne vois pas mon fils!

MARCELIN.

A ne vous rien celer, il a hors du logis
Passé complétement, et cette nuit, et l'autre;
Mais, Monsieur . . . c'est bien moins sa faute que la vôtre.

COURVAL (*avec surprise.*)

Marcelin!

MARCELIN.

Puisqu'enfin le mot en est lâché,
Dussé-je vous déplaire et vous en voir fâché,
Je vous veux là-dessus dire ce que je pense.

COURVAL *(lui prenant la main.)*

Dis-moi tout, mon ami; parle avec confiance.
Je connois ton bon sens et ton attachement;
Je sais que mon repos te touche fortement;
Des anciens serviteurs digne et parfait modèle,
Tu m'as donné cent fois des preuves de ton zèle:
Ta franchise jamais ne pourra m'offenser.
Ce qui part d'un bon cœur est-il fait pour blesser?

MARCELIN.

Que je me trouve heureux de servir un tel maître!

COURVAL.

Eh bien, quel est mon sort, fais-le moi donc connoître?

MARCELIN.

Puisque vous désirez savoir mon sentiment,
Je le vais devant vous expliquer librement.
Voici donc, prenant part à ce désordre extrême,
Ce que je me suis dit plusieurs fois à moi-même:
Que monsieur de Saint-Fons, jeune homme de vingt ans,
Voyant son père riche, avec deux seuls enfans,
Se livre à ses plaisirs, emprunte, et joue, et mange,
Sa conduite n'a rien qui me paroisse étrange;
C'est l'usage commun des enfans d'aujourd'hui,
Et l'on en voit beaucoup faire encor pis que lui.
Que madame Courval préfère en son bel âge
Les soins de sa toilette à ceux de son ménage,
Ne rentre qu'au matin, reçoive mille gens,
Evite son mari, sourie aux courtisans;

Je n'en suis pas surpris: ..... c'est la dernière mode.
Mais que monsieur Courval se montre assez commode
Pour supporter en paix ce train dans sa maison;
Qu'un homme renommé pour l'esprit, la raison,
Qu'un homme de bon sens, et que pour tel on cite,
Homme d'un âge mûr, d'un rare et vrai mérite,
Puisse d'un oeil serein, et du plus grand sang-froid,
Tolérer si long-temps les désordres qu'il voit:
Voilà ce qui me passe, et je ne puis connoître
Ce qui l'empêche ici de se conduire en maître.

COURVAL.

Me crois-tu donc aveugle, ou si fort prévenu,
Que je ne puisse voir le mal qui t'est connu?
T'aperçois-tu d'ailleurs que chez moi l'esprit baisse
A tel point que l'on doive imputer à foiblesse
Le flegme que je montre et le calme où je vis?
Tu me connois; tu sais, Marcelin, si j'ai pris
Des partis décidés dans mainte circonstance.
Ici je les redoute, et la sage prudence
A des moyens plus lents qu'elle sait m'inspirer.
Hors de cette maison, rien ne doit transpirer.
Le mal, sans doute, est grand, mais non pas incurable;
Un éclat de ma part le rend irréparable:
La réputation qu'à grand'peine on acquiert,
Par une seule atteinte en un instant se perd.
Si je souffre au-dedans, au-dehors on l'ignore;
Quand je ne me plains point, on peut douter encore.
Mais si contre les miens j'use d'autorité,
Le coup à leur honneur sans remède est porté.
Lorsque j'ai ce matin rencontré chez ma femme
Ce monsieur Dorsini qui me déplaît dans l'ame,

Et sur lequel souvent j'ai donné des avis
Toujours pris de travers, et toujours mal suivis,
Si, montrant de l'humeur d'une telle visite,
J'avois à ce monsieur fait l'accueil qu'il mérite,
Que fût-il arrivé? mon homme auroit couru
Conter à tous venans que je suis un bourru;
De plus d'un trait malin il eût orné l'histoire,
Et sans peine eût trouvé mille esprits pour la croire.
Je ne veux pas donner matière à rire aux gens,
Ni que l'on sache ailleurs ce qui se fait céans.
Sur moi, ni sur les miens, je ne veux pas qu'on cause.
De mon calme apparent, tu connois donc la cause:
La voix de la raison peut encor ramener
Des coeurs qu'un ton moins doux pourroit aliéner.
Enfin, si malgré moi je menace et je gronde,
Je prétends le cacher du moins à tout le monde,
Et sous un air riant, un front calme et serein,
Déguiser au-dehors ma peine et mon chagrin.
Ceux-là sont en un mot vraiment dignes de blâme,
Qui, dévoilant les torts de leur fils, de leur femme,
Apprennent au public ce qu'il doit ignorer,
Leur succès se réduit à les déshonorer.

MARCELIN.

Voilà qui me contraint à garder le silence;
Vous venez d'éclairer ma foible intelligence:
Pardonnez, je pensois, je parlois comme un sot.

COURVAL.

Je me contenterai d'en dire encore un mot
A madame Courval, tête-à-tête avec elle.
Toi, Marcelin, persiste avec le même zèle.

Tout ce que tu sauras, viens me le découvrir;
C'est-là le vrai moyen.... On entre, il faut finir.

SCÈNE III.

COURVAL, DERMONT père.

COURVAL.

Ah! c'est vous? touchez-là, mon ancien camarade;

DERMONT père.

Recevez, mon ami, cette tendre embrassade.
Mon fripon, ce matin, m'a dit votre retour;
Vous n'avez pas chez vous fait un bien long séjour?

COURVAL.

J'ai fini mon affaire en une matinée.
Parlez-moi de la vôtre; est-elle terminée?

DERMONT père.

Oui, j'ai tout arrangé: le bonheur suit mes pas.

COURVAL.

Il court de vous un bruit.... auquel je ne crois pas.

DERMONT père.

Quoi donc?

COURVAL.

Que vous livrant à la pente commune,
Vous allez à Paris pour brusquer la fortune,
Et dans les fonds publics joueur déterminé,
Vous voir en quatre mois, ou riche... ou ruiné.

DERMONT père.

Quoi! l'on m'accuseroit d'avoir l'ame saisie
De cette soif du gain, de cette frénésie

D 6

Qui gagne tous les rangs de la société!
Quand je ne craindrois pas un revers mérité,
Dont l'exemple est fréquent parmi ces gens avides,
Trop peu d'estime suit leurs fortunes rapides ;
Je veux la mienne pure, à l'abri des soupçons.

COURVAL.

Puisse l'agioteur écouter vos leçons!
Puisse tomber ce jeu, nuisible à la patrie, ( )
Qui tarit les canaux où puise l'industrie;
Qui, fuyant du travail le succès toujours lent,
Par la témérité remplace le talent,
Rend le commerce oisif, la campagne stérile,
Et ruine l'Etat.... pour corrompre une ville.

DERMONT père.

Je le répète encor; tout succède à mes voeux,
Et de tous les côtés je puis me dire heureux;
Mon commerce fleurit, ma fortune s'augmente;
Mais mon coquin de fils me ronge et me tourmente;
Je sais qu'on ne lui peut vraiment rien reprocher,
Et je n'en ai pas moins sujet de me fâcher.
Il n'est point libertin, point joueur, n'a nul vice,
Et cependant il met ma tendresse au supplice....
Ceci peut à la fin lasser votre amitié;
Déjà plus d'une fois je vous l'ai confié;
Mais quand mon coeur est plein, j'ai besoin qu'il s'épanche.

COURVAL.

Qu'il se livre avec moi; l'amitié vive et franche
Dédaigne cet apprêt et ces tons réservés,
Indignes de deux coeurs si souvent éprouvés.

DERMONT père.

Eh bien, cette amitié qui dès long-temps nous lie,

Par qui tous les plaisirs, les peines de la vie,
Sont communs entre nous dès nos plus jeunes ans,
Va vous parler encor de ses chagrins cuisans.
Ce fils, le seul garçon aujourd'hui qui me reste,
Jeune homme plein d'esprit, sage, posé, modeste,
A qui je dois un jour laisser beaucoup de bien,
Majeur dans quatre mois, vit sans projets sur rien.
N'ayant point vu chez lui de goût pour le commerce,
Je ne l'ai pas pressé sur celui que j'exerce;
J'ai voulu le placer au service, au barreau.
A chacun de mes plans toujours refus nouveau.
Il est sourd aux honneurs, il est sourd à la gloire,
Il prétend n'être rien; et si je veux l'en croire,
L'homme juste, tranquille au sein d'un doux loisir,
Gémissant sur des maux que l'on ne peut guérir,
Doit rompre tout lien pour se conserver sage.

COURVAL.

C'est-là l'esprit du jour.

DERMONT père.

L'esprit du jour! j'enrage.

COURVAL.

Ne vivre que pour soi, fuir tout devoir gênant,
C'est des gens du bel air le système régnant.
Leurs leçons ont germé; par ces belles maximes
Ils ont ouvert la porte aux désordres, aux crimes;
Ils ont isolé l'homme et rompu les liens
Qui forment les bons fils et les bons citoyens.
On trouve, au lieu d'amis, et d'époux, et de pères,
Des égoïstes durs, de froids célibataires.
Plus de patriotisme et de coeurs généreux;
Tout sentiment s'éteint: en est-on plus heureux?

DERMONT père.

Non, mon fils ne l'est point: il a l'ame sensible;
Même, ... je l'avouerai, j'ai d'abord cru possible
Qu'un violent amour, tyrannisant son coeur,
En l'éloignant de tout, altérât son humeur.
Il ne sauroit aimer qu'une personne honnête:
Assuré de ce point, ma réponse étoit prête
Le plus, le moins de bien; n'eût rien fait à mes yeux;
Qu'il m'eût ouvert son coeur, et je comblois ses voeux.
Mais bah! loin que l'amour ait maîtrisé son ame,
Quand je veux le presser de choisir une femme,
De me faire revivre en de petits enfans,
Qui l'attachent au monde, et charment mes vieux ans,
Sur ce point-là sur-tout je le trouve intraitable:
Je menace, je prie; il est inébranlable,

COURVAL.

C'est un travers d'esprit dont je crois que son coeur
Doit souffrir le premier. Je suis observateur,
Et j'ai vu quelquefois son embarras extrême
Près d'un objet .... bien fait pour nuire à son système.

DERMONT père.

Cet objet, quel est-il?

COURVAL.

Ma fille, et je voudrois
Avoir deviné juste.

DERMONT père.

Ah! qu'entends-je! je vais...

COURVAL.

Où?

DERMONT père.

Je vais employer tout mon pouvoir de père....

COURVAL.

Mais arrêtez, Dermont.

DERMONT père.

O faveur douce et chère!

COURVAL.

Ecoutez donc un mot.

DERMONT père.

Moment délicieux!

Quoi! tu lui confîrois ce dépôt précieux?

COURVAL.

J'estime votre fils, mon cher ami, je l'aime,
Je l'ai suivi des yeux....

DERMONT père.

Je suis hors de moi-même.

COURVAL.

Il a de bonnes moeurs, de l'esprit, du bon sens,
Et je l'ai dans mon coeur choisi depuis long-temps.

DERMONT père.

Il pourroit se flatter d'obtenir Rosalie!

COURVAL.

Elle vous semble donc . . . .

DERMONT père.

Adorable! . . . . accomplie!

Ah! que ce traître-là connoît peu son bonheur!
Mais, j'en jure ma foi . . . .

COURVAL.

Ne forçons pas son coeur.

DERMONT père.

Le forcer! le fripon est vraiment bien à plaindre!
On lui donne une femme aimable, faite à peindre,
Ayant tous les talens et toutes les vertus . . . .

COURVAL *(froidement.)*

Vous pouvez ajouter, avec cent mille écus.

DERMONT *(très-vivement.)*

Et monsieur le coquin auroit l'impertinence
De trouver cependant qu'on lui fait violence!

COURVAL.

Un père là-dessus ne doit exiger rien.

DERMONT père.

Je l'ai laissé trop libre, et je m'en repens bien:
Mais parbleu . . . .

COURVAL.

Brisons-là, je vois venir ma femme.

DERMONT père.

Je m'en vais le trouver.

SCÈNE IV.

Mde. *COURVAL, COURVAL, DERMONT père.*

MDE. COURVAL.

Vous me fuyez?

DERMONT père.

Madame . . . .

COURVAL *(à demi-voix.)*

Proposez, j'y consens; mais sans rien commander.

MDE. COURVAL *(à part.)*

J'ai perdu de l'argent, je veux en demander.

COURVAL.

Dites-moi, mon ami, dois-je ici vous attendre
Pour notre promenade?

DERMONT père.

Oui, je viendrai vous prendre.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MDE. *COURVAL*, *COURVAL*.

COURVAL.

Puisque nous voilà seuls, je voudrois avec vous
Causer quelques momens.

MDE. COURVAL.

Volontiers . . . . Entre nous,
J'ai, pour ma part, aussi quelque chose à vous dire.

COURVAL.

Vous pouvez commencer d'abord par m'en instruire,
J'écoute : nous viendrons ensuite à mon objet.

MDE. COURVAL.

C'est aujourd'hui . . . . le douze.

COURVAL.

Ah! je vois ce que c'est.
Sur votre pension il vous faut quelque avance;
Je devois le prévoir; pareille confidence
Est l'unique motif qui vous puisse porter
A m'adresser un mot, à ne pas m'éviter;
Mais laissons le reproche; il offense, il irrite;
Du service qu'on rend il détruit le mérite.
Eh bien! que vous faut-il? parlez à votre ami,
Ne lui confiez pas les choses à demi,
Qu'il sache vos secrets, qu'il lise dans votre ame:

Qui voulut plus que moi le bonheur de sa femme?
Tenez, voilà ma bourse, et ne l'épargnez pas.
Jouissez: le plaisir doit avoir des appas;
Mais le plaisir honnête, où règne la décence,
Et que règle une aimable et sage bienséance.
Asseyons-nous, venez, causons en liberté;
Qu'avec réflexion le sujet soit traité.

MDE. COURVAL. *(à part.)*

Quel ennui!

COURVAL.

Car c'est-là précisément, Hortense,
Ce qui m'a fait chercher ici votre présence.

MDE. COURVAL *(légérement.)*

Causer debout, Monsieur, fera le même effet.

COURVAL.

Non, en parlant assis, l'esprit est moins distrait.
(Il lui avance un fauteuil, et en prend un.)

MDE. COURVAL *(à part, s'asseyant et se reculant.)*

Il va moraliser jusqu'à ce soir, peut-être.

COURVAL *(approchant son siége.)*

Souffrez-moi près de vous.

MDE. COURVAL.

Vous êtes bien le maître.

COURVAL.

Depuis combien de temps sommes-nous mariés?

MDE. COURVAL.

Depuis trois ans.

COURVAL.

Fort bien. Du ton que vous aviez
Avant ce moment-là, gardez-vous la mémoire?

MDE. COURVAL.

Cela n'est pas, Monsieur, très-difficile à croire.

COURVAL.

Mais vous souvenez-vous quel fut notre entretien
Pendant que le notaire écrivoit?

MDE. COURVAL.

Non.

COURVAL.

Eh bien!
Je vais en peu de mots, vous rappeler, Madame,
Quel dessein m'animoit en vous prenant pour femme.
Ce n'est pas l'amour seul qui m'a fait votre époux:
Des motifs plus puissans me guidèrent vers vous.
J'étois veuf; et ma fille alors n'étoit pas d'âge
A veiller avec fruit aux choses du ménage;
Mon fils écoutant peu la voix de la raison,
Eût plutôt renversé que régi ma maison.
Mon commerce, et les soins que demande ma terre,
Occupoient au-dehors mon existence entière:
Il falloit donc quelqu'un, qui réglant le dedans,
Pût m'y représenter, et veiller sur mes gens.
Je n'ai point recherché le bien ni la naissance;
Je suis riche, et l'honneur d'une illustre alliance,
Malgré tout son brillant, ne m'a jamais tenté;
Par ceux de mon état, il est trop acheté.
J'ai cherché seulement une honnête famille;
De mon meilleur ami j'ai préféré la fille.
Elle me paroissoit d'un modeste maintien,
Sage, douce; et je crus qu'orpheline et sans bien,
Elle me sauroit gré de cette préférence,
Et pourroit la payer de quelque déférence.

Quand je fis choix de vous, quand je formai ces noeuds,
Je crus donc le bonheur assuré pour tous deux;
Je vous dis que mes soins vous préviendroient sans cesse,
Et crois avoir tenu jusqu'ici ma promesse.
Je vous dis que chez moi l'aisance vous suivroit,
Et qu'aucun agrément ne vous y manqueroit :
Mais vous pouvez aussi vous rappeler, Hortense,
Que je vous demandai, pour seule récompense,
De vivre sensément; de n'avoir pas chez vous
Une société d'etourdis et de fous;
De ne voir que des gens de bonne compagnie;
De consulter en tout l'honneur, la modestie;
D'éviter les excès; de détester l'éclat;
De ne jamais sortir enfin de votre état.
Ce fut votre promesse; est-ce votre conduite?
Vous recevez chez vous, on trouve à votre suite
Une foule de gens connus par leurs travers;
Vous aimez le grand monde, en affectez les airs;
La première toujours, dès qu'une mode arrive,
Vous étalez . . . .

MDE. COURVAL.

Monsieur . . . .

COURVAL.

Souffrez que je poursuive.

Je vous vois entraînée à mille liaisons,
Qui pour l'honnêteté sont de mortels poisons.
Négligeant vos devoirs, et chez vous étrangère,
Les seuls plaisirs bruyans ont le droit de vous plaire.
On vous trouve par-tout; vous courez jour et nuit,
Et par-tout le fracas, l'imprudence vous suit.
C'est depuis trop long-temps qu'en rougissant j'endure,

Et je ne prétends plus que ce désordre dure.
Changez donc de conduite, afin de prévenir
Un éclat que j'ai craint, mais où je puis venir.
J'ai tout dit maintenant, et vous pouvez répondre

MDE. COURVAL.

Ce discours, je l'avoue, a droit de me confondre,
Et je n'attendois pas ce grand déchaînement,
N'ayant point mérité semblable traitement.
Quatre mots suffiront ici pour ma défense.
De quoi vous plaignez-vous, Monsieur? de ma dépense?
Je la retrancherai. Bornez-moi, j'y consens;
Montrez-vous l'ennemi des plaisirs innocens;
Prescrivez les habits qu'il vous plaît que je porte:
Vous serez ridicule, eh bien, soit; que m'importe!
Mais je pense, Monsieur, qu'il me sera permis
De recevoir du monde, et de voir mes amis;
Et vous n'exigez pas enfin que je me jette
Dans les austérités d'une sombre retraite?

COURVAL.

Madame; vous avez mal compris mes discours,
Ou plutôt, je le vois, vous cherchez des détours;
A tous ces faux-fuyans votre ruse s'accroche,
Et vous ne voulez pas entendre mon reproche.
Suivez, suivez la mode, et ne l'outrez jamais;
Je ne veux sur ce point reprendre que l'excès;
Et quant à vos amis, choisissez-les honnêtes:
Donnez-leur des soupés, donnez même des fêtes,
Et lorsque votre honneur y sera sans danger,
Loin de fronder vos goûts, je veux les partager.
Mais que des freluquets suivent vos pas sans cesse,
Un monsieur Dorsini, d'autres de cette espèce,

Libertins déclarés, joueurs peu délicats,
Publiant ce qu'ils font..... et ce qu'ils ne font pas;
Ma femme, ce n'est point une conduite sage,
Et je ne la saurois supporter davantage.

MDE. COURVAL *(souriant.)*

J'y vois clair maintenant; que ne le disiez-vous?
Pouvois-je deviner que vous étiez jaloux?

COURVAL.

Non, je ne le suis point; vous vous trompez, Hortense;
Je n'ai sur votre compte aucune défiance,
Et n'ai pas en effet de sujet d'en avoir.
Mais le public ne voit que ce qu'on lui fait voir:
Il ne peut décider que sur les apparences;
Et qui vous jugera sur vos inconséquences,
Sur le simple renom des gens que vous voyez,
Vous jugera plus mal que vous ne le croyez.

(Il se lève, et elle après.)

C'est donc sur vos amis que j'insiste; et j'espère
Que je vous trouverai prompte à me satisfaire,
Que vous empêcherez, en vous conduisant mieux,
Que je ne prenne enfin un parti sérieux.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MDE. COURVAL *(seule.)*

Ces partis sérieux n'ont rien qui m'épouvante.
J'irois près d'un mari m'ensevelir vivante,
Quitter ce que le monde a de plus doux pour moi,

Fuir mes sociétés, mes amis! et pourquoi?
On les estime peu, dit-il: c'est leur affaire;
Mais on n'a jamais eu de reproche à me faire;
Je ne m'en fais aucun; je sais comme je vis,
Et je veux m'amuser dans l'âge où je le puis.
Rien de plus ennuyeux que ces gens estimables.
Il faut pour un soupé choisir les plus aimables:
On jouit des dehors. Que m'importe le fond?
Pourvu que ma conduite... Eh quoi, c'est vous Saint-Fons!

SCÈNE VII.

Mde. *COURVAL, SAINT-FONS.*

SAINT-FONS.

Oui, Madame... c'est moi, c'est moi qui vous implore
Pour un objet charmant, qui m'aime... que j'adore;
Il me faut de l'argent et mes amis sont froids;
Tout, jusqu'aux usuriers... tout me manque à-la-fois;
Dans les pas que je fais, le malheur m'accompagne:
L'un pour deux ou trois jours se trouve à la campagne;
L'autre dit, Je ne puis; un autre, Il faudra voir:
Dermont, en qui j'avois mis mon dernier espoir,
Raisonne au lieu d'agir, et sans pitié m'étale
Les discours rebattus de sa froide morale.
Vous seule enfin pouvez, dans la crise où je suis...

MDE. COURVAL.

Que vous faut-il?

SAINT-FONS.

Beaucoup.

MDE. COURVAL.

Encor?

SAINT-FONS.

Trois-cents louis

MDE. COURVAL.

Je ne les ai jamais possedés de ma vie;
Je voudrois vous servir, mais, malgré mon envie....

SAINT-FONS.

Vous plaignez mon état?

MDE. COURVAL.

Sans doute.

SAINT-FONS.

Je le croi.
Je sais que vous avez de l'amitié pour moi.

MDE. COURVAL.

Ne vous en ai-je pas donné plus d'une preuve?

SAINT-FONS.

Eh bien..... je vais en faire une nouvelle épreuve;
Vous pouvez m'obliger.

MDE. COURVAL.

Qui? moi, je le pourrois!

SAINT-FONS.

Marcelin, dites-vous, est dans vos intérêts?

MDE. COURVAL.

En vingt occasions j'ai pu le reconnoître;
Il a, vous le savez, l'oreille de son maître;
Il est le *factotum*, l'intime, le chéri,
Mais il m'est attaché bien plus qu'à mon mari.

SAINT-FONS.

Votre crédit sur lui fait ma seule espérance.

MDE. COURVAL.

Je puis en disposer; parlez en assurance.

SAINT-FONS.

Je lui devrai mes jours, Madame, s'il consent
A me prêter, pendant que mon père est absent....

MDE. COURVAL.

Votre père est ici; vous l'ignoriez?

SAINT-FONS.

Qu'entends-je!

MDE. COURVAL.

Oui, depuis ce matin: ce retour vous dérange?

SAINT-FONS.

Il me reste un espoir; écoutez-moi. J'ai su
Que d'un notaire, hier, Marcelin a reçu
Une somme assez forte; il pourroit bien se faire
Qu'il n'en eût pas encor rendu compte à mon père....

MDE. COURVAL.

Il faut s'en informer,

SAINT-FONS.

Ce n'est que pour trois jours
Que de son amitié j'implore ce secours;
Dans trois jours au plus tard je lui rends cette somme;
Car je dois vendredi la trouver chez un homme
Absent, pour mon malheur, depuis hier au soir.
Et je perds tout, je suis en proie au désespoir,
Si, de quelque côté, je n'obtiens ce jour même
Les moyens les plus prompts pour sauver ce que j'aime.

MDE. COURVAL.

Parlons à Marcelin: on ira le chercher;
L'état où je vous vois ne peut que le toucher.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

COURVAL *(seul, une lettre à la main.)*

Voilà ma lettre écrite; il faut la faire rendre.
Voyons si Dorsini voudra s'y laisser prendre.
Eh! quelqu'un!

SCÈNE II.

COURVAL, ANDRÉ.

COURVAL.

Sauriez-vous trouver le logement
Du capitaine Albert?

ANDRÉ.

Sans doute, en s'informant.....

COURVAL.

Le premier matelot vous montrera sa porte.
En entrant au quai neuf; allez avant qu'il sorte.

(Il lui donne la lettre, et André sort.)

SCÈNE III.

COURVAL *(seul.)*

Ah, monsieur Dorsini, nous allons voir enfin
Si pour vous éloigner je puis être assez fin.

Je découvre quels sont les projets de ma femme;
Quelques propos lâchés m'ont fait lire en son ame:
Elle voudroit . . . . Allons, prévenons ce malheur,
Qu'il parte; tout le veut: son oncle a la douleur
De lui voir préférer une indigne conduite
Au sort où près de lui sa tendresse l'invite,
Pour le faire embarquer il m'écrit de l'aider;
Voyons si ce moyen pourra l'y décider.

SCÈNE IV.

COURVAL, MARCELIN.

MARCELIN *(à part.)*

Pourrai-je lui causer cette douleur mortelle?

COURVAL.

Tu sors de chez ma femme?

MARCELIN.

Oui, Monsieur.

COURVAL.

Que dit-elle?
Ne me déguise rien: a-t-elle dans son coeur,
Du discours de tantôt, conservé quelque aigreur?

MARCELIN.

Ah mon cher maître!

COURVAL.

Qu'est-ce?

MARCELIN.

Aurois-je pu m'attendre . . .

COURVAL.

Tu t'émeus ; qu'aurois-tu de fâcheux à m'apprendre?

MARCELIN.

Madame . . . . . .

COURVAL.

Eh bien, Madame . . . . .

MARCELIN.

Et Monsieur votre fils . . . . .

COURVAL.

Et mon fils . . . . Mais quel trouble agite tes esprits?

MARCELIN.

Il est dans l'embarras : cette fille qu'il aime
Le met depuis deux jours dans une peine extrême ;
Ayant eu vainement recours à ses amis,
Il voudroit . . . . .

COURVAL.

Il voudroit? . . . achève, je frémis.

MARCELIN.

Croyant que de l'argent touché dans votre absence
Vous pourriez n'avoir pas encore eu connoissance,
Il me l'a demandé pour trois jours seulement.

COURVAL.

Eh bien?

MARCELIN.

J'ai répondu que depuis un moment
J'avois remis la clef. Mais, poursuit-il encore,
As-tu rendu ton compte, ou si mon père ignore
A combien cet argent peut monter?

COURVAL.

Qu'as-tu dit?

MARCELIN.

Que vous n'en étiez pas entièrement instruit;
Alors (sûr de tout rendre) il m'a fait la prière
De feindre qu'une somme est encore en arrière:
Cette clef, m'a-t-il dit, souvent en ton pouvoir,
Te permet . . . . . .

COURVAL.

Il suffit. Qu'ai-je voulu savoir!

(Il s'assied la tête cachée entre ses deux mains.)

Suis-je assez malheureux!

MARCELIN.

Mon cher, mon digne maître!

COURVAL.

Laisse-moi, Marcelin, un peu me reconnoître;
Le trait assez avant dans mon coeur a porté.

MARCELIN.

Que son sort est cruel! qu'il est peu mérité!
Que je le plains! après tant de soins et de peines,
Voir ainsi tout d'un coup ses espérances vaines!

(Le regardant avec intérêt.)

Il est anéanti . . . . . Sous ce coup accablé . . . .
Ah! je m'en apperçois, j'ai trop vîte parlé;
J'aurois dû lui cacher. . . . , .

COURVAL *(se lève subitement; Marcelin veut le suivre.)*

Non, mon ami, demeure.

MARCELIN.

Permettez que mes soins . . . .

COURVAL.

Je reviens tout-à-l'heure.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MARCELIN *(seul.)*

Quel seroit son dessein? quel mouvement subit?
Ah! que je plains l'état où je le vois réduit!
Si son fils se doutoit du chagrin qu'il lui cause.....
Quoi! faudra-t-il toujours qu'un jeune homme s'oppose
Au bonheur des parens dont les uniques voeux,
Dont les uniques soins, sont de le rendre heureux.
Mais dois-je abandonner ce digne homme à lui-même?
Non, je dois craindre tout de sa douleur extrême.

SCÈNE VI.

COURVAL, MARCELIN,

COURVAL *(avec un air calme, rencontrant Marcelin à la porte.)*

Prends ma clef, Marcelin, ... et la porte à mon fils.

MARCELIN.

Quoi, Monsieur, vous voulez ....

COURVAL.

Fais ce que je te dis.
Montre, en la lui donnant, toute ta repugnance
A faire un pas de plus dans cette circonstance.
Voyons quel est celui qu'il osera franchir,
Et si sa passion..... Enfin laissons-le agir.

(Marcelin sort.)

SCÈNE VII.

COURVAL, DERMONT père.

DERMONT père.

Mon fils est sorti, mais il n'en est pas quitte;
Je prétends qu'il l'épouse, ou je le déshérite.

COURVAL.

J'espère qu'on pourra l'amener par degré....

DERMONT père.

Point, point, je vous dis, moi, que de force ou de gré,
Sans différer, j'entends, je prétends qu'il y vienne,
Et c'est ma volonté qui doit régler la sienne.

COURVAL.

Non, il faut avant tout consulter le penchant,
Il faut de la douceur.

DERMONT père *(avec force.)*

Il faut être méchant.
Voilà le seul moyen de ranger la jeunesse,
Et je vois que ces gens qui gourmandent sans cesse,
Savent se conserver un absolu pouvoir,
Et contenir chez eux chacun dans son devoir.

COURVAL.

Qu'espérer d'un empire obtenu par la crainte?
Trop de sévérité souvent porte à la feinte.
De ses enfans bientôt, en usant de rigueur,
On perd la confiance, on se ferme le coeur.

DERMONT père.

Soyons francs; votre exemple est-il fait pour séduire?
Et votre fils.....

COURVAL.

Mon fils?

DERMONT père.

Là......

COURVAL.

Que voulez-vous dire?

DERMONT père.

Malgré vous à ce mot votre coeur s'est troublé.
Pardon, mon cher ami, d'avoir ainsi parlé;
Mais ses petits écarts ne sont pas de nature
A porter dans votre ame une vive blessure:
Il a des sentimens, et tout enfant bien né,
Après quelques erreurs est bientôt ramené.
Enfin l'âge et vos soins sauront mûrir sa tête;
C'est un fou, si l'on veut, mais un fou très-honnête.

COURVAL.

Eh bien, voudriez-vous, mon ami, confier
Votre fille à ce fou que l'on voudroit lier?

DERMONT père.

Quoi, si tôt?

COURVAL.

Je le vois, mon ami me refuse.

DERMONT père.

Qui? moi, vous refuser! ah! je vous fais excuse,
Si quelque chose a pu vous le faire penser.
J'accepte, mon ami, ton fils sans balancer.
Devois-tu de la sorte expliquer ma surprise?

COURVAL.

C'en est assez, ami, ce mot me tranquillise:
Ah Dermont! pour mon coeur que ce moment est doux.

DERMONT père.

Qu'ils me sont chers, ces noeuds qui vont m'unir à vous!
Mais...... je vais affliger votre ame paternelle,
Vous ignorez qu'il est ..... certaine Demoiselle
De qui depuis deux mois votre fils....

COURVAL (*froidement.*)

Je le sais.

DERMONT père.

Avant tout, il en faut être débarrassés,
Car ceux qui m'ont instruit, disent qu'elle a des charmes
Dont on peut concevoir de très-justes alarmes.

COURVAL.

Je pense comme vous.

DERMONT père.

Il faut donc au plutôt
Couper racine au mal.

COURVAL.

Oui, sans doute, il le faut;
Aidez-moi seulement.

DERMONT père.

Il nous sera facile,....
De la faire enlever.

COURVAL.

L'éclat est inutile;
Par des moyens plus doux nous pourrons réussir.
Son logement se peut aisément découvrir;
Vous irez la trouver.

DERMONT père.

Un homme de mon âge!

COURVAL.

Sera précisément plus propre à ce message;
Beaucoup mieux qu'aucun autre il a l'art d'imposer,

DERMONT père.

Mais si l'on m'aperçoit, c'est matière à jaser.

COURVAL.

Vous êtes au-dessus d'un bruit de cette espèce.
On la nomme Julie: elle est dans la détresse,
Et je sais qu'elle attend du secours de mon fils.
Il faut prendre avec vous jusqu'à deux cents louis,
Vous dire député des parens du jeune homme,
Et chargé de leur part de donner cette somme,
Sous la condition que sans délai, sans bruit,
Elle quitte la ville, et parte cette nuit,
En lui recommandant de se garder d'instruire
Mon fils de ce départ, et de jamais écrire.
Qu'il cesse de la voir, il n'y songera plus.
Je le connois.

DERMONT père.

Si j'ai cependant un refus.

COURVAL.

Je ne le pense pas: mais s'il étoit possible,
Que son cœur se montrât à cette offre insensible,
Il faut, changeant de ton, la menacer des lois,
Dire que les parens vont user de leurs droits,
Solliciter un ordre, et la mettre en un gîte (5)
Dont elle pourroit bien ne pas sortir si vîte.
Soyez sûr, mon ami, que ces craintes . . . . notre or,
A toutes nos raisons supérieur encor,
La vont rendre aussitôt à nos désirs docile,
Et que nous la saurons demain hors de la ville,

DERMONT père.

Je le crois comme vous, et je vais m'acquitter
De la commission.

COURVAL (*le ramenant.*)

Avant de nous quitter,
Je veux vous prévenir que pour certaine affaire,
Je puis avoir besoin de votre ministère.

DERMONT père.

Vous n'avez qu'à parler; puis-je savoir en quoi?

COURVAL.

Sur monsieur Dorsini vous pensez comme moi?

DERMONT père.

Oui, c'est un corrupteur, une publique peste,
C'est une connoissance aux jeunes gens funeste.

COURVAL.

De sorte, mon ami, que vous verriez partir
Cet homme sans regrets.

DERMONT père.

Dites avec plaisir.

COURVAL.

Il suffit.

DERMONT père.

Qu'est ce donc? s'en va-t-il?

COURVAL,

Je l'espère.

DERMONT père.

Et j'y puis quelque chose?

COURVAL.

Il pourra bien se faire.

DERMONT père.

En ce cas, mon ami, daignez donc m'indiquer....

COURVAL.

Il faut que je le voie avant de m'expliquer;
Et quoiqu'à son égard j'use un peu d'artifice,
Je n'en dois point rougir, car je lui rends service.

DERMONT père.

Parbleu! je rirois bien, Monsieur le freluquet,
Si l'on pouvoit rabattre un peu votre caquet:

COURVAL.

Je veux faire à-la-fois, et son bien, et le nôtre.

DERMONT père.

Il a perdu mon fils, il a gâté le vôtre.
Quel est-il? d'où vient-il?

COURVAL.

Monsieur le Chevalier,
A proprement parler, n'est qu'un aventurier.
Il cite fort son nom, vante fort sa naissance;
Mais des siens et de lui j'ai pleine connoissance.
C'est un de ces messieurs si communs à Paris,
Qui sont, comme il leur plaît, ou Comtes, ou Marquis; (6)
Dont les provinciaux entretiennent la bourse,
Et de qui l'industrie est l'unique ressource.
Brillans et recherchés quand le jeu les soutient,
On leur tourne le dos dès que le malheur vient:
Classe mésestimée et cependant reçue,
Gens qu'on garde à souper, et qu'à peine on salue.

DERMONT père

S'il vivoit à Paris, pourquoi n'y pas rester?

COURVAL.

Des dettes, des revers, l'ont forcé de quitter,
Après avoir lassé de plus d'une manière
Les bontés d'un parent qui vit au Fort Saint-Pierre. (7)

Si le désoeuvrement, si le gros jeu, l'ennui,
Rend ces messieurs ailleurs si fêtés aujourd'hui,
Je veux chez moi du moins en détruire l'espèce;
Mais il faut commencer ......

DERMONT père.

Par chasser la princesse,
Et j'y cours de ce pas.

COURVAL.

Quelques soins importans
Jusqu'à la fin du jour occuperont mon temps.

DERMONT père.

Quel jour! c'est le plus beau de tous ceux de ma vie!

COURVAL.

Les noeuds qu'il va former faisoient ma seule envie;

DERMONT père.

(Ils s'embrassent.)

Ils ravissent mon coeur, ils comblent mes souhaits!

COURVAL.

Puissent-ils rendre heureux nos enfans à jamais!

SCÈNE VIII.

COURVAL *(seul.)*

Puissent-ils de mon fils ramener la jeunesse!
Dans un enfant bien né, quelle coupable ivresse!
Tirons-nous, s'il se peut, de ces réflexions;
Allons chercher ailleurs des consolations:
Je les trouve avec toi, fille estimable et chère,

Toi! le vivant portrait d'une adorable mère!
Viens soulager un coeur... Je la vois s'approcher.

SCÈNE IX.

ROSALIE, COURVAL.

ROSALIE.

Je vous ai vu si peu!

COURVAL.

Vous veniez me chercher?
Du plus tendre retour vous payez ma tendresse,
Rosalie, et vos soins charmeront ma vieillesse.

ROSALIE.

Mon frère ainsi que moi, méritant votre coeur,
Dans ce devoir sacré trouvera son bonheur.

COURVAL.

Votre frère!

ROSALIE.

Saint-Fons vous révère et vous aime.

COURVAL *(avec attendrissement.)*

Que ne vient-il ici me l'assurer lui-même?

ROSALIE.

Vous ne l'avez pas vu?

COURVAL.

Non, depuis mon retour.

ROSALIE.

Il l'ignore sans doute.

COURVAL.

Ah! doit-il tout un jour
Déserter la maison et même en mon absence,
A ma femme, à sa soeur dérober sa présence?
(après une petite pause.)
Son ami, j'en suis sûr, agit bien autrement:
C'est un garçon sensé, que j'aime infiniment,
Un garçon plein d'esprit... plein d'un rare mérite,
Dont on vante par-tout l'excellente conduite;
Ce jeune homme n'est point comme ceux d'aujourd'hui:
Vous-même, ... dites-moi ... que pensez-vous de lui?

ROSALIE.

Mais je dois... en penser ... ce que chacun en pense.

COURVAL.

Vous qui le connoissez dès la plus tendre enfance,
Qui l'avez vu toujours venir dans la maison
Vous, ma fille, chez qui le bon sens, la raison,
Un discernement juste annoncent un autre âge,
Vous pouvez, ce me semble, en penser davantage.

ROSALIE.

Quand il vient au logis, à peine je le voi;
C'est pour mon frère seul ....

COURVAL.

Ma fille, écoutez-moi....
Vous vous troublez.... pour peu que ceci vous déplaise....

ROSALIE.

Mon père ....

COURVAL.

Vous semblez être mal à votre aise?

ROSALIE.

Non, mon père, jamais, ah! jamais avec vous.

COURVAL.

Je songe, Rosalie, à t'offrir un époux.
Je puis guider ton choix, mais jamais le contraindre.
Parle-moi, mon enfant, parle-moi sans rien craindre.
Pour être deviné, n'ai-je pas assez dit?
Je vois combler mes voeux si ton coeur applaudit:
Le fils de mon ami va m'appeler son père,
Et l'ami de Saint-Fons va devenir son frère.
Que de biens réunis! quel avenir heureux!
Tu sauras tout; tes noeuds vont former d'autres noeuds,
Et Constance à Saint-Fons en même temps unie,
T'offre deux fois ta soeur chez ta plus tendre amie.

ROSALIE.

Qu'un tableau si touchant a de droits sur mon coeur!

COURVAL.

A tes yeux comme aux miens montre-t-il le bonheur?

ROSALIE.

Je ne le cèle pas, ma surprise est extrême.
Quoi! c'est .... monsieur Dermont? ...

COURVAL.

Oui, ma fille, lui-même.

Entre son père et moi, tout est déjà d'accord.
Il vient de me quitter dans le plus doux transport.
Ton consentement seul manque encore à ma joie.

(Rosalie troublée baisse les yeux.)

Tes regards sont baissés, que faut-il que je croie?
Ton père est ton ami, parle-lui sans détours.

ROSALIE.

Mon père... dans mon coeur vous avez lu toujours;
Vos conseils, vos bontés et votre complaisance,
Ont au plus haut degré porté ma confiance.

Vous estimez Dermont . . . . . vous m'unissez à lui.
Il recherche ma main . . . Je puis donc aujourd'hui,
Sans rougir d'un penchant qui devient légitime,
Dire . . . . qu'il est l'objet de ma secrète estime,
Et qu'entre les époux que vous pouviez m'offrir,
C'est peut-être le seul que je pusse chérir.
J'ai pris ces sentimens dans le coeur de ma mère:
Elle donnoit Dermont pour modèle à mon frère;
Tandis qu'accoutumée à tout voir par ses yeux,
Sa préférence aux miens le rendoit précieux.

COURVAL.

Mon choix est donc le tien? Ah! quel bonheur extrême!
Mais j'entends quelque bruit.. suspendons.. C'est lui-même.

SCÈNE X.

ROSALIE, COURVAL, DERMONT fils.

DERMONT fils.

Ah! Monsieur pardonnez.....

COURVAL.

Eh quoi?

DERMONT fils.

Si j'interromps,
Vous causiez, et je vais . . . . .

COURVAL.

Restez; je vous réponds
Que vous ne dérangez en aucune manière.
(Dermont salue Rosalie.)
Avez-vous depuis peu.... rencontré votre père?

DERMONT fils.

Non, depuis le dîné: mais je l'ai prévenu
Sur votre prompt retour.

COURVAL.

Il est déjà venu.
A propos, mon ami, ne pouvez-vous me dire
Ce que devient Saint-Fons?

DERMONT fils.

Je venois m'en instruire;
Je le cherche partout.

COURVAL.

Moi je le cherche aussi.

(Rosalie avance son métier, et s'apprête à broder.)

DERMONT fils.

Sans doute il ne sait pas que vous êtes ici.

COURVAL.

S'il le savoit, je suis dans la ferme assurance
Qu'il viendroit m'embrasser, après trois jours d'absence.

DERMONT fils.

Il n'en faut pas douter.

COURVAL.

Avec nos bons amis,
Tous les longs complimens doivent être bannis;
D'après cela, mon cher, vous voudrez bien permettre
Que je passe chez moi, pour finir une lettre.

DERMONT fils.

Ah! Monsieur, je n'ai point....

COURVAL.

Vous sortez, et pourquoi?

DERMONT fils.

Je crains.....

COURVAL.

Ne pouvez-vous ici causer sans moi?
Rosalie, en brodant, vous tiendra compagnie.
Vous ne dérangez rien; demeurez, je vous prie.

DERMONT fils.

Mais . . . . .

COURVAL.

Ne soyez donc pas si cérémonieux;
Restez . . . . si vous n'avez rien à faire de mieux.

SCÈNE XI.

ROSALIE, DERMONT fils.

DERMONT fils *(à part, pendant que Rosalie se met à son métier.)*

Ah Dieux! nous voilà seuls! que pourrai-je lui dire?
Pourquoi nous laisse-t-il? Je souffre le martyre.

ROSALIE *(à part, brodant.)*

De quel trouble avec lui mon coeur est agité!

DERMONT fils *(après un long silence.)*

Que monsieur votre père est rempli de bonté!
Quel naturel heureux, quelle franchise aimable!
Enjoué quelquefois, et toujours respectable.

ROSALIE *(cessant de broder.)*

Ah! Monsieur, tout le monde en parle comme vous;
Quel plaisir j'en ressens! qu'il m'est flatteur et doux,
Quand tout ce qui l'approche et l'aime et le révère,
De l'avoir pour ami, de le nommer mon père

DERMONT fils (à part.)

Elle mêle une grâce à tout ce qu'elle dit,
Dont le charme me trouble et me rend interdit.
Je n'éprouvai jamais de gène aussi cruelle . . . .
(Il s'approche.)
Ranimons l'entretien. — Voilà, Mademoiselle,
Un ouvrage charmant . . . . C'est un habit, je crois?

ROSALIE.

Qu'il faut que je finisse avant la fin du mois:
Je le veux cet été voir porter à mon frère.

DERMONT fils.

Qu'il doit priser les dons de cette main si chère
Heureux qui peut se voir l'objet de vos loisirs!

ROSALIE.

Ceux d'un autre, bientôt, feront tous ses plaisirs.
Mes cadeaux n'auront plus que la seconde place.

DERMONT fils.

Comment! se pourroit-il? Et quelle autre, de grâce? . .

ROSALIE.

Quoi! vous ignoreriez . . . .

DERMONT fils.

J'ignore absolument.

ROSALIE.

Quelqu'un, que vous et moi nous aimons tendrement,
Va, sans que je m'en plaigne, avoir la préférence.

DERMONT fils.

Vous et moi, dites-vous! quoi, ma soeur! quoi, Constance

L'ai-je bien entendu? se peut-il? . . . achevez,
De grâce, apprenez-moi tout ce que vous savez.

ROSALIE.

A mon père! le vôtre accorde une autre fille!

DERMONT fils.

Quoi nous ne serons plus qu'une même famille!
Quel sera mon bonheur! Dieux! qu'ils me seront doux,
Ces noeuds qui vont encor me rapprocher de vous,
De vous, qui de talens et de grâces ornée,
Si digne des parens de qui vous êtes née,
Devez sur tous les coeurs voir étendre vos droits!
Dans cette liaison quel charme j'entrevois!
Je vous donne une soeur, vous me donnez un frère;
Par cet échange heureux.....

SCÈNE XII.

ROSALIE, DERMONT fils, ANDRÉ.

ANDRÉ *(à Rosalie.)*

Madame votre mère
Dans son appartement désire de vous voir.

(Il sort.)

ROSALIE *(saluant.)*

Permettez-moi, Monsieur, de remplir ce devoir.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

DERMONT fils *(seul.)*

Dans ces doux entretiens mon coeur est sans défense.
Ah! pour ne pas l'aimer, il faut fuir sa présence.
La fuir! il n'est plus temps, je céde à tant d'appas.
Eh! qui peut la connoître, et ne l'adorer pas?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

DORSINI.

La défiance ici peut bien m'être permise:
Oui, plus sur cette lettre à mon hôte remise
Mon esprit réfléchit, plus il me paroît clair
Que l'on veut me bercer de quelque conte en l'air.
Tout m'est suspect; je veux approfondir l'affaire,
Et madame Courval m'y servira, j'espère.
Avant d'aller plus loin, de m'avancer en rien,
Il me faut avec elle avoir un entretien.
Justement .....

SCÈNE II.

MDE. *COURVAL, DORSINI.*

MDE. COURVAL.

Ah Monsieur!

DORSINI.

Vous paroissez émue?

MDE. COURVAL.

Votre visite ici peut être mal reçue;
Faites-moi le plaisir, monsieur le Chevalier,
De remettre à demain.

DORSINI.

L'accueil est singulier!

Quoi donc! vous me chassez?

MDE. COURVAL.

Gardez-vous de le croire;

Chez Lucile, demain, je vous dirai l'histoire.

Je viens d'avoir querelle avec monsieur Courval.

DORSINI (*riant.*)

Sur moi?

MDE. COURVAL.

Vous en riez? . . . il vous recevroit mal

Dans ce premier moment: laissons passer l'orage.

DORSINI.

Je prétends lui parler.

MDE. COURVAL.

A lui? Soyez donc sage:

D'où vous vient cette idée?

DORSINI.

Il le faut.

MDE. COURVAL.

Et pourquoi?

DORSINI.

Cette lettre qu'on vient de remettre chez moi,

Exige qu'avec lui sans délai je m'explique.

MDE. COURVAL.

Et d'où vous l'écrit-on?

DORSINI.

Mais.... de la Martinique....

A ce qu'on dit.

MDE. COURVAL.

Comment? n'êtes-vous pas certain?....

DORSINI.

Entre nous. ... je croirois qu'elle part d'une main...:

MDE. COURVAL.

Et de qui?

DORSINI.

S'il me faut dire ce que j'en pense,
Je suis sur cette lettre en grande défiance.
Ecoutez, vous verrez si j'ai raison ou tort.
Mon oncle est bien malade; il est à moitié mort,
Il est paralytique, il est dans le délire....
S'il faut m'en rapporter à ce qu'a su m'écrire
Monsieur son intendant; car le mal lui ravit
L'usage de sa main, comme de son esprit.
Il ne m'écrit donc point (notez cette remarque,)
Mais l'intendant me dit qu'il faut que je m'embarque
Au plutôt, pour aller prendre possession
Des biens dont maintenant il a la gestion;
Biens superbes, dit-il, biens énormes, immenses,
Et passant de beaucoup toutes mes espérances.

MDE. COURVAL.

Je ne découvre pas....

DORSINI.

Un moment, m'y voici:
Et quant à ce départ.... (remarquez bien ceci.)

MDE. COURVAL.

J'écoute, Chevalier.

DORSINI.

Pour le rendre facile,
Vous avez, me dit-il, quelqu'un dans cette ville
Qui connoît fort votre oncle, et qui vous donnera
Les moyens les plus prompts, les plus sûrs qu'il pourra.

Jusques à de l'argent, comme je l'en avise.
Voyez.... monsieur Courval; et partez sans remise.

MDE. COURVAL.

Monsieur Courval!

DORSINI.

Lui-même. Eh bien, qu'en pensez-vous?

MDE. COURVAL.

Mais....

DORSINI.

Qu'un piége, sans doute, est caché là-dessous.

MDE. COURVAL.

A bien examiner....

DORSINI.

Cela sent l'imposture.

MDE. COURVAL.

Eh! ne pouvez-vous pas connoître à l'écriture....?

DORSINI.

Non, je n'en ai jamais reçu de cette main.

MDE. COURVAL.

Vous soupçonneriez donc....

DORSINI.

Que l'on a le dessein
De me tirer d'ici, qu'on m'y voit avec crainte,
Et que pour m'éloigner cette nouvelle est feinte.
Je m'apperçois fort bien que je n'ai pas l'honneur
De plaire à votre époux; je souffrois ce malheur
Avec quelque constance et quelque force d'ame.
Souvent plaire à Monsieur, c'est déplaire à Madame,
Et jusques à ce jour, choisissant mes amis,
J'ai, par goût, préféré les femmes aux maris.
Enfin, je viens ici pour observer mon homme:

C'est de sa main que part l'avis de l'économe; (8)
Je crois en être sûr.

MDE. COURVAL.

D'où vous est-il venu?

DORSINI.

Par un certain.... Albert, qui m'est très-inconnu.
Si j'ai sur tout cela douté de la nouvelle,
Mon doute est bien plus fort, apprenant la querelle
Qu'on est venu vous faire, où l'on s'est, dites-vous,
Sur notre liaison, mis dans un grand courroux.

MDE. COURVAL.

Oui, tout vient à l'appui de votre conjecture;
Il ne vous faut donc pas risquer cette aventure.
Voyez monsieur Courval; tâchez de démêler....

DORSINI.

Quelque habile qu'il soit, on peut le dévoiler....

MDE. COURVAL.

Quoique depuis long-temps cet oncle vous appelle,
Le plaisir vous retient, la chose est naturelle;
Mais si cette nouvelle a quelque fondement,
Hâtez-vous de partir, héritez promptement,
Et revenez après demander Rosalie;
Votre recherche alors sera bien accueillie;
Je vous seconderai, moi, de tout mon pouvoir.
Chez Lucile demain nous pourrons nous revoir;
J'ai dans ce moment-ci des visites à faire,
Il faut que je vous quitte; à demain,

DORSINI.

Je l'espère.

SCÈNE III.

DORSINI (*seul.*)

Allons voir le mari, lisons dans son regard;
Il va m'encourager sans doute à ce départ,
Me rendre tout facile; il va m'offrir, je gage,
Un vaisseau, de l'argent, pour faire le voyage.
L'argent, je le prendrai, car j'en ai grand besoin;
Mais je veux voir plus clair, avant d'aller si loin....
Il vient; nous allons donc jouer la comédie.

SCÈNE IV.

COURVAL, DORSINI.

COURVAL.

Vous êtes seul, Monsieur? ma femme....

DORSINI.

Elle est sortie.

COURVAL.

Je ne vous offre point, en ce cas, de rester;
Vos momens sont trop chers, pour oser me flatter....

DORSINI.

C'est pour vous que je viens, Monsieur.

COURVAL.

Vous voulez rire;
Me ferez-vous penser qu'un vieillard vous attire?

Un homme de mon âge a pour vous peu d'appas,
Messieurs, et c'est beaucoup quand on ne le fuit pas.

DORSINI.

Lorsqu'il dépend de vous de me rendre un service...?

COURVAL.

Parlez, si vous croyez, Monsieur, que je le puisse.

DORSINI.

On me l'assure au moins.

COURVAL.

Vous pouvez donc compter...;

DORSINI.

Je suis venu chez vous, Monsieur, sans en douter.

COURVAL.

C'est fort bien fait.

DORSINI.

Voici ce qu'on vient de m'écrire,
Voulez-vous vous donner la peine de le lire.

COURVAL.

(Il lit.)

Volontiers... Quoi! Monsieur... mon pauvre ami d'Erbains,
Ah! que m'apprenez-vous! ah! comme je le plains!
Quand on est à ce point, on n'en réchappe guères.

DORSINI.

S'il faut sur son état croire l'homme d'affaires...,

COURVAL.

Triste sort! nous étions grands amis.

DORSINI *(à part.)*

Grands amis.

COURVAL.

Nous nous étions liés au collége à Paris.

DORSINI.

Cela date de loin.

COURVAL.

La nouvelle m'accable.

DORSINI.

Vous le montrez assez.

COURVAL.

Quel garçon estimable!
A servir ses amis se portant avec feu.

DORSINI (*à part.*)

Qu'il est fin!

COURVAL.

Si je puis obliger son neveu....

DORSINI (*à part.*)

L'ai-je dit?

COURVAL.

Dictez-moi ce qu'il me reste à faire.

DORSINI (*à part.*)

L'y voilà.

COURVAL.

Je suis prêt.

DORSINI (*à part.*)

La chose est-elle claire?

(*Haut.*)

La lettre vous dira l'objet dont il sagit.

COURVAL.

Ah! fort bien.

DORSINI.

Vous allez être au fait.

COURVAL.

Il suffit.

(*Il lit.*)

DORSINI (*à part.*)

Il est à découvert, malgré toute sa ruse,
Et je vais lui montrer à quel point il s'abuse.
(*Haut.*)
Vous voyez qu'on m'appelle, et qu'il m'y faut courir.

COURVAL.

Oui.

DORSINI.

Qu'il me faut trouver un vaisseau pour partir.

COURVAL.

Sans doute.

DORSINI.

J'ai besoin, en faisant ce voyage,
De quelque cent louis pour payer mon passage,
Et . . . satisfaire ici des gens à qui je doi

COURVAL.

Cela s'entend.

DORSINI.

Eh bien?

COURVAL (*lui rendant froidement la lettre.*)

Ne comptez pas sur moi.

DORSINI.

Comment?

COURVAL.

Je voudrois fort pouvoir vous être utile,
Mais cela me seroit aujourd'hui difficile.

DORSINI.

Quoi! Monsieur?

COURVAL.

Je n'ai point de place à vous offrir;
Avant deux ou trois mois je ne fais rien partir.

DORSINI.

Je croyois .....

COURVAL.

Et d'Erbains puisqu'il faut vous le dire,
Jusqu'à présent, Monsieur, ne m'a rien fait écrire.

DORSINI.

Vous n'avez pas reçu?....

COURVAL.

Non, je suis sans avis.

DORSINI.

Et vous ne voulez pas me prêter cent louis?

COURVAL.

Je vous tiens surement pour un fort galant homme,
Mais ... cent louis, Monsieur, sont encore une somme.

DORSINI (*à part.*)

Comment diable?

COURVAL.

Pardon, si je vous parle ainsi.

DORSINI (*à part.*)

Il me refuse net.

COURVAL.

Mais dans ce moment-ci.....
Je n'ai pas tout l'argent que je voudrois moi-même.

DORSINI.

Vous ....

COURVAL.

La guerre nous rend d'une indigence extrême!

DORSINI.

Mais . . . . .

COURVAL (*tirant sa montre*)

Un ami m'attend, je me vois obligé

D'aller au rendez-vous.

DORSINI (*à part.*)

Aurois-je mal jugé?

COURVAL.

Vous me permettez donc . . . .

DORSINI.

Liberté toute entière.

COURVAL (*le reconduisant au fond du théâtre.*)

Vous ne m'en voudrez pas de ce refus, j'espère?

DORSINI.

Ah Monsieur! point du tout.

COURVAL.

C'est que j'ai le défaut

De parler franchement.

DORSINI.

Et voilà ce qu'il faut.

COURVAL.

D'autres, en vous combiant de fausses politesses,

Vous diroient de grands mots, vous feroient cent promesses;

Moi je suis de ces gens . . . . .

DORSINI.

Dont je fais un grand cas.

COURVAL.

On ne perd avec moi, ni son temps, ni ses pas.

DORSINI.

Si vous le vouliez bien . . . .

COURVAL (*revenant.*)

Tenez, en conscience,
Il faut que je vous dise ici ce que je pense.

DORSINI.

Dites, Monsieur.

COURVAL.

Je vais vous parler sans détours...
Non, vous vous fâcheriez.

DORSINI.

Point.

COURVAL.

Si.

DORSINI.

Dites toujours.

COURVAL.

Eh bien .... vous le voulez... peut-être je m'abuse;
Mais ce voyage-là m'a bien l'air d'une ruse;
En regardant de près, je crois qu'il m'est permis
De n'y voir qu'un moyen de trouver cent louis.

DORSINI.

Quoi? vous m'accuseriez d'une telle imposture!

COURVAL.

Je vous le disois bien.

DORSINI.

Monsieur, je vous assure...

COURVAL.

Je savois que cela vous mettroit en courroux,
Mais vous l'avez voulu.

DORSINI.

Comment donc? pensez-vous

COURVAL.

Moi! je ne pense rien, mais vous m'avez fait lire
Un billet sur lequel j'aurois beaucoup à dire.
Il vient de l'autre monde, écrit par une main
Dont je ne reconnois la plume ni le seing;
Franchement ....

DORSINI.

Mais, Monsieur, vous me faites outrage.

COURVAL (*riant.*)

Monsieur le Chevalier, on dit tout à mon âge;
Et je me ressouviens comment, de notre temps,
Nous tendions nos filets aux pauvres bonnes gens:
Mais ne vous fâchez pas, il faut plutôt en rire.
Convenez ....

DORSINI.

C'en est trop, Monsieur, je me retire.

SCÈNE V.

COURVAL (*seul.*)

Je me suis mis, je pense, à l'abri du soupçon.
Oui, je vois qu'il mordra sans peine à l'hameçon.
Dermont va m'y servir, la chose l'intéresse.
Je me crois excusable en employant l'adresse;
Il se déshonoroit, affligeoit ses parens,
Et c'est un vrai service enfin que je lui rends....
J'oblige en même temps plus d'un père sans doute,
Jamais mon fils.... Voici l'instant que je redoute;
Voyons si la nature et l'éducation
Vont lutter vainement contre sa passion.
Si d'un mauvais succès mon épreuve est suivie,

Qu'au moins cette leçon lui serve pour la vie.
André..... Non, la vertu saura le garantir.

SCÈNE VI.

COURVAL, ANDRÉ.

COURVAL *(au laquais)*

Ma canne, mon chapeau.....

(Il se promène.)

(Le laquais lui apporte sa canne et son chapeau.)

SCÈNE VII.

MARCELIN, COURVAL.

MARCELIN.

Vous allez donc sortir?

(Courval sort sans répondre.)

SCÈNE VIII.

MARCELIN *(seul.)*

Il ne me répond point. C'est son fils qui l'agite.
Mais quel est son projet? Plus je cherche et médite.....

SCÈNE IX.

SAINT-FONS, MARCELIN.

SAINT-FONS.

Dis-moi? mon père....

MARCELIN.

Il sort.

SAINT-FONS.

Ne veux-tu, mon ami,
Dans cette occasion, m'obliger qu'à demi?
Je t'en supplie encor, prends sur toi....

MARCELIN.

Dieu m'en garde!
Non, vous avez la clef; le reste vous regarde.

SCÈNE IV.

SAINT-FONS, COURVAL, MARCELIN.

COURVAL (*en entrant.*)

J'oubliois, Marcelin, ma lettre pour Paris?

(*Il la lui remet et Marcelin sort.*)

SCÈNE XI.

SAINT-FONS, COURVAL.

SAINT-FONS.

Mon père! ah juste ciel!

COURVAL (*bien tendrement.*)

Eh bonjour, mon cher fils!

SAINT-FONS.

Mon père..... vous avez fait un heureux voyage?

COURVAL.

Très-court; j'avois compté demeurer davantage.

SAINT-FONS.

Vous vous portez fort bien?

COURVAL.

Des mieux: mais toi, qu'as-tu?

SAINT-FONS.

Rien du tout.

COURVAL.

Je ne sais, je te trouve abattu.

SAINT-FONS.

Cependant ma santé....

COURVAL.

Tu t'en montres prodigue;
Toujours l'esprit bouillant et le corps en fatigue.
Eh quoi, mon fils, toujours courir et s'agiter!
Il faut être de fer pour pouvoir résister.

SAINT-FONS.

Mais tous les jeunes gens font ce qu'on me voit fai

COURVAL.

Tu veux donc, mon ami, chagriner ton vieux père'
Il n'a pour héritier, pour tout soutien que toi,
Et tu veux l'en priver et finir avant moi?

SAINT-FONS.

Mon père, je ne sais....

COURVAL (*tendrement.*)

On dit la vieillesse
Censure à tout propos, réprimande sans cesse,
Mais il faut convenir, d'après ce que l'on voit,
Que vous êtes, Messieurs, censurés à bon droit.
Ne peut-on s'amuser sans toutes ces folies,
Ces courses, ces excès, ces bruyantes parties?

Passer la nuit à table et le jour à cheval;
Aller, pour tout repos, dormir un heure au bal;
Se réveiller, jouer, et perdre sur parole!
Courir, pour s'acquitter, chez un juif qui vous vole;
Egarer sa raison dans des flots de liqueur,
A des liens honteux abandonner son coeur;
Périr d'ennui, bâiller, en disant qu'on s'amuse:
C'est ainsi qu'ils font tous, et que la santé s'use,

SAINT-FONS.

Pour me régler, mon père, en tout sur vos désirs....

COURVAL (*plus tendrement.*)

Je ne suis pas, mon fils, ennemi des plaisirs;
Ils sont faits pour ton âge, ils sont dans la nature;
Mais je veux, mon ami, qu'on fasse jeu qui dure,
Qu'on soit, pour mieux jouir, ménager de ses goûts
De crainte, avant trente ans, d'être blasé sur tous.
Crois-en, mon fils, crois-en l'expérience et l'âge.
Encore un mot; dis-moi, pourquoi cet équipage,
Qui montre en sa conduite un homme peu rangé?
A sept heures du soir, pourquoi ce négligé,
Cet indécent gilet, et cette bigarrure
Qui du haut jusqu'en bas compose ta parure?
Peut-on rester ainsi! mon cher ami, je voi
Que ton laquais souvent est mieux vêtu que toi.
Doit-on se présenter habillé de la sorte?

SAINT-FONS.

C'est la commodité, la saison qui m'y porte.

COURVAL.

Si quelqu'autre motif... ta bourse, par hasard,
Ne te permettoit pas... en ce cas, fais-m'en part;

Ta pension est forte, et plus que suffisante
Pour te faire exister d'une façon décente;
As-tu, malgré cela, quelque nouveau besoin?
Garde-toi, mon cher fils, d'aller chercher plus loin,
De recourir jamais à quelque autre ressource:
Je puis fournir à tout, viens puiser dans ma bourse;
Je te l'ai, tu le sais, plus d'une fois offert.
Viens donc à moi, Saint-Fons, demande à coeur ouvert;
Vois le meilleur ami dans le plus tendre père,
Et donne-lui toujours ta confiance entière.

SAINT-FONS *(à part.)*

Son amitié m'accable.... ô coup inattendu!...

COURVAL *(à part.)*

Il se trouble... il s'émeut ... ah! mon fils m'est rendu!
(haut.)
Tu ne me réponds point? J'ai deviné, je pense.

SAINT-FONS.

Mon père!

COURVAL.

Allons, voyons, fais-moi ta confidence.

SAINT-FONS *(à part.)*

Demander tant d'argent sans en dire l'emploi!

COURVAL.

Comment? tu ne veux pas, mon fils, t'ouvrir à moi?
Qui peut te retenir?

SAINT-FONS *(à part.)*

Que sa bonté me touche!

COURVAL.

Je ne puis donc tirer un seul mot de ta bouche?

SAINT-FONS.

(*A part.*) (*Haut.*)

Osons lui dire tout... allons... Mon père!

COURVAL.

Eh bien?

Achève.

SAINT-FONS.

(*A part.*) (*Haut.*)

Je ne puis...... je n'ai besoin de rien.

Vos offres m'ont touché, mais je vous en rends grâce.

COURVAL.

Dans un autre moment, cela peut trouver place.

(*A part.*)

Tous mes efforts sont vains, rien ne peut l'ébranler;
Sortons, cachons mes pleurs qui sont près de couler.

SCÈNE XII.

SAINT-FONS (*seul.*)

Il sort! ah respirons; quelle atteinte mortelle
A porté dans mon coeur sa bonté paternelle!
Je ne le pairai point de cet indigne prix;
Quoi qu'il puisse arriver, le dessein en est pris;
La voix de la vertu parle et se fait entendre.

SCÈNE XIII.

SAINT-FONS, DORSINI.

DORSINI.

J'ai vu sortir ton père, et j'accours pour t'apprendre

Que Julie aux sergens voit livrer sa maison,
Et qu'elle peut coucher ce soir même en prison.

SAINT-FONS.

Dieux!

DORSINI.

Le cas est urgent, mais sans perdre courage,
C'est à toi de chercher à détourner l'orage.

SAINT-FONS.

Hélas! par quels moyens?

DORSINI.

Si tu voyois ses pleurs,
Mon ami!

SAINT-FONS.

Je vois tout.

DORSINI.

Elle est dans les horreurs;
Elle est dans un état .... qui me laisse tout craindre;
On la voit tour-à-tour s'agiter et se plaindre,
Gémir sur son destin, te nommer.....

SAINT-FONS.

Me nommer!

DORSINI.

Puis dans son désespoir tout-à-coup se calmer;
Mais avec un regard.... Songe que le temps presse;
Si son sort, si sa vie en un mot t'intéresse,...,

SAINT-FONS.

Ah Julie!

DORSINI.

Où vas-tu?

SAINT-FONS.

Ne me suis pas.

DORSINI.

Saint-Fons!

SAINT-FONS.

Non: demeure.

(Il sort.)

DORSINI.

Suivons-le, et nous en triomphons.

SCÈNE XIV.

DORSINI, MDE. *COURVAL*,

MDE. COURVAL *(l'arrêtant.)*

Je vous trouve à propos; je viens de chez Dormène,
Où l'on a dit (je rends ce discours avec peine,
Mais c'est pour vous presser de détruire un tel bruit)
Que Saint-Fons, par vos soins chez Julie introduit....
Vous m'entendez, sans doute?

DORSINI.

Une affaire importante...

MDE. COURVAL.

De grâce, répondez?

DORSINI.

La chose est très-pressante;
On m'attend, je ne puis avec vous demeure.

SCÈNE XV.

MDE. COURVAL *(seule.)*

L'embarras qu'il fait voir suffit pour m'éclairer

Sur les indignités que l'on vient de m'apprendre !
Chez Orphise, à souper, Dormène doit se rendre ;
Avec plus de détail je pourrai tout savoir,
Et dès le même instant je cesse de le voir.
De toutes ces horreurs un peu plutôt instruite,
Je ne me serois pas si follement conduite.
En faveur de Saint-Fons, il faut en convenir,
Je ne devois jamais..... Ah ! je le vois venir.

SCÈNE XVI.

MDE. *COURVAL, SAINT-FONS.*

SAINT-FONS *(s'appuyant sur le bras d'un fauteuil.)*

Mes genoux sont tremblans, la force m'abandonne.

MDE. COURVAL.

Quoi, Saint-Fons, vous auriez?....

SAINT-FONS.

Sur moi que le ciel tonne,
Si jamais.....

MDE. COURVAL.

Qu'avez-vous? vous me faites frémir.

SAINT-FONS.

Ce que j'ai ! ce que j'ai ! je n'ai plus qu'à mourir !
Mon père.....

MDE. COURVAL.

Eh bien ?

SAINT-FONS.

Sait tout.

MDE. COURVAL.

Ah, j'ai la mort dans l'ame.

SAINT-FONS.

Oui, mon père sait tout, il est instruit, Madame;
C'en est fait pour jamais, ce jour fatal me perd.
J'entre chez lui... Je vois son secrétaire ouvert;
J'approche, et ce billet frappe soudain ma vue.
« A mon coupable fils.

MDE. COURVAL.

Que je me sens émue!

SAINT-FONS (*lisant.*)

« Puisqu'un lien fatal a pour vous tant d'appas,
« Qu'il vous fait renoncer à votre propre estime,
« Je veux du moins vous épargner un crime:
« Acceptez .... ne dérobez pas.»

MDE. COURVAL.

Quel homme! quel billet! ce procédé m'accable.

SAINT-FONS.

Foudroyé.... frémissant de me voir si coupable,
Egaré, hors de moi, j'ai voulu fuir ces lieux;
Mais en me détournant.... j'ai trouvé sous mes yeux,
J'ai vu.... je vois encor le portrait de mon père;
Il est-là! son regard me poursuit et m'atterre.
Où me cacher, où fuir, loin de cet oeil vengeur?
Quand je l'éviterois.... puis-je éviter mon coeur!

SCÈNE XVII.

Mde. Courval *(seule.)*

Moi-même je reçois une clarté nouvelle ;
A mes devoirs trahis ce billet me rappelle.
Quel époux je fuyois ! ah ! qu'il soit aujourd'hui
Mon ami le plus tendre, et mon plus ferme appui !

Fin du Quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-FONS, ANDRÉ.

(*André entre d'abord, et allume les bougies.*)

SAINT-FONS (*en entrant.*)

A-t-on du monde ici? Madame y soupe-t-elle?

ANDRÉ.

Non, Monsieur est tout seul avec Mademoiselle.

SAINT-FONS.

Ils ont soupé bien tard?

ANDRÉ.

On est près d'achever.

SAINT-FONS.

Dis tout bas à ma soeur de venir me trouver.

ANDRÉ.

Oui, Monsieur.

SAINT-FONS.

Parle-lui bien bas.

ANDRÉ.

Laissez-moi faire.

SCÈNE II.

SAINT-FONS (*seul.*)

Oui, c'est un parti pris; je viens trouver mon père:

Je puis tout supporter, son mépris, son courroux,
Tout..... mais je veux du moins tomber à ses genoux;
Je veux les embrasser arrosés de mes larmes;
Le plus vif repentir me prêtera ses armes!
Voilà mon seul espoir, ma dernière vertu;
Je ne veux pas languir sous ma faute abattu.
Et toi, fatal objet qui m'as su rendre infame,
Toi qui pour l'égarer asservissois mon ame,
Sur tes vrais sentimens je suis donc éclairé;
Quand je te porte un coeur honteux, désespéré,
Tu traites mes remords de frivole scrupule,
Et l'honneur à tes yeux paroît un ridicule!
Ce lâche procédé me guérit sans retour,
Et je connois enfin quel étoit ton amour.
Ah! ma soeur!....

SCÈNE III.

ROSALIE, SAINT-FONS.

ROSALIE.

Dites-moi, pourquoi nous mettre en peine?

SAINT-FONS.

Ah que votre amitié sait bien payer la mienne!

ROSALIE.

Quoi deux jours sans vous voir!

SAINT-FONS.

Chère soeur! désormais
Je n'en passerai plus un seul, je vous promets.

ROSALIE.

Vous savez le plaisir que cela peut nous faire,
Vous connoissez . . . . .

SAINT-FONS.

Ma soeur, que fait, que dit mon père?

ROSALIE.

Il est triste, rêveur; il a fort peu soupé,
D'un sentiment profond il paroît occupé;
Il s'efforce à parler, puis se tait et soupire;
Des pleurs mouillent ses yeux, quand sa bouche veut rire.

SAINT-FONS.

Quel tableau déchirant! ah que me dites-vous!
Vous me portez, ma soeur, les plus sensibles coups.
A l'aspect de ses maux, que je me sens coupable!

ROSALIE.

Est-ce vous? . . . .

SAINT-FONS.

Oui, c'est moi dont la faute l'accable!
C'est moi qui de remords justement combattu,
Viens chercher à ses pieds mon pardon, ma vertu.
Oui, son coupable fils le cherche et le redoute;
S'il a versé des pleurs, c'est moi qui les lui coûte.
Je n'espère qu'en vous: allez vers lui, ma soeur;
Vous seule le pouvez fléchir en ma faveur;
C'est aux charmes puissans d'une aimable innocence
Que je commets le soin de prendre ma défense.
Allez, obtenez-moi d'embrasser ses genoux,
Priez, intercédez, mon espoir est en vous.

ROSALIE.

Ah! croyez . . . . . .

SAINT-FONS.

Oui, je crois que tout vous est possible.

SCÈNE IV.

SAINT-FONS *(seul.)*

Quel que soit le succès, le moment est terrible.
Que lui dire? grands dieux! de quel front l'aborder?
Comment, après ma faute, oser le regarder?
Et j'ai pu devenir à ce point méprisable!
J'ai pu me porter .... non, j'en étois incapable.
Jamais sans le conseil d'un ami dangereux,
Je n'aurois oublié..... Voici mon père, ah Dieux!

SCÈNE V.

COURVAL, SAINT-FONS.

SAINT-FONS *(se jetant aux pieds de son père.)*

Je viens finir mes maux à vos pieds que j'embrasse.

COURVAL.

Mon fils......

SAINT-FONS.

J'y viens chercher, ou la mort, ou ma grâce.

COURVAL.

Relevez-vous, Saint-Fons.

SAINT-FONS.

Qui? moi, me relever!

Quand d'un crime si noir .....

COURVAL.

Gardez-vous d'achever,
Mon fils; je vous impose un éternel silence
Sur ce moment d'oubli: je crois, j'ai l'assurance
Que vous n'avez pas seul formé pareil dessein;
Qu'un perfide conseil l'a mis dans votre sein.

SAINT-FONS.

Il est vrai.

COURVAL.

Tout est dit, mon coeur s'en fie au vôtre:
Evitons là-dessus de rougir l'un et l'autre;
Ecartons cet objet, cessons un entretien
Qui nous affligeroit sans produire aucun bien.
L'honneur ne s'apprend point; mais j'en trouve l'empreinte
Dans ces cuisans regrets dont votre ame est atteinte.
J'y crois, et je me tais: pour vous montrer vos torts,
Quelle voix peut parler plus haut que vos remords?

SAINT-FONS.

Et j'ai navré le coeur d'un si généreux père!
O que tant de bonté me rend ma faute amère!
J'en serai déchiré le reste de mes jours.

COURVAL.

Mon fils, encore un coup, cessons un tel discours;
Qu'entre nous pour jamais ce sujet s'abandonne;
Puissiez-vous oublier ..... tout ce que je pardonne!

SAINT-FONS.

Toutes mes actions vont tendre désormais ....

COURVAL.

Je le crois.

SAINT-FONS.

Recevez le serment que je fais,
Mon père, de vous prendre en tout pour mon modèle.

COURVAL.

Point de sermens; pour suivre une route nouvelle
Ce sont vos liaisons que vous devez changer.
Voilà le vrai moyen d'éviter le danger.
Fuyez l'occasion, craignez l'exemple et l'âge:
Se défier, mon fils, est la vertu du sage.
Le plus ferme se perd avec le vicieux;
Où l'honnêteté règne, on reste vertueux.
Voulez-vous être sûr de passer votre vie
Dans l'estime de tous, d'un vrai bonheur suivie?

SAINT-FONS.

Si je le veux!

COURVAL.

Mon fils..... il faut vous marier.

SAINT-FONS.

Mon père.....

COURVAL.

Cet état peut-il vous effrayer,
Lorsque tout s'unira pour le rendre agréable?
Fortune, parenté, femme jolie, aimable,
Tout ce qui peut charmer, tout ce qui rend heureux,
Va se trouver pour toi rassemblé dans ces noeuds.
Ah! quel état, mon fils, que celui qui nous lie
Par les plus grands des biens qu'un coeur sensible envie,
Ennoblit nos penchans, épure nos désirs,
Et qui dans nos devoirs fait trouver nos plaisirs?
C'est là que l'on connoît un bonheur sans mélange;
Là des soins, des égards, est un heureux échange,

Tous nos jours sont sereins; tous sont semés de fleurs,
Et les momens de peine ont encor leurs douceurs.
O tendresse! ô nature! ô devoir qui m'enflamme!
Votre cri retentit dans le fond de mon ame.
Que je plains le mortel qu'un monde dangereux
Eloigne d'un lien qui fait seul des heureux!

SAINT-FONS.

Je ne résiste plus; de votre main, mon père,
Que je prenne une épouse, elle me sera chère.

SCÈNE VI.

COURVAL, SAINT-FONS, DERMONT père.

COURVAL *(apercevant Dermont père.)*

Allez voir votre soeur, vous apprendrez mon choix.

(Saint-Fons veut baiser la main de son père, qui lui ouvre les bras, et il s'y jette.)

DERMONT père *(à Saint-Fons qui sort.)*

Fort bien, mon cher ami.

SCÈNE VII.

COURVAL, DERMONT père.

DERMONT père.

Courval, ce que je vois
Me plaît beaucoup: Saint-Fons deviendra raisonnable.
Souper ici, causer avec vous, comment diable!
Je reçois rarement semblable honneur du mien.

Soupant toujours dehors, où?.... je n'en sais trop rien.
Cependant je suis sûr de sa bonne conduite,
Je conviens.....

COURVAL.

Il est plein de sens et de mérite;
J'espère, vous voyant venir chez moi si tard,
Que c'est pour m'annoncer....

DERMONT père.

Oui, sans plus de retard,
J'ai voulu, malgré l'heure, en ami plein de zèle,
Vous donner le plaisir d'une bonne nouvelle.
Cette femme nous quitte, et tout a réussi.

COURVAL.

Bon!

DERMONT père.

Elle part ce soir, pour aller loin d'ici.

COURVAL.

A merveille! elle est donc.....

DERMONT père.

Elle est ma foi charmante;
Ils avoient bien raison: grands yeux, brune piquante:
C'est quelque chose encor, quand on sait bien choisir;
Il est d'assez bon goût, il faut en convenir.

COURVAL.

Enfin vous êtes sûr qu'elle quitte la ville?

DERMONT père.

La décider n'a pas été chose facile.

COURVAL.

Grâce à l'or, cependant, le départ s'est conclu?

DERMONT père.

Sans doute, elle a promis tout ce que j'ai voulu.

Elle part cette nuit sans rien dire à notre homme.
Je n'ai pas cru .... devoir .... regarder à la somme.

COURVAL.

J'approuve tout; venons à Monsieur Dorsini;
J'ai besoin qu'avec moi vous soyez réuni;
La chose est en bon train, le reste est votre affaire.
Ma femme! quoi? déjà! ce n'est pas l'ordinaire.

SCÈNE VIII.

COURVAL, MDE. *COURVAL, DERMONT père.*

MDE. COURVAL.

Ah, ah, Monsieur Dermont, vous êtes tard ici!

COURVAL.

Mais vous y voir si tôt, c'est un miracle aussi.

MDE. COURVAL.

J'ai tout quitté, j'accours vers vous, dans l'espérance
De soulager mon coeur.

COURVAL *(bas à sa femme.)*

Songez qu'en sa présence....

MDE. COURVAL.

Mes torts, vos procédés, ce généreux billet.....

COURVAL *(de même.)*

Daignez vous contenir devant lui, s'il vous plaît.

MDE. COURVAL.

Quel ami vous avez, Monsieur Dermont!

COURVAL.

Madame

MDE. COURVAL.

Quelle force d'esprit jointe à la plus belle ame !
Saint-Fons ainsi que moi.....

DERMONT père.

Quoi, Saint-Fons!...

COURVAL.

Ce n'est rien:
Madame, finissons de grâce l'entretien,
Il est tard.

DERMONT père.

Serviteur, je vous gêne sans doute?

MDE. COURVAL *(le retenant.)*

Non, non, je ne crains pas qu'un ami nous écoute,
De mes engagemens je le prends pour témoin:
Oui, Monsieur, je promets.....

COURVAL.

Epargnez-vous ce soin;
En quelle occasion m'avez-vous vu me plaindre?
Je ne vous conçois pas; *(bas)* songez à vous contraindre.

DERMONT père.

Adieu.

MDE. COURVAL.

Sachez comment ce Monsieur Dorsini,
En se déshonorant, s'est lui-même banni,
Et par un coup d'éclat termine l'aventure,

DERMONT père.

Quoi donc?

MDE. COURVAL.

Il prend la fuite, ayant dans sa voiture
Un de ces vils objets à qui les jeunes gens

Prodiguent aujourd'hui leurs dons et leur encens;
Damis qui les a vus......

DERMONT père.

Oh, oh! si c'étoit elle!
Julie?

MDE. COURVAL.

Oui, Monsieur.

COURVAL (*à Dermont.*)

Paix!

DERMONT père.

La plaisante nouvelle!

COURVAL.

Taisez-vous.

MDE. COURVAL.

Vous saviez.....

DERMONT père.

Qui? moi, Madame! non.

MDE. COURVAL.

Vous venez cependant de me dire son nom.

COURVAL.

Finissez, il est temps que Dermont se retire;
Avez-vous quelqu'un?

DERMONT père.

Non.

COURVAL.

Je vous ferai conduire.

MDE. COURVAL.

Votre fils est encor dans la maison, je croi.

COURVAL.

Qui l'amène si tard?

MDE. COURVAL.

Il soupoit avec moi;
J'attendois mon carosse, et pour sortir plus vîte,
Je suis venue à pied; c'est lui qui m'a conduite.
Saint-Fons est survenu comme il se retiroit;
Et s'abordant l'un l'autre avec grand intérêt.....
Mais les voici tous deux.

SCÈNE IX. ET DERNIÈRE.

DERMONT fils, COURVAL, MDE. *COURVAL, DERMONT père, SAINT-FONS.*

SAINT-FONS *(tenant Dermont fils par la main.)*

Viens, Dermont, viens mon frère,
Chacun de nous ici retrouve un second père;
Quand vous nous choisissiez, nos coeurs vous ont choisis.
(Courval témoigne sa surprise.)
J'ai tout su par ma soeur.

DERMONT fils.

Vous voyez deux amis
Changés en un seul jour, et dont la seule envie
Est de former des noeuds qui vont charmer leur vie.

COURVAL *(à Dermont fils.)*

Oui, je suis votre père.

DERMONT fils.

Ah Monsieur!

DERMONT père *(à Saint-Fons.)*

Mon cher fils,

Aime bien ma Constance, et connois-en le prix.

(à son fils.)

Mais à me rendre heureux quel coup du ciel te porte?

DERMONT fils.

Sur des principes faux, l'amour enfin l'emporte.

COURVAL.

Eh! pourquoi craigniez-vous d'écouter votre coeur?

DERMONT fils.

Ne me rappelez point une trop longue erreur,
Ce coeur assez long-temps souffrit de mon système.
Vos bontés, que j'apprends, me rendent à moi-même.
Mériter Rosalie, et vivre son époux,
Voilà ma seule gloire et mon bien le plus doux.

COURVAL.

Dans son appartement ma fille est retirée,
Et je ne puis si tard en demander l'entrée;
Il faut nous séparer, mes amis; mais demain
Nous serons tous, je crois, levés de bon matin;
Je suis impatient d'embrasser ma Constance,

(à Saint-Fons.)

Et lis dans certains yeux la même impatience.
Voilà ce qui s'appelle un jour assez complet.

MDE. COURVAL.

Sur tous mes sentimens vous en verrez l'effet.
Vivre avec vous, Monsieur, avec ma belle-fille,
Former des liaisons au sein de ma famille,
C'est à quoi désormais je borne mes désirs.

COURVAL.

Ah! croyez-moi, c'est-là que sont les vrais plaisirs;
Si l'on trouve au dehors des amitiés solides,
On y rencontre aussi des coeurs faux et perfides,
Qui flattent nos penchans pour leurs seuls intérêts;
Mais un père, un époux, sont toujours amis vrais.

FIN.

NOTES

POUR L'ÉCOLE DES PÈRES,

(1) Ma parole d'honneur . . . . .

Ce mot employé par tous les jeunes gens de la manière la plus indécente et la plus ridicule, n'a pas laissé que de familiariser une génération d'hommes, à mettre aussi peu d'importance à la chose qu'au mot. Peut-être est-il permis d'ajouter que c'est en badinant sur leur parole et sur leur honneur que les François se sont essayés à franchir si légérement les barrières sacrées du serment.

(2) Sans façon chez les gens qu'on visite à cette heure

Le ton de décence étoit tellement banni des manières parisiennes, que ce n'étoit plus qu'en bottes, les cheveux roulés et habillé comme son laquais que l'on alloit visiter les femmes le matin; il est juste d'ajouter que ces dames ayant la bonté de recevoir dans le costume de leurs soubrettes, il en résultoit une aisance qui ne nuisoit point à ce qu'on assure aux moeurs que l'auteur s'est cru le droit de fronder.

(3) Puisse tomber ce jeu, nuisible à ma patrie !

La manie, où pour mieux m'exprimer, la rage de spéculer sur les fonds publics a pompé pendant dix ans en France tous les sucs nourriciers du commerce; les petits neveux de ceux que *le système* avoit ruinés sous le Régent, ont rejoué le même jeu sous Louis XVI, et les François que Law avoit amenés à deux doigts de leur perte ont cru à M. Necker.

(4) Sur votre pension il vous faut quelque avance

Pour séparer d'avance deux êtres que le lien le plus sacré alloit unir, les parens qui présidoient au contrat de mariage avoient imaginé d'obliger par une clause expresse les maris à payer une pension à leur femme, et de métamorphoser par ce moyen leur compagne en leur premier créancier. Il est aisé de se faire une idée de l'effet que devoit produire un parti aussi immoral que

celui-là, c'étoit réduire le mariage à ce qu'il étoit devenu, un arrangement.

(5) Solliciter un ordre et le mettre en un gîte.

Les lettres de cachet avoient quelque chofe d'arbitraire et conséquemment d'odieux qu'on ne prétend pas défendre; mais que les étrangers, pour qui ces notes sont écrites, se difent bien ce qu'on s'est gardé de leur apprendre, que sur cent, quatre-vingt-dix-neuf ne frappoient que des es rocs, des femmes de mauvaises moeurs, et ne servoient qu'à dérober à la justice, des coupables que les lois auroient traités avec bien plus de rigueur.

(6) Qui sont quand il leur plaît ou comtes ou marquis.

L'espèce d'usurpation de tous ces intrigans ne passoit pas la porte des fpectacles, celles des maisons de jeu dont ils étoient les piliers, et les adresses de leurs lettres. Rien n'étoit si difficile que de pénétrer dans le sein de la vraiment bonne compagnie de Paris, et l'on peut dire que pour rendre la leçon plus forte, l'auteur a ici exagéré. Il est vrai que la scène est en province où un titre faux ou vrai en a toujours plus imposé que dans la capitale. C'étoit dans la ville la plus égoïste de l'univers qu'il falloit venir pour apprendre à mesurer sa considération, son affection, même son estime, juste au degré d'utilité, ou d'agrément dont un homme pouvoit vous être.

(7) Qui vit au fort St. Pierre.

Capitale de l'île de la Martinique qui étoit alors à la France.

(8) C'est de sa main que part l'avis de l'économe.

On ne dit point aux Colonies économe, ni intendant, le mot propre est gérent, mais l'auteur avoit besoin de cette rime.

LE PHILINTE
DE MOLIÈRE,

OU

LA SUITE DU MISANTROPE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR

P. F. N. FABRE-D'EGLANTINE.

Représentée pour la première fois, à Paris le 22 Février 1790.

. . . . . Miseris succurrere disco.

VIRG. Æneid. L. 1.

AVANT-PROPOS
DES
EDITEURS.

Depuis la Métromanie, le Méchant et la Coquette corrigée, le Philinte de Molière *est la pièce la plus nerveuse qui ait paru sur le théâtre françois, et si, à plusieurs égards, nous avons eu des comédies supérieures par le style ou par les détails, nous croyons pouvoir oser avancer, qu'il n'en existe pas une depuis trente années dans laquelle on ait développé une connoissance aussi profonde du coeur humain. Il a fallu sentir d'avance toute la beauté d'un pareil sujet, son importance, et la force avec laquelle il devoit être traité, pour oser donner quelques coups de pinceau au plus beau des tableaux du maître; remercions donc Fabre-d'Eglantine, l'auteur du Philinte, d'avoir eu l'audace de l'entreprendre, et sachons-lui une fois gré de cette présomption d'auteur qui nous a valu une pièce, à la première représentation de laquelle le public, presque tenté de crier au sacrilège, a été forcé de se rappeler que les cartons de Raphaël, esquissés par ce grand peintre, n'en sont pas moins restés admirables pour avoir été achevés par Jules Romain.*

Ce n'est point à une intrigue bien embrouillée, à des tuteurs bien crédules, à des valets bien rusés, à des coups de théâtre, à des événemens entassés que Fabre-d'Eglantine

doit le succès de sa comédie; mais à une action simple dans laquelle il a su parfaitement opposer un de ces égoïstes que la société protège, parce qu'ils en respectent les convenances, à l'un de ces honnêtes gens qu'elle blâme et redoute parce qu'ils en méprisent les usages et en décèlent toutes les noirceurs. Si Molière avoit ébauché en maître le caractère de son Philinte, il n'appartenoit qu'à un écrivain de nos jours de l'achever; ce grand homme avoit percé dans l'avenir et prévu jusqu'où l'égoïsme pourroit entraîner les générations qui alloient naître; mais il n'avoit pu terminer un portrait dont il étoit encore difficile de trouver de son temps le modèle. C'étoit au siècle où l'hypocrisie de moeurs a remplacé l'hypocrisie religieuse, où la philantropie couvre tout, où l'amour de l'humanité sert de manteau à tous les crimes, d'enveloppe à tous les poignards; où des femmes sans pudeur écrivent sur la morale, des courtisannes sur la religion, des hommes sans principes sur la vertu; où des assassins ne parlent que bonheur public et philosophie, qu'il devoit se trouver de véritables égoïstes. Les Tartuffes, les Harpagons, les Alcestes appartiennent au temps de Molière, le nôtre a été condamné aux Philintes, et peut-être n'est-ce pas un médiocre sujet de réflexions que la lecture de cette pièce, dont l'auteur a su s'exprimer comme Alceste et penser comme l'égoïste coupable qu'il livre à l'indignation des spectateurs.

Si le Philinte de Molière s'élevoit par le style à la hauteur de son modèle comme il s'en rapproche par le sujet, cette comédie seroit une des premières de nôtre théâtre; mais elle est encore loin de mériter un pareil honneur. Comme elle est profondément pensée, que l'action en est vraisemblable, les caractères fidellement dessinés, nous ne doutons pas qu'en

s'accommodant aux moeurs de la nation à laquelle on la destineroit, cette pièce ne fût susceptible d'être traduite avec succès.

Une anecdote achevera de faire connoître à nos lecteurs l'auteur du Philinte de Molière. Fabre-d'Eglantine, qui probablement auroit mieux fait de rester poëte dramatique françois que de devenir sénateur et représentant de la nation françoise, est l'un de ces personnages qui, après avoir fait rouler le char révolutionnaire, ont fini par s'en laisser écraser. Ennemi de Billaud-Varennes, l'un des lieutenans de Robespierre, à qui ses talens faisoient envie et portoient ombrage, il fut condamné à la mort, au moment même où il alloit donner une pièce intitulée l'Orange de Malthe. Billaud qui s'en étoit procuré le manucrit, espéroit par la mort de Fabre pouvoir s'en déclarer un jour le légitime propriétaire; mais le poëte bien plus sensible à ce vol qu'à la perte de sa vie, ne cessa de protester contre une pareille perfidie, et de crier jusques aux pieds de l'échafaud, ne croyez pas cet infame Billaud qui veut me voler mon Orange.

PERSONNAGES.

PHILINTE, *ami d'Alceste.* ALCESTE, *ami de Philinte.* ELIANTE, *femme de Philinte.* DUBOIS, *valet-de-chambre d'Alceste.*	*Perſonnages de la Comédie du Miſantrope.*
UN AVOCAT, *pauvre.*	
UN PROCUREUR, *riche.*	
UN COMMISSAIRE *de Police.*	
UN HUISSIER.	
UN GARDE *du Commerce.* LAQUAIS. RECORS.	*Perſonnages muets.*

La Scène est à Paris, dans l'hôtel de Poitou, garni, et ſe paſſe dans une anti-chambre commune aux appartemens de l'hôtel.

LE PHILINTE
DE MOLIÈRE,
OU
LA SUITE DU MISANTROPE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.
ELIANTE, PHILINTE.

PHILINTE *(avec humeur.)*

Je prends tout doucement les hommes comme ils sont.
J'accoutume mon ame à souffrir ce qu'ils font. (*)
Eliante, on fait mal, pour vouloir trop bien faire;
Un défaut peut servir, et ce qui nuit peut plaire.
Mais il vous faut, Madame, un empire absolu.
Ce qu'une femme veut, ce qu'elle a résolu,
Ne peut souffrir d'obstacle, et quand la circonstance

(*) Ces deux vers sont de Molière, et c'est Philinte, dans le Misantrope, qui les prononce,

Lui fournit les moyens d'établir sa puissance,
Il ne faut pas douter de sa précaution
A dominer par-tout avec prétention:
Qu'importe le succès? L'erreur n'est jamais grande:
Tout va bien, après tout, pourvu qu'elle commande.

ELIANTE.

Pourquoi donc cette humeur? Philinte, y pensez-vous?
D'où vient cette colère? Et quand....

PHILINTE.

Moi, du courroux?
Non, Madame: je sais que si je fus le maître
Dans ma maison; c'est vous, oui, vous, qui devez l'être
Maintenant.

ELIANTE.

Maintenant?

PHILINTE.

Votre tour est venu.
Au ministère enfin votre oncle parvenu,
A votre volonté donne un relief étrange;
Et sur ce grand crédit, il faut que je m'arrange.

ELIANTE.

Oh! que cette querelle est bien d'un vrai mari!

PHILINTE,

Mais point. Je sens très-bien tout ce qu'un favori,
Un oncle tout puissant, depuis quelques semaines,
Doit donner, à nous deux, d'influence ou de peines.
Un peu d'ambition m'a gagné; je le sais.
Me voilà, par vos soins, Comte de Valancés;
Mais Philinte toujours d'humilité profonde.
Comte de Valancés, pour briller dans le monde:

Mais Philinte céans, autant qu'il se poura,
Pour n'y faire, en un mot, que ce qu'il vous plaira.

ELIANTE *(riant.)*

Comte de Valancés, mais toujours cher Philinte,
Avez-vous tout dit?

PHILINTE.

Oui.

ELIANTE.

Voyons: de cette plainte,
De cet excès d'humeur, dites-moi la raison?
Raison juste et plausible.

PHILINTE.

Eh bien! quelle maison,
Dites-moi, je vous prie, est celle que j'habite
Depuis six jours?

ELIANTE.

C'est un hôtel garni.

PHILINTE.

Quel gîte!
Lorsqu'un titre d'honneur exige de l'éclat,
Que, tour-à-tour, chez moi, les plus grands de l'Etat,
Vont venir à la file; il vous a plu de faire
De l'hôtel de Poitou ma demeure ordinaire.

ELIANTE.

Sur de nouveaux projets notre hôtel s'établit;
Et quand, du haut en bas, on arrange, on bâtit,
Falloit-il, pour trois mois d'intervalle, peut-être,
Se meubler autre part? Vous en êtes le maître.
Mais qui s'en chargera? Sera-ce vous, ou moi?
Cette espèce de soin veut de la bonne foi.

Qu'à quelque entrepreneur la charge en soit donnée,
Et l'on vous volera vos rentes d'une année.

PHILINTE.

C'est fort bien dit, Madame, et vous ne pourriez pas
M'alléguer aujourd'hui ces motifs d'embarras,
Si, comme j'ai déjà commencé de le dire,
Vous n'aviez par avance, usé de votre empire,
Pour me faire chasser Robert mon intendant.

ELIANTE.

C'est un fripon.

PHILINTE.

Robert étoit adroit, prudent,
Actif, officieux.

ELIANTE.

C'est un fripon, vous dis-je;
Oui, Monsieur, et croyez, lorsqu'un valet m'oblige
A le faire chasser, sans nul ménagement,
Qu'il le mérite bien.

PHILINTE.

Madame, assurément
Je n'ai pas balancé. Soit raison, soit caprice,
Ce Robert en un mot, n'est plus à mon service :
Que voulez-vous de plus? Mais d'un vol controuvé
Je pense qu'on l'accuse, et rien n'est moins prouvé.

ELIANTE.

Et moi, j'en suis certaine; et sans trop vous déplaire,
Voulez-vous que j'ajoute un avis nécessaire?
Sans zèle pour les bons, foible pour les méchans,
Vous vous ménagez trop, mon cher, dans vos penchans.

PHILINTE.

Je suis comme il faut être; et tout me dit, me prouve ...

SCÈNE II.

ELIANTE, DUBOIS, PHILINTE.

DUBOIS.

Monsieur! grâce au Ciel, à la fin, je vous trouve,
J'ai cru....

PHILINTE.

C'est vous, Dubois! que faites-vous ici?

DUBOIS.

Je vous cherche tous deux.

PHILINTE.

Que veut dire ceci?
Comment . . .

ELIANTE.

N'êtes-vous plus au service d'Alceste?

DUBOIS.

J'y suis jusqu'à la mort; mais un tracas funeste...

ELIANTE.

Eprouve-t-il encor des revers, aujourd'hui,
Dans sa retraite?

DUBOIS.

Encor? Le diable est après lui.
Ils vont chanter victoire, à présent, les infames;
Et s'il tombe un malheur, c'est sur les bonnes ames.

PHILINTE.

Vous verrez qu'au milieu des rochers et des bois,
Sévère défenseur de la vertu, des lois,
Il se sera mêlé, je gage, en quelque affaire,
Ou dans quelque débat, dont il n'avoit que faire.

DUBOIS.

Monsieur l'a deviné. C'est son coeur excellent...

PHILINTE.

Oh! voilà mon censeur austère et violent . . .

DUBOIS.

Tout ceci vient d'un champ, près d'une métairie,
Qui depuis fort long-temps est dans sa seigneurie.
Et pour le conserver . . . . mon maître a tant de mal!
Le champ n'est pas à lui... non vraiment ... c'est égal;
Tout comme le sien propre il cherche à le défendre.
Les enragés, voyant qu'ils ne pouvoient le prendre,
L'ont voulu saisir, lui... douze ou quinze Sergens
Sont venus l'arrêter...

ELIANTE, (*alarmée.*)

Votre maître!...

DUBOIS.

Ses gens
Ont écarté bientôt toute cette canaille:
Et lui de se sauver. Enfin, vaille que vaille,
Il fuit, pour aller loin dévorer son souci;
Et pour vous embrasser, il passe par ici.

ELIANTE.

Et quand arrive-t-il?

DUBOIS.

Mais, de la nuit dernière,
Nous sommes dans l'hôtel. La chose est singulière;
Vous y logez aussi. L'on m'a dit: «Demandez . . .»
Car vous avez deux noms, à présent, attendez...
On vous nomme Monsieur... Monsieur... D'abord j'oublie
Les noms. Quoi qu'il en soit, l'hôtesse, fort jolie,

Qui me voyoit courant depuis le grand matin,
Et qui sait vos deux noms, m'a dit; . . .

ELIANTE.

Heureux destin!
Ton maître est dans l'hôtel?

DUBOIS.

Oui, vraiment.

PHILINTE.

Viens; je vole . . .

DUBOIS.

Attendez. N'allons pas, ici, faire une école.
Il écrit. Vous sentez qu'après de pareils coups,
Les affaires, là-bas, sont sens-dessus-dessous;
Il m'a bien dit: «Dubois, ne laisse entrer personne . . .
«Parce que, . .» Peste! il faut faire ce qu'on m'ordonne;
Attendez, s'il vous plaît, que j'aille un peu savoir...
Si vous.... Oh! qu'il aura de plaisir à vous voir!

(Il sort.)

SCÈNE III.

ELIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Cet homme, je le vois, sera toujours le même.

ELIANTE.

Monsieur, plaignons Alceste.

PHILINTE.

Ou plutôt son système.

ELIANTE.

Que nous devons bénir la fortune, aujourd'hui,

Qui nous offre un moyen de lui servir d'appui!
Mon oncle, avec succès, sur notre vive instance,
Emploîra son crédit, son zèle, sa puissance,
Et sur-tout sa justice, à servir notre ami.

PHILINTE.

Je promets de ne pas m'employer à demi,
Pour finir une affaire assez embarrassée,
Puisque sa liberté se trouve menacée:
Mais encore, Madame, il est prudent, je crois,
De connoître, avant tout, sa conduite, ses droits;
Car sa bizarrerie, impossible à réduire,
En de tels embarras auroit pu le conduire,
Qu'il seroit messéant et même dangereux
De s'avouer, bien haut, sottement généreux.
Mais je le vois.

SCÈNE IV.

ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE, *(se jetant au cou d'Alceste.)*

Alceste, embrassons-nous! que j'aime
Ce souvenir touchant! qu'en un malheur extrême,
Vous ayez pris le soin de venir, de voler
Vers vos plus chers amis, prompts à vous consoler!

ELIANTE *(émue.)*

Rassurez-vous, Alceste, et croyez qu'Éliante
Ne voit pas vos malheurs d'une ame indifférente.

ALCESTE, *(serrant de droite et de gauche les mains de ses amis.)*

Je cherchois, sur la terre, un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on eût la liberté. (*)
Je ne le trouve point. Hé! quel endroit sauvage,
Que le vice insolent ne parcoure et ravage?
Ainsi, de proche en proche, et de chaque cité
File, au loin, le poison de la perversité.
Dans la corruption le luxe prend racine;
Du luxe l'intérêt tire son origine;
De l'intérêt provient la dureté du coeur.
Cet endurcissement étouffe tout honneur;
Il étouffe pitié, pudeur, lois et justice.
D'une apparence d'ordre et d'un devoir factice,
Les crimes les plus grands grossièrement couverts,
Sont le code effronté de ce siècle pervers.
La vertu ridicule avec faste est vantée;
Tandis qu'une morale, en secret adoptée,
Morale désastreuse, est l'arme du puissant
Et des fripons adroits pour frapper l'innocent.

PHILINTE.

Croyez qu'il est encor des ames vertueuses,
Promptes à secourir les vertus malheureuses.
Il en est, cher Alceste, ainsi que des amis,
Prêts à s'intéresser à vous.

ALCESTE.

Est-il permis,
Que parmi tant de gens, présens à ma mémoire,

(*) Ces deux vers sont de Molière, et les derniers que prononce Alceste dans le Misantrope.

Je n'en sache pas un que je voulusse croire
Assez franc et sincère, ici comme autre part,
Pour mériter de moi la faveur d'un regard!
Et que dans le projet de quitter ma patrie,
Vous deux, soyez les seuls, que mon ame attendrie
Ne puisse abandonner, parmi ceux que je vois,
Sans vous revoir au moins pour la dernière fois.

ELIANTE.

J'espère un meilleur sort. Vous changerez d'idée.
L'espérance, en mon coeur, en est juste et fondée.
Vous ne nous quittez pas?

ALCESTE.

Je ne vous quitte pas!
Je porterai si loin ma franchise et mes pas,
Qu'enfin je trouverai pour eux un sûr asile.
Morbleu! grâce au destin qui de ces lieux m'exile.
Je veux voir une fois si ce vaste univers
Renferme un petit coin à l'abri des pervers:
Ou si j'aurai la preuve effrayante et certaine
Que rien n'est si méchant que la nature humaine.

PHILINTE *(ricanant.)*

Allons... appaisez-vous. Vous n'êtes pas changé;
Et si je puis, ici, former un préjugé,
Sur un dessein si prompt et sur votre colère,
Nous pourrons aisément arranger votre affaire.
On la diroit terrible, à voir votre courroux;
Mais je m'en vais gager, cher Alceste, entre nous,
Que ce nouveau désastre est au fond peu de chose.

ALCESTE.

C'est un amas d'horreurs, dans l'effet, dans la cause.
Et vous déjà, Monsieur, qui me désespérez,

Qui jugez de sang-froid ce que vous ignorez,
Voyez s'il fut jamais une action plus noire,
Que le trait ... attendez, avant que cette histoire,
Qui sera pour notre âge un éternel affront,
Vous fasse, ici, dresser les cheveux sur le front,
Attendez qu'à Dubois je donne en diligence
Un ordre assez pressant et de grande importance.
Dubois!

SCÈNE V.

ELIANTE, DUBOIS, ALCESTE, PHILINTE.

DUBOIS.

Monsieur.

ALCESTE.

Va-t-en chercher un avocat,
Pour tenir mes papiers et mes biens en état.
Je ne veux plus du mien. Cours.

DUBOIS.

Monsieur!...

ALCESTE.

Va, te dis-je.

DUBOIS.

Où donc?

ALCESTE.

Où je te dis.

DUBOIS.

Je ne sais...

ALCESTE.

Quel vertige!
N'entends-tu pas?

DUBOIS.

J'entends.

ALCESTE.

Va donc.

DUBOIS.

En quel endroit?

ALCESTE.

Où tu voudras.

DUBOIS.

Monsieur; mais encor...

ALCESTE.

Mal-adroit!

Je te dis de m'aller chercher, et tout-à-l'heure,
Un avocat.

DUBOIS.

Fort bien....

ALCESTE.

Pars donc.

DUBOIS.

Mais sa demeure?

ALCESTE.

Sa demeure est le lieu que choisiront tes pas.
Prends le premier venu. Cours; ne t'informe pas
Ce qu'il est, ce qu'il fait, ni comment il se nomme;
Va: du hasard lui seul j'attends un honnête homme.

DUBOIS.

Allons.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE, *(ricanant.)*

Y pensez-vous? Peut-on de bonne foi,
Charger un inconnu, mon cher, d'un tel emploi?
Et pour trouver un homme exact, plein de droiture...

ALCESTE.

Vraiment, je risque fort d'aller à l'aventure.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Comme si tous ceux que je pourrois choisir
Ne se prétendroient pas formés à mon désir?
Et que le plus fripon ne soit par son adresse,
Réputé le héros de la délicatesse?

PHILINTE.

Mais il faudroit encor, pour livrer votre bien,
De votre préposé connoître d'abord...

ALCESTE.

Rien.
Je veux un honnête homme, il est bien vrai, Philinte:
Mais je ne l'attends pas, à vous parler sans feinte,
Même en sortant ici de l'usage commun;
Et c'est un coup du Ciel, s'il peut m'en tomber un.

PHILINTE.

Cependant....

ALCESTE.

Vos discours sont perdus, je vous jure.
Voulez-vous écouter ma fâcheuse aventure?

PHILINTE.

Voyons donc.

ALCESTE.

Quand l'hymen vous unit tous les deux,
J'allai m'ensevelir dans un désert affreux.....
Affreux! pour le méchant; pour la vertu, superbe!
L'homme avoit, en ces lieux, pour trésors une gerbe;
Pour faste la santé; le travail, pour plaisirs,
Et la paix de ses jours pour uniques désirs.
Grâce au Ciel, dans ce lieu sauvage et solitaire,
Parmi de bons vassaux je trouvois ma chimère;
Douce pitié, candeur, raison, franche gaîté,
L'ignorance des maux, et l'antique bonté.
Mais qu'elle dura peu, cette charmante vie!
En un jour, la discorde et le luxe et l'envie
Les désirs corrupteurs et l'avide intérêt.
Et les besoins parés de leur perfide attrait,
Avec un parvenu, turbulent personnage,
Vinrent, en s'y logeant, troubler mon voisinage.
Vous vous doutez fort bien, à cette invasion,
Des rapides progrès de la contagion?
Le bonheur déserta... Je tais les brigandages,
Qui vinrent assaillir nos paisibles ménages.
Je veux, dans le principe, effrayé de ces maux,
Maintenir, à-la-fois, la paix et mes vassaux.
Mais enfin à l'appui d'un renom de puissance,
L'iniquité parut avec tant d'impudence,
Que j'oppose, en courroux, au front de l'oppresseur,
Le front terrible et fier d'un juste défenseur.
Le champ d'un villageois, son patrimoine unique,
Convient au parvenu, qui de ce bien modique,

Veut agrandir un parc, je ne sais quel jardin,
Qui fatigue la terre et mon village. Enfin,
Il veut avoir ce champ; on ne veut pas le vendre;
Et voilà cent détours inventés pour le prendre.
Titres insidieux, procès, ruse, incidens,
Créanciers suscités, persécuteurs ardens,
Bruit, menaces, terreur et domestique guerre.
L'enfer est déchaîné pour un arpent de terre;
Et moi, lâche témoin de ce crime inoui,
Je l'aurois enduré! Je me suis réjoui
De braver les fripons et d'en avoir vengeance;
Et faisant tête à tous, plaidant à toute outrance,
J'ai soutenu le foible; et le foible vainqueur
A conservé son bien, Alors, la rage au coeur,
Les traîtres ont tourné, contre moi, leurs machines,
Ils ont tant fait d'horreurs, tant fait jouer de mines,
Tant controuvé de faits avec dextérité,
Que, je ne sais comment, je me vois décrété;

(Il montre un porte-feuille.)

J'ai cent preuves, ici, de leur lâche conduite,
Et cependant il faut que je prenne la fuite.
La loi donne aux méchans son approbation;
Et l'exil est le prix d'une bonne action.

ELIANTE.

Oui, sans doute, elle est bonne, Alceste; je la loue.
Et des lois c'est en vain que le méchant se joue.
Avant peu, croyez-moi, vous aurez de l'appui.
Mon oncle de l'Etat est Ministre aujourd'hui,
Et son rang m'autorise à promettre, d'avance,
Que vos vils ennemis .....

ALCESTE.

Qui, moi? je l'en dispense.
De vos soins généreux je suis reconnoissant:
Mais la seule vertu doit garder l'innocent;
Et j'aurois à rougir qu'une main protectrice
Redressât la balance aux mains de la Justice.

PHILINTE.

Mais il peut arriver....

ALCESTE.

Tout ce que l'on voudra:
Des Juges, ou de moi, voyons qui rougira.

PHILINTE.

Enfin.....

ALCESTE.

Et devant eux j'accuserois en face
Quiconque en ma faveur iroit demander grâce.

PHILINTE.

C'est tenir un discours dépourvu de raison.
Et si, par un effet de quelque trahison,
Des calomniateurs d'une voix clandestine
Ont suscité l'arrêt, comme je l'imagine,
Il faut bien s'employer, avant d'être arrêté,
A se laver du fait qui vous est imputé.
La faveur est utile alors, et j'ose croire....

ALCESTE.

Et peut-on m'alléguer d'iniquité plus noire,
Que ce jeu ténébreux et ces perfides soins,
Par lesquels, à l'appui de quelques faux témoins,
De l'homme le plus juste, et sans qu'il le soupçonne,
On peut, à tout moment, arrêter la personne?
A la perversité dès-lors tout est permis,

Et tout homme est coupable, ayant des ennemis.
Ah! c'est trop écouter ces avis politiques.
La vérité répugne à ces lâches pratiques.
En ceci je n'ai fait que le bien. Oui, morbleu!
Je fais tête à l'orage; et nous verrons un peu,
Si l'on refusera de me faire justice;
Justice? C'est trop peu. Je veux qu'on m'applaudisse.
Non, que ma vanité s'abaisse à recevoir
De l'encens pour un trait qui ne fut qu'un devoir;
Mais enfin, dans un siècle égoïste et barbare,
Où le crime est d'usage et la vertu si rare,
Je prétends qu'un arrêt, en termes solennels,
Cite mon innocence en exemple aux mortels.

PHILINTE, *(riant.)*

La méthode, en effet, seroit toute nouvelle.

ALCESTE.

En seroit-elle donc et moins juste et moins belle?

PHILINTE.

Mais comment voulez-vous, obligé de partir? . . .

ALCESTE.

Mon bien reste; et plutôt que de me démentir,
J'en emploîrai la rente et le fond, je vous jure,
A sauver à l'honneur une mortelle injure.
J'attends un avocat, et je vais l'en charger.
Et vous, en ce moment, qui voulez m'obliger,
Par la protection d'un oncle que j'honore,
Que je connois beaucoup; j'ajoute même encore
Digne du noble poste où j'apprends qu'on l'a mis;
Gardez-vous, je vous prie, au moins, mes chers-amis,
De souiller, par vos soins, la beauté de ma cause;
S'il faut d'un tel crédit que votre main dispose,

Que ce soit par clémence, ou pour aider des droits,
Que ne peut protéger la foiblesse des lois.

SCÈNE VII.

ELIANTE, ALCESTE, DUBOIS, PHILINTE.

ALCESTE.

Te voilà? Tu viens seul?

DUBOIS.

Ah! Monsieur, quel message!

ALCESTE.

Quoi donc?

DUBOIS.

Si vous saviez.....

ALCESTE.

Parle sans verbiage.

DUBOIS.

Je n'aurois jamais cru, puisqu'il faut achever,
Monsieur, un avocat si pénible à trouver.

ALCESTE.

En vient-il un enfin?

DUBOIS.

Donnez-vous patience.

ALCESTE.

Morbleu!....

DUBOIS.

Je viens, Monsieur...

ALCESTE.

Et d'où?

DUBOIS.

De l'audience.

ALCESTE.

Hé bien?

DUBOIS.

Vous m'avoûrez qu'en un semblable cas,
C'étoit un bon moyen d'avoir des avocats?

ALCESTE.

Finis, bavard.

DUBOIS.

J'arrive en une grande salle.
J'entre modestement, et sans bruit, sans scandale,
Parmi vingt pelotons d'hommes noirs, doucement
J'adresse à l'un d'entre eux mon petit compliment.
Il avoit un grand air, une attitude à peindre;
Il m'a bien écouté; je ne peux pas me plaindre.

ALCESTE.

Abrège impertinent.

DUBOIS.

Là, sans faire le sot,
Ce que vous m'avez dit, je l'ai dit mot à mot.
Que croiriez-vous, Monsieur?...

ALCESTE.

Parle.

DUBOIS.

Il s'est mis à rire.
Non, vraiment, comme j'ai l'honneur de vous le dire.
A tous ses compagnons, d'un et d'autre côté,

Il m'a conduit lui-même avec civilité;
Et, dans moins d'un instant, autour de moi, sans peine,
Au lieu d'un avocat j'en avois la centaine.
A trente questions j'ai fort bien répondu,
Et de rire toujours. Du reste, temps perdu;
Nul n'a voulu venir.

ALCESTE.

Comment, maraud....

DUBOIS.

De grâce,
Attendez un moment. Alors, d'une voix basse,
L'un des rieurs m'a dit: «Mon ami, voyez-vous
«Cet homme, seul, là-bas, qui lit? C'est, entre nous,
«L'homme qui vous convient. Abordez-le» J'y vole:
C'est un homme assez mal vêtu; mais la parole
Il la possède bien, si je peux en juger.
Bref, nous sommes d'accord; et pour vous obliger,
Il va venir ici; j'ai dit votre demeure;
Et vous allez le voir, Monsieur, dans un quart d'heure.

SCÈNE VIII.

ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Je vois, à son discours bien circonstancié,
Qu'un homme de rebut va vous être envoyé.

ALCESTE.

Qu'importe?

PHILINTE.

Un ignorant, et quelque pauvre hère....

ALCESTE.

Que mon opinion de la vôtre diffère!
Car il me plaît déjà.

PHILINTE, *(riant.)*

Je n'en suis pas surpris.

ALCESTE.

Hé! mon Dieu, laissez donc vos sarcasmes, vos ris.
Rentrons. Je suis à vous, Madame, à l'instant même.

(Eliante sort.)

Et vous, Monsieur, malgré la répugnance extrême,
Que pour un homme pauvre, ici vous faites voir,
Sachez que dans un temps si funeste au devoir,
Où rien n'enrichit mieux que le crime et le vice,
La pauvreté souvent est un heureux indice.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

DUBOIS, L'AVOCAT.

DUBOIS.

Mon maître est sur mes pas: bientôt vous l'allez voir.
Mais, monsieur l'Avocat, voulez-vous vous asseoir?

L'AVOCAT.

Non; car je suis pressé. Retournez, je vous prie,
Comme, dans ce moment, le temps me contrarie,
Dites à votre maître, en grâce de hâter
L'entretien qu'il demande.

DUBOIS.

Oui, je vais l'exciter
A venir....

(Il va et revient.)

Voyez-vous; certain tracas l'assomme.....
Mais vous serez content; car c'est un honnête homme.

(Il sort.)

SCÈNE II.

L'AVOCAT, *(seul.)*

Je ne peux retarder un si pressant secours.
Dans deux heures d'ici, j'ai rendez-vous; j'y cours;

Et si l'on me procure une prompte audience,
Mon fripon n'aura pas tout le succès qu'il pense.
Rien n'est tel qu'un fripon, pour démêler d'abord
Le front d'un honnête homme. Et quelque grand effort
Que j'aye, à son aspect, pu faire sur moi-même,
Le fourbe a démêlé ma répugnance extrême.
Sa lettre me le prouve. Il est aisé de voir,
Que, si je ne me hâte, il trompe mon espoir.
Jusques au moindre mot, si je l'ai bien comprise,
Tout y montre son but... Mais que je la relise.

(Il lit la lettre d'une manière lente, bien articulée et réfléchie.)

Après tout ce que je vous ai dit, hier, monsieur l'Avocat, je ne vois pas pourquoi vous n'avez pas déjà fait choix d'un procureur qui comprenne et hâte comme il faut notre affaire. J'arriverai demain au soir (aujourd'hui) de Versailles à Paris. Si, dans la journée, vous n'avez pourvu à cela, pour contraindre, sans retard, le comte de Valancés au payement de son billet, et d'une manière convenable à bien lier ce comte de Valancés, il faudra chercher d'autres moyens. Je suis votre serviteur. ROBERT.

(Il plie la lettre et la serre.)

Ah! fourbe dangereux! Robert, Monsieur Robert,
Dans les crimes adroits vous êtes un expert ;
Mais je vous préviendrai, pour peu qu'on me seconde.
On vient.... Çà, pour remplir l'espoir où je me fonde,
Dépêchons.....

SCÈNE III.

DUBOIS, ALCESTE, L'AVOCAT.

ALCESTE.

Hé! Dubois!... sors; et fais qu'un moment,
On me laisse tranquille en cet appartement.
(Dubois sort.)

SCÈNE IV.

ALCESTE, L'AVOCAT.

ALCESTE.

Aux périls du hasard, Monsieur, sans vous connoître,
Je vous fais appeler, et j'ai bien fait peut-être;
Car si tout votre aspect est un parfait miroir,
Vous êtes honnête homme, autant que je puis voir.

L'AVOCAT.

Monsieur....

ALCESTE.

Ne croyez pas qu'ici je m'en informe,
De telles questions sont toujours pour la forme;
Et c'est dans le travail que je vais vous livrer,
Que je verrai, de vous, ce qu'il faut augurer.

L'AVOCAT.

N'attendez pas non plus, Monsieur, que je m'épuise
A vous persuader sur ma grande franchise.
Dès le premier abord, deux hommes ont le droit
De se juger entre eux sur ce que chacun croit;

C'est l'usage au surplus. Je sais ce que je pense;
Et je n'arrache pas, Monsieur, la confiance.

ALCESTE.

Vous me plaisez. Venons au fait. Exprès . . . .

L'AVOCAT.

Avant de me mêler, Monsieur, à vos secrets,
Apprenez-moi s'il faut, sans délai, ni remise,
Dans quelque objet pressant prêter mon entremise?

ALCESTE.

Dans ce jour, tout-à-l'heure, à l'instant.

L'AVOCAT.

Je ne puis
M'en charger.

ALCESTE.

Savez-vous en quel état je suis,
Monsieur? et pouvez-vous, dans une telle affaire
Sans trahir les devoirs de votre ministère,
Me refuser les soins que j'implore de vous?
C'est une iniquité.

L'AVOCAT.

Calmez votre courroux;
A de nouveaux devoirs chaque fois qu'on m'appelle,
J'y vole avec plaisir, je puis dire avec zèle,
Et c'est pour le prouver que je me trouve ici.
Tous ceux que j'entreprends, je les remplis. Aussi
Quand l'esprit d'une affaire, ou mon temps m'en éloignent,
Il n'est point de motif ni de loi qui m'enjoignent
De me charger, sans choix, de soins embarrassans,
Pour négliger alors les plus intéressans.

ALCESTE.

L'affaire qui me touche est pressée, importante,

Arrivé cette nuit, je pars demain. L'attente
Peut-être dangereuse.

L'AVOCAT.

Une même raison
Dans deux heures au plus m'appelle en ma maison,

ALCESTE.

Ah! Monsieur, est-ce donc la chaleur noble et forte
Qui devroit animer les gens de votre sorte?

L'AVOCAT.

Mais, Monsieur...

ALCESTE.

On devroit, par une expresse loi,
Défendre à l'avocat de disposer de soi.

L'AVOCAT.

Je suis flatté, vraiment, de cette préférence.
Qui vous fait...

ALCESTE.

Vous avez gagné ma confiance,
Et c'est en abuser.

L'AVOCAT.

De grâce, différons....

ALCESTE.

Mais vous prendrez ma cause, ou parbleu! nous verrons.

L'AVOCAT.

Monsieur, daignez m'entendre, et loin que ces murmures
Puissent dans mon esprit passer pour des injures,
Loin de m'en offenser, peut-être ce courroux
Détermine, à l'instant, mon estime pour vous.
Et, s'il faut en donner une preuve certaine,
Apprenez seulement le motif qui m'enchaîne,
Et qui, pour quelques jours, du moins pour aujourd'hui,

M'empêche, à vos désirs, de prêter mon appui.
(Avec chaleur.)
Vous allez décider du zèle qui me pousse,
Et si c'est justement que Monsieur se courrouce,
Quand je refuse un temps que je viens d'engager,
Pour parer, sans retard, au plus pressant danger.

ALCESTE.

Voyons, Monsieur.... ce ton me frappe et m'intéresse

L'AVOCAT.

Je tais dans mon récit, et par délicatesse,
Les noms des deux acteurs d'un obscur démêlé,
Où l'un est le voleur et l'autre le volé;
Car j'ignore après tout qu'elle en sera la suite.
Un homme, à moi connu par sa lâche conduite,
Sans probité, ni moeurs, un homme qu'autrefois
Je sauvai par pitié de la rigueur des lois,
Qui n'eut jamais de bien, ni de ressource honnête,
Avant-hier vient à moi, me dit en tête à tête
Qu'une somme montant à deux cent mille écus,
Portée en un billet, en termes bien conçus,
Est due à lui parlant. La signature est vraie,
J'en suis sûr, et voilà, Monsieur, ce qui m'effraie;
La dette ne l'est pas; je vais vous le prouver.

ALCESTE.

O grand Dieu! ...

L'AVOCAT.

Cependant, je ne sais où trouver
L'homme trop confiant qui signa ce faux titre,
Que je tiens en mes mains sans en être l'arbitre.

ALCESTE.

Mais vous savez le nom de ce monsieur?

L'AVOCAT.

D'accord.
J'ai demandé, cherché, couru par-tout d'abord;
On ne sait quel il est; deux jours n'ont pu suffire.
Et le fripon adroit refuse de m'instruire,
Jusqu'à ce qu'un éclat, finement ménagé,
Me tienne en un procès à sa cause engagé.

ALCESTE.

C'est un grand malheureux.

L'AVOCAT.

Il se repent, sans doute,
De m'en avoir trop dit, et veut changer de route.

ALCESTE.

Le traître!

L'AVOCAT.

Ecoutez-moi, Monsieur; vous allez voir
La parfaite évidence en un crime si noir.
Je dis crime à la lettre, et je n'en veux de preuve
Qu'un seul trait du fripon pour me mettre à l'épreuve.
Car, me voyant enfin quelque peu soupçonneux,
Après certains détails, et... même des aveux,
Pour se faire appuyer à poursuivre son homme,
Il m'ose offrir un tiers pour ma part dans la somme...
J'ai caché devant lui mon indignation,
Et gardé le silence en cette occasion,
Pour sauver, s'il se peut, d'une ruine sûre
Un homme, qui sans doute à cette fraude obscure
Ne s'attend nullement, non plus qu'à son malheur,
Et croit n'avoir signé qu'un titre sans valeur,
Quelque simple mandat, ou bien quelque quittance.

ALCESTE.

Vous me faites frémir. En cette circonstance,
Que ne dénoncez-vous soudain au Magistrat
La manoeuvre et le coeur d'un pareil scélérat?

L'AVOCAT.

Eh! Monsieur, en ceci, ma certitude intime.
Suffit-elle à la loi, pour attester le crime?
Cette loi le protège; et je crains aujourd'hui,
De le forcer lui-même à s'en faire un appui.
Contraint par le péril à plus d'effronterie,
Il soutiendroit l'éclat de cette fourberie;
Et de ce mauvais pas, en procès converti,
L'opprimé ne pourroit tirer aucun parti.

ALCESTE.

Que ferez-vous, Monsieur? Je vous vois fort en peine.

L'AVOCAT.

Il me reste à trouver la demeure certaine
De l'homme que menace un semblable billet.
Le fripon est rusé; ma lenteur lui déplaît;
J'ai peur que de ma main bientôt il ne retire
Son titre frauduleux... Je n'ai rien à lui dire:
A des gens moins au fait, moins délicats que moi,
Ce billet peut passer; et dans ce cas, je voi
De fort grands embarras.

ALCESTE.

Quelle est votre ressource?
Ne puis-je vous aider de mes soins, de ma bourse?
Car sur votre récit je me sens en courroux,
Et je prends à l'affaire intérêt comme vous.

L'AVOCAT.

Monsieur.... un homme en place.... un Ministre propice

Oui, sans bruit, sans éclat, sans forme de Justice,
Manderoit devant lui le faussaire impudent,
Pour éclaircir le fait d'un ton sage et prudent
A prévenir le coup réussiroit peut-être.
Je n'hésiterois pas, en ce cas, à paroître.
A mon aspect lui seul le fourbe confondu,
Tout rempli d'épouvante et se croyant perdu,
Se trouveroit sans voix, sans détours, sans défense,
Et l'aveu de son crime obtiendroit la clémence.

ALCESTE.

Fort bien imaginé!... Je peux vous y servir.

L'AVOCAT.

Inconnu, sans crédit, je ne peux réussir
Dans ce projet sensé, mais dangereux peut-être,
Si sans ménagement je me faisois connoître.
On m'en promet ce soir un moyen positif,
J'ai rendez-vous bientôt pour ce pressant motif,
Et voilà les raisons qui m'empêchent de prendre
Tous les soins que de moi, vous aviez droit d'attendre.

ALCESTE, *(vivement.)*

Ne parlons plus de moi; c'est pour un autre jour,
Nous nous verrons. Je songe à votre heureux détour,
Pour confondre un méchant... J'ai, je crois, votre affaire

L'AVOCAT.

Vous, Monsieur?

ALCESTE.

Grand crédit auprès du Ministère.

L'AVOCAT.

Est-il possible? Vous!

ALCESTE.

Non pas moi: mes amis.

L'Avocat.

Quelle rencontre!

Alceste.

Allez où vous avez promis,
Et revenez, Monsieur, s'il se peut, dans une heure.
Je ne sortirai pas, et pour vous je demeure;
Ecrivez votre adresse, ici, pour achever;
Car les gens tels que vous sont rares à trouver.
Dubois!

SCÈNE V.

ALCESTE, L'AVOCAT, DUBOIS.

Alceste, *(à Dubois qui entre.)*

Servez Monsieur.

(A l'Avocat.)

Je vole à l'instant même
Vous chercher un appui dans votre stratagème;
Que vous me comblez d'aise en vos soins obligeans!
Ah! grâce au Ciel! il est encor d'honnêtes gens!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DUBOIS, L'AVOCAT.

Dubois.

Que faut-il à Monsieur?

L'AVOCAT.

Papier, plume, écritoire.

DUBOIS.

Je comprends. Vous allez barbouiller du grimoire ;
Et nous n'en sommes pas quittes de ce coup-ci.
Nous en avons reçu notre saoul, Dieu merci !
Je comptois, chaque jour, sur un paquet énorme....
Et toujours on disoit : «Monsieur, c'est pour la forme.»

L'AVOCAT.

Hâtez-vous, je vous prie.

DUBOIS.

Ah ! pardon.

(Il va et revient.)

Croyez fort
Que je ne pense pas que vous ayez grand tort.
Lorsque les chicaneurs, que Dieu puisse confondre !
Vous attaquent, vraiment, il faut bien leur répondre,
Rendre guerre pour guerre, et papier pour papier ;
A qui la faute ? à vous ? non pas ; c'est au métier.

L'AVOCAT.

Vous m'arrêtez ici, mon ami, donnez vîte.

DUBOIS.

Du papier ? Vous allez en avoir tout de suite.

(Il va chercher du papier.)

L'AVOCAT, *(à lui-même.)*

A ce nouvel appui me serois-je attendu ?
Que je me sais bon gré de m'être ici rendu !
Cet homme m'a fait voir une ame non commune.

DUBOIS, *(revenant.)*

Pardon encore un coup, si je vous importune ;
Je ne puis vous servir, Monsieur, à votre gré !

Vous écrivez toujours sur du papier timbré,
Et nous n'en avons pas.

L'Avocat.

Eh! non: en diligence,
Donnez-m'en quel qu'il soit.

Dubois, *(s'en allant.)*

C'est une différence.

L'Avocat.

A cet air de candeur, je vois de ce côté,
Pour aller à mon but, plus de célérité.
Quel zèle véhément!...

Dubois, *(apportant ce qu'il faut pour écrire.)*

Voici sur cette table,
Ce qu'il vous faut, Monsieur.

(L'Avocat écrit, et Dubois un peu éloigné continue,)

Quel procès détestable!
Nous suivra-t-il par-tout?... jugez donc! de courir
Trente postes, au moins, sans pouvoir en sortir.
J'aimerois mieux, je crois, faire une maladie:
On guérit, ou l'on meurt.

L'Avocat, *(de sa table.)*

Dites-moi, je vous prie,
Le nom de votre maître.

Dubois.

Oui-dà... je ne sais point
Tous ses titres.

L'Avocat.

Son nom? C'est assez de ce point.

Dubois.

Monsieur Jérôme Alceste.

(L'Avocat écrit.)

L'AVOCAT.

Il suffit.

(Il se lève.)

Sans remise,

Vous rendrez à Monsieur mon adresse précise.

DUBOIS.

Il l'aura dans l'instant.

(L'Avocat sort.)

SCÈNE VII.

DUBOIS, *(seul.)*

Il faut la lui porter?

SCÈNE VIII.

DUBOIS, ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE, *(en entrant à Alceste.)*

Vous prenez donc plaisir à m'impatienter?

DUBOIS, *(à Alceste.)*

Monsieur?

ALCESTE.

Que me veux-tu?

DUBOIS, *(donnant l'adresse.)*

Voilà ...

ALCESTE, *(la prenant.)*

Sors et me laisse.

(Dubois sort.)

SCÈNE IX.

ALCESTE PHILINTE.

ALCESTE.

Vous vous en chargerez, j'en ai fait la promesse.

PHILINTE.

J'en suis fâché pour vous: mais je promets bien, moi,
De ne pas m'en mêler. Alceste, en bonne foi,
N'est-il donc pas étrange et même ridicule,
Jusques à cet excès de pousser le scrupule?
Et que vous regardiez comme un devoir formel,
Ce zèle impatient et plus que fraternel,
Qui vous fait, sans réserve, avec tant d'imprudence,
Offrir à tout venant votre prompte assistance?
Sur ce pied, vous aurez de l'occupation:
Et vous en trouverez souvent l'occasion.

ALCESTE.

Pas tant que je voudrois; et, quelque bien qu'on fasse,
C'est peu, si d'un bienfait on ne choisit la place;
Mais quand l'homme d'honneur vient pour vous implorer,
Lui refuser la main, c'est se déshonorer.
Et c'est ici sur-tout, dans cette affaire même,
Que vous allez aider la probité suprême.
Mon avocat m'enflamme! Et, bien que de mon coeur
Je fasse un jugement digne en tout de l'honneur;
Fort au-dessus de moi je tiens cet honnête homme,
D'autant plus élevé que moins on le renomme.
Et quel êtes-vous donc, si ce que j'en ai dit,
Si l'horreur du forfait dont j'ai fait le récit,

Si le péril touchant de l'homme qu'on friponne,
Toute étrangère enfin que nous soit sa personne,
Ne vous émeuvent point, vous laissent endurci,
Jusques à refuser le peu qu'il faut ici?
Car de quoi s'agit-il, Philinte, au bout du compte?
Qu'un oncle qui vous aime et qui vous a fait Comte,
Un oncle, homme de bien, qui, j'en suis assuré,
D'une bonne action, pour lui, vous saura gré:
Que cet oncle, en un mot, fasse, à votre prière,
Un acte généreux, facile et nécessaire?
Ah! lorsque je compare à votre grand pouvoir
Cette facilité, le fruit d'un tel devoir,
Je ne saurois, morbleu! me mettre dans la tête,
Que vous puissiez avoir la moindre excuse honnête.
Refusez. Je vous compte avec ces inhumains,
Qui d'un bienfait jamais n'ont honoré leurs mains,
Et qui, sur cette terre, en leur lâche indolence,
La fatiguent du poids de leur froide existence.

PHILINTE.

De ce feu véhément, unique en ses excès,
N'attendez, n'espérez, Alceste, aucun succès.
Le devoir.....

ALCESTE.

Un refus?

PHILINTE.

Clair et net, je vous jure.

ALCESTE.

Adieu! votre amitié me seroit une injure.

PHILINTE.

Ecoutez, s'il vous plait...

ALCESTE.

Hé! que me direz-vous,
Pour excuser l'horreur ?...

PHILINTE.

Oh! s'il faut du courroux,
Et sortir hors des gonds, à son tour, pour répondre;
On aura de l'humeur et de quoi vous confondre.
J'entends, je vois, je sens l'objet dont il s'agit,
Et par tous ses côtés, et dans tout son esprit.
Mais faut-il pour cela, suivant votre marotte,
Dans les événemens faire le Don Quichotte?
Un homme est malheureux; aussitôt tout en pleurs,
Jetez-vous comme un sot à travers ses malheurs,
Et, pour prix de vos soins et de votre entremise,
Vous aurez votre part du fruit de sa sottise.
Oui, sottise; souvent: oui, Monsieur; et du moins,
Je vois qu'elle est ici claire dans tous les points.
L'homme imprudent pour qui votre coeur sollicite,
Dans son revers fâcheux n'a que ce qu'il mérite.
Un fripon trouve un sot, et, par un lâche abus,
Lui surprend un billet de deux cent mille écus;
Tant pis pour le perdant! il paîra ses méprises:
Car on ne fit jamais de pareilles sottises.

ALCESTE.

Ne se trompe-t-on pas? et n'est-on pas trompé?

PHILINTE.

Non, jamais à ce point.

ALCESTE.

Avez-vous échappé,
Vous, Monsieur, constamment, toujours, à l'imposture?

PHILINTE.

Toujours. Et si jamais, mon cher, je vous le jure,
On me surprend avec cette dextérité,
Je ne m'en plaindrai pas; je l'aurai mérité.

ALCESTE.

Mais cet homme est perdu; ruiné sans ressource.

PHILINTE.

Hé bien! c'est un trésor qui changera de bourse.

ALCESTE.

Quelle horreur!

PHILINTE.

Mais pas tant que vous l'imaginez.

ALCESTE.

Vous me faites frémir!

PHILINTE.

Ah! frémir! .... devinez,
(Vous, Monsieur, qui savez la fin de toutes choses,)
Ce qu'il peut résulter des plus injustes causes.
Tout est bien.

ALCESTE.

Savez-vous que vous extravaguez?

PHILINTE.

Tout est bien. Et le fait qu'ici vous alléguez
De cette vérité peut prouver l'évidence.
L'adresse avec succès a volé l'imprudence:
C'est un mal. Hé bien, soit. Que le vol soit remis;
Le mal restera mal toujours; il est commis.
Que le fripon triomphe, il lui faut des complices,
Des agens, des supports: par mille sacrifices,
De mille parts du vol il sera dépouillé;
Le trésor coule et fuit; distribué, pillé,

Il se disperse: enfin: par un reflux utile.
La fortune d'un homme en enrichit deux mille.
Un sot a tout perdu, mais l'Etat n'y perd rien.
Ainsi j'ai donc raison de dire: Tout est bien.

ALCESTE.

O moeurs!

PHILINTE.

O clarté! moi, je prêche ici...

ALCESTE.

Des crimes.
Je ne veux pas répondre à ces lâches maximes.
Vous fûtes mon ami . . .

PHILINTE.

Quand on se voit pressé . . .

ALCESTE.

J'en suis honteux pour vous.

PHILINTE.

Dites embarrassé.

ALCESTE.

Embarrassé! grand Dieu! .... Si sur votre paresse
Je ne jetois l'affront que vous fait votre adresse,
Si ces principes-là conduisoient votre coeur,
Je ne vous verrois plus qu'avec des yeux d'horreur.
Et voilà donc comment les heureux de la terre
Savent se dispenser aujourd'hui de bien faire!
Tout est bien, dites-vous? Et vous n'établissez
Ce système accablant, que vous embellissez
Des seuls effets du crime et des couleurs du vice,
Que pour vous dispenser de rendre un bon office
A quelque infortuné, victime d'un pervers!
Allez! pour vous punir d'un si cruel travers,

Je ne voudrois vous voir qu'un instant en présence
De cet infortuné réclamant la vengeance
Et du ciel et des lois, au moment douloureux
Qu'il se verra frappé de ce coup désastreux.
Ses cris, son désespoir, sa famille affligée,
Sa probité, peut-être à ses biens engagée,
Verriez-vous tout cela d'un oeil sec et cruel?

PHILINTE.

Je lui dirois: «Mon cher, votre état actuel,
Croyez-moi, chaque jour, est celui de mille autres.
Tel homme étoit sans biens et s'enrichit des vôtres.
Vous les aviez, pourquoi ne les auroit-il pas?
Rappelez la fortune et courez sur ses pas.
Quand vous l'aurez, craignez qu'on ne vous la dérobe;
Vous n'êtes qu'un atome et qu'un point sur le globe.
Voulez-vous qu'en entier il veille à votre bien?
Il s'arrange en total;» en total, tout est bien.

ALCESTE.

Non, je ne croyois pas, je dois enfin le dire,
Que la soif de mal faire allât jusqu'au délire.
Je ne sais plus quel mot pourroit être emprunté
Pour peindre cet excès d'insensibilité,
Cet esprit de vertige et ces lueurs ineptes
Qui réduisent ainsi l'égoïsme en préceptes.
Tout est bien! insensés? Hé! vous ne pouvez pas,
Sans toucher votre erreur, faire le moindre pas.
Tout est bien? Oui sans doute, en embrassant le monde,
J'y vois cette sagesse éternelle et profonde,
Qui voulut en régler l'immuable beauté;
Mais l'homme n'a-t-il point sa franche liberté?
Ne dépend-il donc pas d'un impudent faussaire,

De ne pas friponner ainsi qu'il veut le faire?
Ne tient-il pas à vous de prêter votre appui
A l'homme infortuné qu'on ruine aujourd'hui?
Ne tient-il pas à moi, sur un refus tranquille,
De vous fuir à jamais comme un homme inutile?
Or, on peut faire, ou non, le bien comme le mal?
Si nous avons ce droit favorable ou fatal,
Dans ce que l'homme a fait, au gré de son caprice;
Or donc, tout n'est pas bien, ou vous niez le vice?
Parmi les braves gens, loyaux, sensibles, bons,
Il faudroit donc aussi des méchans, des fripons,
Dans l'optimisme affreux que votre esprit épouse?
De sa perfection la nature est jalouse,
Sans doute, et c'est toujours le but de ses bienfaits.
Mais nous ne sommes pas comme elle nous a faits.
Moins nous avons changé, plus nous sommes honnêtes;
Et je vous ai connu bien meilleur que vous n'êtes.
Laissez ce faux système à ces vils opulens,
Qui, jusques dans le crime, énervés, indolens,
Dans la mort de leur coeur sommeillent et reposent
Loin des maux qu'ils ont faits et des plaintes qu'ils causent.
Eh! quoi! si tout est bien, à ce cri désastreux,
Que va-t-il donc rester à tant de malheureux,
Si vous leur ravissez jusques à l'espérance?
Vous endurcissez l'homme à sa propre souffrance;
Il alloit s'attendrir, vous lui séchez le coeur.
Vous clouez le bienfait aux mains du bienfaiteur!
Ah! je n'ose plus loin pousser cette peinture.
Pour le bien des humains et grâce à la nature,
Aux erreurs de l'esprit la pitié survivra.
L'homme sent qu'il est homme, et, tant qu'il sentira

Que les malheurs d'autrui peuvent un jour l'atteindre,
Il prendra part aux maux qu'il a raison de craindre.
Quoi qu'il en soit enfin, voulez-vous m'obliger?
A servir ces gens-ci puis-je vous engager?
Solliciterez-vous votre oncle?

PHILINTE.

Mais de grâce,
Observez donc, Alceste...

ALCESTE.

Au fait. Le temps se passe;
Mon homme va venir. Répondez?

PHILINTE.

Je ne vois...

ALCESTE.

Monsieur, le voulez-vous, pour la dernière fois?

PHILINTE.

Mais vous êtes pressant d'une étrange manière:
Il est mille raisons, qu'avec pleine lumière,
Je peux vous exposer: raisons fortes pour nous.
Mais on ne peut jamais s'expliquer avec vous.

ALCESTE.

Ah! juste ciel! pourquoi, dans mon inquiétude,
Cherchois-je des amis, de qui l'ingratitude....

SCÈNE X.

ALCESTE, L'AVOCAT, PHILINTE.

ALCESTE, *(à l'Avocat et vivement.)*

Venez. Voilà, Monsieur dont je vous ai parlé,
Qui peut finir d'un mot un fâcheux démêlé,

Qui se dit mon ami, que l'égoïsme abuse
Jusques à se parer d'une honteuse excuse,
Pour ne pas engager un oncle, son soutien,
Ministre généreux, vraiment homme de bien,
A servir un projet aussi simple qu'honnête.
A le persuader je perds en vain la tête;
Sur son ame intraitab'e et qu'à présent je voi,
Prenez, si vous pouvez, plus d'ascendant que moi.

L'Avocat.

Je ne puis d'aucun droit appuyer ma demande:
Et ma crainte pourtant ne fut jamais plus grande.
En sortant, j'ai trouvé, Monsieur, sur mon chemin,
Cet ami qui devoit me procurer demain
L'entretien et l'appui d'un homme d'importance;
Il remet à huit jours cette utile audience.
Le temps fuit, le mal vole; et dans ses vils détours,
Le crime peut asseoir son succès en huit jours.
Je reviens vous conter cet accident funeste;
Car votre ame à présent est l'espoir qui me reste.

Alceste.

Hé bien! Philinte, hé bien!

L'Avocat, *(à Philinte.)*

Monsieur, je n'ose pas
Vous prier, à mon tour; mais de mon embarras
Si vous êtes instruit, comme vous devez l'être,
Un malheur aussi grand vous touchera, peut-être.
Peut-être répandu dans un monde élevé,
Plus que Monsieur, d'hier seulement arrivé,
Plus que moi, qui n'ai pu rechercher quelque trace
Qu'auprès de quelques gens d'une moyenne classe;

Peut-être, dis-je, vous, Monsieur, vous connoîtrez
L'homme à qui l'on surprit ce billet. Vous verrez

(Il tire son porte-feuille, et fait mine de chercher le billet.)

Je consens, sur la foi d'une exacte prudence,
A vous faire du tout entière confidence;
Vous allez voir....

PHILINTE.

Non, non, Monsieur; je ne veux pas
Pénétrer ces secrets: ils sont trop délicats.

L'AVOCAT.

Cependant....

PHILINTE.

Jugez mieux de ma délicatesse.

ALCESTE, *(tendant la main.)*

Mais, voyons....

PHILINTE, *(le retenant.)*

Non, mon cher; les gens dans la détresse
Ne sont pas satisfaits que des yeux étrangers
Pénètrent leurs besoins ainsi que leurs dangers.
La curiosité peut-être vous attire;
Mais si vous le lisez, soudain je me retire.

(A l'Avocat, qui resserre son porte-feuille avec une confusion douloureuse.)

Monsieur, sans me mêler, de fait, ni d'entretien,
Au péril qui ne doit me regarder en rien,
Je vous observerai qu'un homme raisonnable,
D'une honteuse affaire et fort désagréable,
Ne doit pas épouser les soins infructueux;

Et vous voyez déjà cet ami vertueux,
D'abord impatient jusqu'à l'étourderie
Par ce premier aspect d'une friponnerie,
Qui, grâces au secours de la réflexion,
Vous éconduit vous-même en cette occasion.
Sagesse naturelle et louable....

ALCESTE.

J'enrage.
Je me sèche d'humeur à ce honteux langage.
Comble d'égarement des hommes vicieux,
De s'étayer du mal qui vient frapper leurs yeux,
De pratiquer ce mal, d'en être les apôtres,
Parce qu'il fut commis et pratiqué par d'autres!

PHILINTE.

Cet autre dont je parle, homme incroyable et prompt,
A fait ce qu'il faut faire et ce que tous feront.
Et, sans trop m'ériger en censeur, je demande
A Monsieur que voilà, dont la chaleur est grande
Pour divulguer à tous, par excès de pitié,
Un secret important qui lui fut confié;
Je demande, si, vu le poste qu'il occupe,
Il est tout à-fait bien, pour sauver une dupe,
Un sot, un mal-adroit, à lui très-inconnu,
De trahir le client, secrètement venu
Vers lui, dans cet espoir et dans cette assurance
Qu'un avocat ne peut tromper sa confiance?

ALCESTE, *(en fureur,)*

Vous tairez-vous, Philinte?.. Ah! c'en est trop.. grand Dieu!

Allons, il faut mourir; il n'est point de milieu,
Quand on voit ces détours, ces défenses subtiles....
Oh, morbleu!.. c'est ici le venin des reptiles....
Quoi pour autoriser l'insensibilité,
Blâmer la vertu même en sa sublimité!
Sachez donc.....

L'Avocat, *(avec dignité.)*

Non, Monsieur! c'est à moi de répondre
Au reproche étonnant qui ne peut me confondre.
Les discours, je le vois, deviendroient superflus;
Quand on sent bien son coeur, on ne dispute plus;
Et lorsqu'à cet excès l'esprit peut se méprendre,
On doit se retirer pour n'en pas trop entendre.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

ALCESTE, PHILINTE.

Philinte, *(suivant de l'oeil et avec dépit l'Avocat qui sort.)*

Qu'est-ce à dire?... ce ton... ces grands airs de vertu...

Alceste.

Il fait bien. Vous n'avez que ce qui vous et dû.
Raillez l'homme de bien, aimables gens du monde;
Il vous reste toujours cette trace profonde.
Ce trait désespérant, qui, dans vos coeurs jaloux,
Pour vous humilier s'enfonce malgré vous.

Adieu. N'attendez pas, Monsieur, que je vous prie.
Je vais voir Eliante; et son âme attendrie
Deviendra notre appui. Par un lâche conseil,
Plus endurci toujours; à vous-même pareil,
Faites donc échouer cet espoir qui me reste;
Et comptez bien alors sur la haine d'Alceste.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

ELIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Madame, comme vous, avec facilité,
Mon coeur sait exercer des actes de bonté.
Mais, pour des étrangers alors qu'on s'intéresse;
N'allons pas, s'il vous plaît, jusques à la foiblesse.

ELIANTE.

Appellez-vous ainsi ce zèle attendrissant,
Cette noble chaleur d'un coeur compatissant?
Alceste m'a touchée; et ses récits encore,
M'offrent un vrai malheur, Monsieur, que je déplore;
Je tremble du danger que court un inconnu,
Comme si le pareil nous étoit survenu.
J'en suis vraiment émue. Oui, je sens....

PHILINTE.

Hé! Madame,
Il faut si peu de chose à l'esprit d'une femme
Pour l'exalter d'abord, et montrer, à ses sens,
Jusques dans le péril des plaisirs ravissans.
Mais comme un rien l'anime, un rien la décourage.
Il faut sur cet objet réfléchir davantage:
Et sans doute, changeant et d'avis et de loi,
Vous serez la première à penser comme moi.

ELIANTE.

Dans vos opinions, distinguez, je vous prie,
Le sentiment, Monsieur, de la bizarrerie;
Vous me surprenez fort, en confondant ainsi
L'âme sensible et bonne et le coeur rétréci.
On doit peu s'y tromper, cependant: et je trouve
Un intérêt si vif dans l'effet que j'éprouve;
Dans mes sentimens vrais et bien appréciés
Je changerai si peu, quoique vous en disiez,
Qu'avec nouvelle instance, ici, je vous conjure
De satisfaire Alceste.

PHILINTE.

Oh! non, je vous le jure.

ELIANTE.

Allez trouver mon oncle.

PHILINTE.

Impossible.

ELIANTE.

Du moins,
Laissez à mes plaisirs l'embarras de ces soins.

PHILINTE.

Non, non, Madame, non. D'une affaire suspecte,
En aucune façon, détournée ou directe,
De grâce, obligez-moi de ne pas vous mêler.

ELIANTE.

Il suffiroit d'un mot.

PHILINTE.

C'est toujours trop parler,
Quand ce mot gratuit ne nous est pas utile.

ELIANTE.

Quoi, faut-il?...

PHILINTE.

Je le vois, votre esprit indocile
Feint de ne pas sentir ma solide raison,
Et l'intérêt commun de toute ma maison.
Cette feinte est sans doute une nouvelle adresse
Pour me contrarier et vous rendre maîtresse.
Hé bien! Madame, hé bien! puisqu'il faut m'expliquer,
Sachez donc que tout homme est funeste à choquer,
Et le fourbe intrigant encore plus qu'un autre,
De quoi nous mêlons-nous? Est-elle donc la nôtre,
Cette piteuse affaire, où, par cent ennemis,
Je verrois mon repos peut-être compromis?
Du dangereux faussaire et de sa vile agence
Ne puis-je pas enfin exciter la vengeance?
Je le dis à regret; mais, malgré ses penchans,
Si l'on blesse les bons, épargnons les méchans;
Leur courroux clandestin dure toute la vie
Mais une autre raison forte, et qui me convie
Plus que toute autre encor à de fermes refus,
C'est que de sa faveur il faut craindre l'abus.
Quand on a du crédit, c'est pour nous, pour les nôtres,
Qu'il faut le conserver, sans le passer à d'autres:
On n'en a jamais trop, pour que, de toute part,
On aille l'employer et l'user au hasard;
Son affoiblissement n'arrive que trop vite;
Vous voulez le rebours de tout ce qu'on évite.
Comme si la coutume en effet n'étoit pas,
Au lieu de porter ceux qu'on jette sur vos bras,
Pour si peu de crédit qui vous tombe en partage,
D'être prompt au contraire à prendre de l'ombrage
De toute créature et de tout protégé,

Par qui l'on pourroit voir ce crédit partagé,
Soit pour les détourner, ou pour les mettre en fuite.
Voilà sur quels motifs je règle ma conduite.
Je pense et vois le monde, et dis, de vous à moi,
Qu'il faut; pour vivre heureux, se replier sur soi.

ELIANTE.

Pouvez-vous? ....

PHILINTE, *(sèchement.)*

Il suffit. Que notre ami s'emporte,
C'est en vain ; ma prudence est ici la plus forte ;
De son prix, je le sais, il peut disconvenir ;
J'agis au gré du monde, et je veux m'y tenir.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ELIANTE, *(seule.)*

Je ne le vois que trop; c'est ainsi que l'on pense.
En est-on plus heureux? Quelle triste prudence,
De vouloir s'isoler, de se lier les mains,
Et d'étouffer son cœur au milieu des humains,
Vous avez tort, Philinte! et je suis importune.
Mais ne pouvez-vous pas éprouver d'infortune?
Et verriez-vous alors, d'un oeil tranquille et doux,
Les hommes vous poursuivre ou s'éloigner de vous?

SCÈNE III.

ALCESTE, ELIANTE.

ELIANTE.

Nous avons fait, Alceste, une vaine entreprise.

Je ne puis vous aider. Je suis femme et soumise,
Philinte a des raisons qui fondent son refus;
Oui, j'avois trop promis. Mon esprit est confus...

ALCESTE.

Madame, sur vos soins je ne forme aucun doute.
Allons, puisqu'on agit de la sorte, j'écoute
Le seul cri de mon coeur et son noble penchant.
Je vais trouver votre oncle; oui, moi, moi, sur le champ;
Et, quelque risque enfin que que je coure moi-même
A me montrer à tous, quand un arrêt suprême
Menace dans ces lieux ma liberté....

ELIANTE, (*alarmée.*)

Comment?

Vous exposer ainsi?

ALCESTE.

Plus de retardement.

Si de mes ennemis la force m'environne,
Ils verront à quel prix je livre ma personne,
Et j'aurai le plaisir d'ajouter cet affront
Aux mille autres encore imprimés sur leur front,
Que j'éprouvai toujours leurs noire violence,
Dans le moment précis d'un trait de bienfaisance.
Il fera beau me voir, sauvant un inconnu,
Par la main des méchans dans les fers détenu.

ELIANTE.

Nous ne permettrons pas que, par excès de zèle,
Vous couriez le danger....

ALCESTE.

La fortune cruelle

Peut disposer de moi tout comme il lui plaira.
Votre oncle m'est connu, son coeur m'écoutera,

Et j'en obtiendrai tout, j'en suis sûr, oui, j'y compte.
Je serois bien fâché d'épargner cette honte
Au traître de Philinte, à qui je ferai voir,
Malgré tous les périls, comme on fait son devoir.

ELIANTE.

Non, je vais le trouver....

ALCESTE.

Remontrance inutile.

ELIANTE.

Attendez....

ALCESTE.

Il verra que le bien est facile
Au coeur qui veut le faire.

ELIANTE.

Alceste, réprimez....
Voyons encor Philinte... Ah Dieu!... vous m'alarmez.

(Elle sort avec promptitude.)

SCÈNE IV.

ALCESTE, *(seul.)*

Qu'importent mes dangers? Je tente l'aventure.
Oui, je vais demander des chevaux, ma voiture.
Mon honnête avocat avec moi peut venir,
En deux heures de temps je lui fais obtenir....

SCÈNE V.

ALCESTE, LE PROCUREUR.

ALCESTE.

Que vous plaît-il, Monsieur?

LE PROCUREUR.

C'est à vous, je présume,
Qu'en vertu de mon titre et suivant la coutume,
Il faut que je m'adresse, en cette occasion,
Monsieur, pour un billet dont il est question?

ALCESTE.

Un billet?

LE PROCUREUR.

Oui, Monsieur; constituant la somme
De deux cent mille écus.

ALCESTE.

Ah! — C'est un honnête homme,
Dont je fais très-grand cas, qui vous envoie ici?

LE PROCUREUR.

Précisément.

ALCESTE.

Il faut...

LE PROCUREUR.

Le payer.

ALCESTE.

Qu'est ceci?

LE PROCUREUR.

C'est un billet, Monsieur, qu'il faut payer sur l'heure.

ALCESTE.

Qui? moi?

LE PROCUREUR.

Vous: n'est-ce pas ici votre demeure?

ALCESTE.

Oui; qui donc êtes-vous, Monsieur, à votre tour?

LE PROCUREUR.

Je me nomme Rolet, procureur en la Cour.

ALCESTE.

N'est-ce pas pour l'affaire importante et pressée,
Qui de mon Avocat occupe la pensée?
Et ne s'agit-il pas d'un billet clandestin,
Dont ce monsieur Phénix m'a parlé ce matin?

LE PROCUREUR.

Oui, Monsieur. Ce billet, ou bien lettre de change,
Au gré de ma partie en mes mains passe et change,
Maître Phénix n'est plus chargé de ce billet;
Et c'est moi qui poursuis le paîment, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Quoi donc? Mon Avocat, de cette grande affaire....

LE PROCUREUR.

Ne se mêlera plus, et n'a plus rien à faire.
C'est moi qui, mieux que lui, soigneux et vigilant,
Me saisis de la cause; et, grâce à mon talent,
L'effet sera payé, croyez-en ma parole,
Sans quartier, ni retard, ni grâce d'une obole,

ALCESTE.

Seroit-il bien possible?

LE PROCUREUR, (*avec importance.*)

Et j'ai des amis chauds.

ALCESTE.

Mais savez-vous, Monsieur, que ce billet est faux?

LE PROCUREUR, (*faisant le courroucé.*)

Qu'est-ce à dire? Et quels sont ces discours illicites?
Prenez garde, Monsieur, à ce que vous me dites.
Il y va de bien plus que vous ne le pensez,
A tenir devant moi ces discours insensés,
Il y va de l'honneur. Comment! une imposture?
Il est faux? Et peut-on nier la signature?

ALCESTE.

Qu'importe à ce billet, comme à sa fausseté,
La signature enfin, avec sa verité?

LE PROCUREUR.

Ah! vous en convenez, même après ce scandale,
Vous la confessez vraie, exacte, originale?
Ah! je suis enchanté de voir, par ce détour,
A qui j'ai, pour le coup, affaire dans ce jour!
Je ne m'étonne plus de cette négligence
De ce Maître Phénix à commencer l'instance.
Digne et belle action d'un homme délicat!
Il s'en charge en secret, et c'est votre avocat?
Prévarication! collusion perfide!
Mais vous avez en tête un Procureur rigide,
Un homme, grâce au ciel, pour ses moeurs renommé,
A poursuivre la fraude, en tout accoutumé,
Qu'on ne corrompra pas, dont le regard austère,
A la mauvaise foi ne laisse aucun mystère.

ALCESTE, (*furieux.*)

Impudent personnage, as-tu bientôt fini?
Je ne sais qui me tient que tu ne sois banni
Loin de moi, par mes gens, et selon tes mérites.

LE PROCUREUR.

Violence?... Monsieur, l'affaire aura des suites.

ALCESTE.

Sors; redoute l'excès de toute ma fureur.

LE PROCUREUR, (*ça et là, effrayé.*)

Guet à pens, et déni d'un billet? quelle horreur!

ALCESTE.

Ton billet?... ah! plutôt que ta friponnerie
Tire le moindre gain de cette fourberie,

Rien ne me coûtera pour ta punition,
Et j'y sacrifirai, s'il faut, un million.

LE PROCUREUR.

Tant mieux!... Nous allons voir si c'est ainsi qu'on ose
Insulter, outrager, dans la plus juste cause,
Un homme, comme moi, d'honneur, de probité.

ALCESTE, *(hors de lui.)*

Dubois! Germain! Picard!...

SCÈNE VI.

ALCESTE, DUBOIS, LE PROCUREUR LAQUAIS.

ALCESTE, *(à ses gens.)*

Avec célérité,
Sans pitié, chassez-moi cet homme, tout-à-l'heure;
Et qu'il ne puisse plus souiller cette demeure.

(Les Laquais avancent sur le Procureur.)

LE PROCUREUR, *(effrayé.)*

Monsieur! . . . Monsieur! ...

SCÈNE VII.

ALCESTE, PHILINTE, DUBOIS, LE PROCUREUR, LAQUAIS.

PHILINTE, *(accourant.)*

Eh bien! quel est donc ce fracas?

LE PROCUREUR, (*l'implorant.*)

Monsieur!... Monsieur!...

PHILINTE.

Que vois-je? Et quels fâcheux éclats

(*Aux Laquais qui entourent le Procureur, et cependant hésitent à l'aspect de Philinte.*)

Dubois! retirez-vous.

(*Les gens sortent.*)

SCÈNE VIII.

ALCESTE, PHILINTE, LE PROCUREUR.

LE PROCUREUR, (*à Philinte.*)

Monsieur, je vous atteste

Contre cet attentat insigne et manifeste!

PHILINTE, (*à Alceste.*)

Eh! mon cher, qu'est ceci?

ALCESTE, (*furieux.*)

Laissez-moi; mes transports,

Ma colère n'ont pas de termes assez forts.

LE PROCUREUR, (*faisant le courroucé.*)

Je viens pour un billet que Monsieur me dénie,

En osant me traiter avec ignominie.

PHILINTE.

Un billet?

LE PROCUREUR.

Bon billet de deux cent mille écus.

PHILINTE.

Ah! je commence à voir....

ALCESTE.

De vos lâches refus
Voyez-vous maintenant la suite déplorable?
Mon avocat n'a plus ce billet détestable,
Et le voilà tombé dans les mains d'un fripon.

LE PROCUREUR.

Vous l'entendez, Monsieur!

PHILINTE, *(à Alceste.)*

Cette fois, tout de bon,
Vous perdez la cervelle; et votre humeur s'emporte
A de fâcheux excès et d'une étrange sorte.

ALCESTE.

Et comment faites-vous pour voir de ce sang froid
Toute perversion de justice et de droit?
Félicitez-vous bien de votre indifférence;
En voilà de beaux fruits en cette circonstance;
Un fourbe sans pudeur, que son pareil défend;
Un homme ruiné, le crime triomphant;
Et, parmi tant d'horreurs, l'effet le plus étrange,
C'est qu'il semble que l'ordre encore les arrange.

PHILINTE, *(bien froidement et ricanant.)*

Ne vous y trompez pas, et c'est l'ordre en effet
Qui dans le fond préside à tout ce qui se fait;
Et vous verrez, Monsieur, que, malgré vos murmures,
En ceci, tout ira suivant mes conjectures.
Le grand malheur enfin pour se tant gendarmer,
Comme si l'univers tendoit à s'abîmer:
Je plains les maux d'autrui; mais, au vrai, cette affaire;
Dans la somme des maux, me semble une misère.
C'est un billet de fait? D'abord, on plaidera;
Et puis, au bout du compte, enfin, on le paîra;

C'est la règle, la loi, qui signe ou répond, paye,
Et je ne vois là rien, rien du tout, qui m'effraye.

LE PROCUREUR.

Monsieur prend bien l'affaire; et j'ose demander,
Moi, dont le devoir est d'instruire, de plaider
Pour les infortunés sans appui, sans refuge,
Si j'ai tort ou raison? Je vous en fais le juge.
On a fait un billet: j'en prétends la valeur ...?

ALCESTE.

Insidieux agent, votre homme est un voleur.

LE PROCUREUR.

C'est ce qu'il faut prouver.

PHILINTE, *(au Procureur)*

Monsieur, laissez-le dire;
Faites votre métier. On vient de vous élire;
Poursuivez donc l'affaire, et vous aurez raison.

ALCESTE.

Ferme! excitez-le encor à tant de trahison.
Je n'y saurois durer, et dans ce qui m'arrive,
Je ne puis plus tenir ma colère captive.
Ne voyez-vous donc pas, ou feignez-vous enfin
De ne pas voir le but de cet homme, plus fin
Et plus fourbe, à jeu sûr, des pieds jusqu'à la tête,
Que mon sage avocat lui-même n'est honnête;
Il ne le sait que trop, que le billet est faux.

LE PROCUREUR.

C'est un fait que je nie.

PHILINTE, *(à Alceste.)*

Excès de vos défauts,
De demander aux gens plus de droiture d'ame,
Plus de sincérité que la loi n'en réclame.

LE PROCUREUR.

Qu'on ose m'insulter ainsi devant témoins!
On verra.

ALCESTE.

Si je l'ose? Oui, traître, de tes soins
Tu sais bien quel sera le prix! Mais! je proteste
D'en rendre la noirceur publique et manifeste;
Oui, morbleu! moi tout seul, je braverai tes coups.
Oui, moi-même au procès....

PHILINTE.

Eh bien! y pensez-vous?
Comment? Vous engager dans la cause?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

C'est en trop. Ecoutez....

ALCESTE.

Il n'est rien que j'écoute.

PHILINTE.

Le dépit est bizarre, et c'est trop fort aussi.

ALCESTE.

Rien, rien, je plaiderai.

PHILINTE.

Parbleu! non.

ALCESTE.

Parbleu! si.
Qui m'en empêchera?

PHILINTE, (*jouant le sentiment.*)

Moi, Monsieur, qui déplore
Ce projet insensé. J'ajoute même encore
Que la saine raison, les égards, la pitié

Commandent à mon coeur bien moins que l'amitié.
Par le sentiment seul ma prudence animée
Devant ce zèle ardent tient mon ame alarmée....
De crainte... de regret.... je me trouve saisi.

ALCESTE, (*avec dégoût.*)

Quel langage étonnant avez-vous donc choisi?
Vous, effrayé d'un trait qui me comble de joie?
Et pensez-vous, Monsieur, que sottement je croie
A tous ces faux semblans de sensibilité!
Non, non, elle n'a point ce langage apprêté.
Quittez, ou démentez ces grimaces frivoles,
Mais par des actions, et non par des paroles.
Avouez-moi plutôt que je vous fais rougir;
Que mon zèle confond votre refus d'agir;
Et que, par un dépit rongeur, qui vous accuse,
Vous souffrez d'un bienfait que votre ame refuse.
Voilà votre état vrai, voilà ce que je crois;
Et comment la vertu ne perd jamais ses droits.
Plus d'explication. Et vous, agent honnête,
Nommez-moi, pour répondre au combat qui s'apprête,
Nommez-moi du billet, dont vous êtes porteur,
Le traître créancier et le faux débiteur
Vous n'avez pas encore une pleine victoire.

PHILINTE, (*au Procureur.*)

Non, ne le nommez pas, Monsieur, veuillez m'en croire.

ALCESTE.

Je veux l'apprendre, moi.

PHILINTE.

Vous ne le saurez pas.

LE PROCUREUR.

Messieurs, je n'entends rien à de pareils débats.
Les noms dont il s'agit, dont l'enquête m'étonne,
Monsieur le sait fort bien.

ALCESTE.

Qui? moi?

LE PROCUREUR.

Mieux que personne.

ALCESTE.

Comment? ...

LE PROCUREUR.

Le débiteur, c'est vous...

ALCESTE.

Moi! scélérat.

LE PROCUREUR, *(cherchant son carnet.)*

Vous. En voici la preuve en ce brief contrat,
Souscrit dans la teneur d'une lettre de change,
Au seul profit d'*Ignace-André Robert.*

PHILINTE, *(surpris.)*

Qu'entends-je?
Robert? Un Intendant de maison?

LE PROCUREUR.

Je le sais.
Monsieur son débiteur, Comte de Valancés.

PHILINTE, *(avec effroi.)*

Qu'avez-vous dit?.. Comment?.. Monsieur, prenez-y garde!
Comment! ...

LE PROCUREUR.

Sans le prouver, jamais je ne hasarde
Aucun fait; et voici...

PHILINTE, (*avec une force effrayante.*)

Savez-vous que c'est moi?

LE PROCUREUR.

Comte de Valancés?

PHILINTE.

Moi-même.

ALCESTE, (*étourdi.*)

Vous?... Eh quoi!...

Qu'est ceci?

LE PROCUREUR, (*montrant de ses deux mains le billet qu'il tient avec précaution.*)

Vous devez en cette conjoncture
Connoître donc ce titre et votre signature?

PHILINTE, (*avec le cri du désespoir.*)

O grand Dieu! c'est mon seing!

ALCESTE.

Le vôtre? Juste Ciel!

PHILINTE, (*vivement à Alceste.*)

Comte de Valancés; c'est mon nom actuel:
Et le traître Robert est un fripon insigne,
Qu'avec une rigueur dont il étoit bien digne,
Depuis quinze ou vingt jours j'ai chassé de chez moi;
C'est lui qui m'a surpris le billet que je voi.

ALCESTE, (*avec terreur.*)

Vous?...

PHILINTE, (*d'un temps au Procureur.*)

Billet faux? Monsieur, que vous devez me rendre.
Ah! gardez-vous, au moins, d'oser rien entreprendre!

LE PROCUREUR.

Je ne connois ici que mon titre.

(Philinte se jette dans un fauteuil, accablé par son désespoir.)

ALCESTE.

Oh! morbleu!

C'est vous que le destin, par un terrrible jeu,
Veut instruire et punir?... O céleste justice!
Votre malheur m'accable, et je suis au supplice.
Mais je ne prendrois pas, moi, de ce coup du sort,
Cent mille écus comptant... Eh bien! avois-je tort?
Tout est-il bien, Monsieur?

PHILINTE, *(se levant avec fureur.)*

Je me perds... je m'égare...
O perfidie!.. ô siècle et pervers et barbare!..
Hommes vils et sans foi!.. Que vais-je devenir?..
Rage!.. fureur!.. vengeance!.. il faut.. on doit punir...
Exterminer...

(Le Procureur file pour se sauver; il va le saisir.)

Monsieur!... Restez, sur votre tête!

LE PROCUREUR.

Comment! et de quel droit est-ce que l'on m'arrête?

PHILINTE.

Vous répondrez du mal que vous allez causer.

LE PROCUREUR.

J'y consens.

PHILINTE.

Mon déni doit vous désabuser.
Vous seriez compromis, l'honneur et votre place...

LE PROCUREUR.

Bagatelle! . . . Ceci n'a rien qui m'embarrasse.

ALCESTE, (*au Procureur.*)

Sors donc; fuis loin de nous.

LE PROCUREUR, (*menaçant.*)

Oui, je sors . . . à mon tour . . .
Il est tard, la nuit vient . . . demain il fera jour.
(*Il s'avance pour sortir.*)

PHILINTE, (*égaré.*)

Hé Champagne! à l'instant, les chevaux, la voiture! . .

LE PROCUREUR, (*retournant.*)

Evasion subite! . . . à demain . . . .

SCÈNE IV.

ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE, (*désespéré et s'abymant dans un fauteuil.*)

L'imposture
Peut-elle aller plus loin? . . Je ne sais où j'en suis.

ALCESTE.

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.
Mes reproches, Monsieur, seroient justes, je pense:
Mais mon coeur les retient; le vôtre m'en dispense.
Tout mérité qu'il est, le malheur a ses droits
La pitié des bons coeurs, le respect des plus froids.
Mon ame se contraint, quand la vôtre est pressée.
Quand vous serez heureux, vous saurez ma pensée.

Allons nous consulter sur cette affaire-ci.
Je vais faire avertir mon avocat aussi,
Je souffre horriblement pour votre aimable femme.
Quant à vous... profitez; c'est le voeu de mon ame.

(Il va pour sortir: il voit que Philinte est abymé dans sa douleur; la pitié le ramène, il le prend par la main, et l'emmène avec lui.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCESTE, (se levant et s'asseyant avec inquiétude.)
DUBOIS.

DUBOIS.

Je ne puis m'en cacher, soi d'honnête valet,
Je ne contredis point et veux ce qui vous plaît;
Mais vous vous faites mal, par ces façons de vivre;
Voulez-vous vous tuer? Vous n'avez qu'à poursuivre.

ALCESTE.

Que viens-tu me conter? Qu'on me laisse en repos.

DUBOIS.

Je vous conte, Monsieur, des choses à propos.
Départ précipité, poste et mauvaise route,
Et d'un; ce sont deux nuits que tout cela vous coûte.
Vous passez la troisième à ranger vos papiers;
Et celle-ci fait quatre: oui quatre jours entiers
Que vous n'avez dormi. Et de quelle manière
Avez-vous donc encor passé la nuit dernière?
Debout, assis, debout; c'est un métier d'enfer:
Monsieur, pensez-y bien; le corps n'est pas de fer.

ALCESTE.

As-tu bientôt fini ton fâcheux bavardage?

DUBOIS.

Non, Monsieur; battez-moi, si vous voulez. J'enrage
De vous voir ménager si peu votre santé;

Et toujours pour autrui, par excès de bonté,
Rendre service? Oui-dà; fort bien! je vous admire;
Mais il faut du respect! et je dois vous le dire.

ALCESTE.

Peste soit de ta langue! et ton maudit babil....

DUBOIS, (*calant,*)

Allons, allons....

ALCESTE.

Dubois?

DUBOIS.

Monsieur?

ALCESTE.

Quelle heure est il?

DUBOIS.

Neuf heures du matin.

ALCESTE.

Déjà! comment, encore
Ils ne sont pas venus? Long-temps avant l'aurore
Ils avoient projeté d'être ici de retour.

DUBOIS.

Il falloit vous coucher, et vous lever au jour.

ALCESTE.

Ah! pour le coup... vois donc... j'entends une voiture...

DUBOIS.

Irai-je voir?

ALCESTE.

Oui, cours

DUBOIS, (*allant et revenant.*)

J'y vais ... Par aventure,
Si ce sont eux, faut-il leur dire?

ALCESTE.

Que j'attends,

DUBOIS, (*de même.*)

Bien... Je ne dirai pas que c'est depuis long-temps?

ALCESTE.

Non.

DUBOIS, (*va.*)

(*Il revient.*)

Qui dois-je avertir, Monsieur, de votre attente?
Est-ce monsieur Philinte, ou madame Eliante? ...

ALCESTE.

Ah! que d'amusement! Veux-tu bien décamper?

DUBOIS.

Tout ceci, c'est Monsieur, de peur de me tromper,
Les voilà tous les deux....

ALCESTE.

Allons, sors donc.

(*Dubois sort.*)

SCÈNE II.

ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE, (*allant prendre Eliante, qu'il conduit dans un fauteuil.*)

Madame,

Voici des embarras fâcheux pour une femme;
Et des peines d'esprit, plus cruelles encor,
Pour vous sur-tout, pour vous qui n'avez aucun tort,
Qui méritez si peu, cet accident sinistre.

Eh bien! qu'a dit, qu'a fait, que pourra le Ministre?
Ce brave homme, je crois, n'a pas vu sans douleur,
Sans un vif intérêt votre cruel malheur?

PHILINTE.

Nous n'avons fait tous deux qu'un voyage inutile.

ALCESTE.

Comment donc?

ELIANTE, (*se levant.*)

Cher Alceste, il est assez facile
D'imaginer la part et l intérêt que prend
Mon oncle, à cette affaire: il est fort bon parent.
Mais trop tard, en effet, nous implorons son aide.
Votre moyen d'hier étoit un sûr remède,
Tant que votre avocat, par un concours heureux,
Avoit entre ses mains ce billet dangereux;
Mais aujourd'hui qu'il est entre les mains d'un autre
Dans le parti du fourbe et très-contraire au nôtre,
Mon oncle nous a dit et clairement fait voir
Que, même sans blesser les lois ni son devoir,
S'il prêtoit à nos voeux sa secrète entremise,
On pourroit l'accuser d'une injuste entreprise,
Que nos vils ennemis feroient sonner bien haut
Pour appuyer leur cause et nous mettre en défaut.
Et l'honnête avocat, qui nous servoit de guide,
L'a trouvé, comme moi, plus prudent que timide.

ALCESTE.

Mon avis est le même... Et qu'en avez-vous fait
De mon cher avocat?

ELIANTE.

Oh! bien cher en effet.

ALCESTE.

A travers les soucis que ce moment prépare!
Madame, convenez que c'est un homme rare.

ELIANTE

Homme rare en tout point, et par sa probité,
Par son grand jugement, par sa simplicité.
Et sa science claire à quiconque l'écoute,
Et qui nous a frappés durant toute la route.

ALCESTE.

Vous me faites plaisir. Qu'est-il donc devenu?

PHILINTE.

Avant notre retour un projet m'est venu,
Et je l'ai supplié de prendre un peu l'avance,
De venir à Paris, lui seul en diligence.
Pour parer à la hâte à tout fâcheux éclat.

ALCESTE.

Quel est donc ce projet?

SCÈNE III.

ELIANTE, ALCESTE, DUBOIS, PHILINTE.

DUBOIS, *(annonçant.)*

Monsieur, votre Avocat

ALCESTE.

Bon! qu'il entre....

(Dubois sort.)

SCÈNE IV.

ELIANTE, ALCESTE PHILINTE.

ALCESTE, *(à Eliante,)*

Madame, un pénible voyage

Vous a fort fatiguée! et je trouverois sage
Qu'en votre appartement, pendant tout ce propos,
Vous allassiez enfin prendre un peu de repos.
De ce qu'on aura fait nous saurons vous instruire.

PHILINTE.

Il a raison, Madame; allez....

ELIANTE.

Je me retire.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ALCESTE, L'AVOCAT, PHILINTE.

L'AVOCAT, *(à Philinte.)*

Rolet n'est pas chez lui. J'ignore la raison
Qui, de si grand matin, et hors de sa maison,
L'occupe et le retient avec inquiétude;
Car c'est là ma remarque au train de son étude,
On l'attend, il y doit rentrer; et j'ai laissé
Pour l'appeler céans un billet très-pressé.
S'il vient, nous en aurons du moins ce bon augure,
Qu'il s'attend à traiter en cette conjoncture.

ALCESTE.

Quel est ce traitement dont vous voulez parler?

L'AVOCAT.

Monsieur se résoudroit, dit-il au pis aller,
En ce moment fâcheux, à faire un sacrifice.

ALCESTE, *(à Philinte.)*

Perdez-vous la raison, les lois et la justice!
Lorsqu'en un tel procès on se trouve engagé,

Le vice impunément sera-t-il ménagé?
Perdez tout votre bien, plutôt qu'en sa foiblesse,
Désavouant l'honneur et la délicatesse,
Votre coeur se résigne au reproche effrayant,
D'avoir encouragé le crime en le payant.
Que le crime poussé jusqu'à cette insolence
Du glaive seul des lois tienne sa récompense!
Et ne lui donnons point, par la timidité,
L'espoir d'aucun triomphe et de l'impunité.

L'AVOCAT, (*à Philinte.*)

Vous voyez, au parti que l'amitié conseille,
Que son opinion à la mienne est pareille.
Je vous l'ai dit, Monsieur; un accommodement
Est un sage moyen, que l'on suit prudemment,
Quand d'une et d'autre part, avec pleine assurance,
On peut d'un droit réel établir l'apparence;
Et la foiblesse même alors peut, je le crois,
S'applaudir d'acheter la paix par quelques droits;
Mais tout ce que Monsieur vient de vous faire entendre
Est ici, sans détour, le parti qu'il faut prendre.
C'est mon avis sincère; et je ne doute point
Qu'en vous en écartant dans le plus petit point,
Que si vous exigez que j'entame et ménage
Un traité, toujours fait avec désavantage,
On n'aille l'exiger ou fâcheux par le prix,
Ou fatal à vos droits pour l'avoir entrepris.

PHILINTE.

Et dois-je tout risquer, Monsieur?

L'AVOCAT.

J'ose répondre
Que le fourbe saura lui-même se confondre;

En marchant droit à lui nous saurons le braver,
Et sa friponnerie enfin peut se prouver.
Hier, j'en craignois bien plus l'effet et l'importance;
Mais attentivement j'ai lu votre défense;
Les lettres, les états et les comptes nombreux,
Qui parlent clairement contre ce malheureux.
L'affaire est, je le sais, longue et désagréable...,

PHILINTE.

Voilà précisément la crainte qui m'accable;
Et quand je considère, avec attention,
Le fardeau qui m'attend en cette occasion,
Tant de soins à porter, d'intérêts à restreindre,
De gens à ménager et d'ennemis à craindre,
Tant de travail, de gêne et d'ennuyeux propos,
Je veux d'un peu d'argent acheter mon repos.

ALCESTE, (*amèrement.*)

Oui, suivez ce projet; et, quoiqu'il me déplaise,
Vous mettez mon humeur et mon esprit à l'aise.
Vos jours voluptueux mollement écoulés
Dans cet affaissement dont vous vous accablez;
Ce goût de la paresse où la froide opulence
Laisse au morne loisir bercer son indolence,
Sont les fruits corrompus, qu'au milieu de l'ennui
L'égoïsme enfanta, qui remontent vers lui
Pour en mieux affermir le triste caractère;
Mais aussi de ces fruits dérive leur salaire:
Votre ame est tout orgueil, votre esprit vanité,
La hauteur elle seule est votre dignité.
Du reste, anéanti, sans feu, sans énergie,
Vous immolez l'honneur à votre léthargie;
Et dupe des méchans, vous savez, sans rougir,

Marchander avec eux un reste de plaisir.
Faites, faites, Monsieur.

PHILINTE.

Hé! mon Dieu, cher Alceste,
Délivrons-nous soudain d'un embarras funeste,
Et donnons-nous le temps de suivre, à son signal,
La fortune propice à réparer le mal.

(*A l'Avocat.*)

Vous, Monsieur, je vous prie, arrangez cette affaire.

SCENE VI.

ALCESTE, L'AVOCAT, DUBOIS, PHILINTE.

DUBOIS, (*avec humeur.*)

Ce Monsieur... Procureur.... il est-là

L'AVOCAT.

Je vais faire
Tout ce qui dépendra de moi dans ce moment.

ALCESTE, (*indigné.*)

Ah! je ne reste point à cet arrangement.
Ce seroit pour mon coeur un chagrin trop sensible,
Que l'aspect d'un pervers, qui d'une ame paisible,
En triomphe remporte un prix de ses forfaits.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

L'AVOCAT, DUBOIS, PHILINTE.

PHILINTE.

Je le suis, pour calmer cette humeur trop hautaine.
De grâce, terminez ce débat et ma peine.
(Il sort en faisant signe à Dubois qui a attendu, d'introduire le Procureur.)

SCÈNE VIII.

L'AVOCAT, LE PROCUREUR.

LE PROCUREUR.

Sur un billet de vous, que chez moi j'ai trouvé,
Malgré tout ce qui m'est en ces lieux arrivé,
J'ai bien voulu, Monsieur, toujours bon, franc, honnête,
Avec vous cependant risquer un tête à tête;
Voyons, expliquez-vous, que voulez-vous de moi?

L'AVOCAT.

Monsieur, connoissez-vous la probité, la foi,
La conduite, les moeurs et les moyens de l'homme
Qui réclame, en ce jour, une aussi forte somme?

LE PROCUREUR.

Ce n'est point mon affaire, et son titre suffit.

L'AVOCAT.

Si l'on prouve le faux et l'erreur de l'écrit....

LE PROCUREUR.

C'est ce qu'il faudra voir....

L'AVOCAT.

J'ai de sûres épreuves

Des tours de ce Robert....

LE PROCUREUR.

Vous en auriez cent preuves,

Que m'importe? ... Qu'il soit honnête homme ou fripon,
Je m'en moque, dès-lors que le billet est bon.

L'AVOCAT.

Il ne l'est pas.

LE PROCUREUR.

Chansons!

L'AVOCAT, (*sévèrement.*)

Malgré vous et les vôtres,

On vous fera bien voir...

LE PROCUREUR.

Bah! j'en ai vu bien d'autres.

L'AVOCAT.

Et moi, je me fais fort de prouver...

LE PROCUREUR.

Vous.

L'AVOCAT.

Oui, moi.

LE PROCUREUR.

Que veut dire ceci? Voyons; est-ce la loi
Qui jugera l'affaire? Est-ce pour autre chose
Qu'ici je suis venu? Déclarez-en la cause.
Expliquez-vous; j'ai hâte. En un mot si je viens,
C'est pour être payé, non pour des entretiens.

L'AVOCAT.

Hé bien, Monsieur, parlez. Dites votre pensée..

LE PROCUREUR.

Qui, moi? je ne dis rien. Si la vôtre est pressée...

L'AVOCAT.

A la bonne heure; mais vous avez un pouvoir
Sans doute: proposez, Monsieur; nous allons voir.

LE PROCUREUR.

Proposer?

L'AVOCAT.

Oui, vraiment.

LE PROCUREUR.

Allons, plaisanterie!

L'AVOCAT.

Par là, qu'entendez-vous?

LE PROCUREUR.

Hé! non; je vous en prie,
Vous vous donnez, je crois, des soucis superflus.

L'AVOCAT.

Quoi....

LE PROCUREUR.

Vous êtes rusé, l'on peut l'être encor plus.

L'AVOCAT.

Je ne vous comprends pas....

LE PROCUREUR.

Fi! donc; vous voulez rire.

L'AVOCAT.

En honneur!....

LE PROCUREUR.

Allons donc.

L'AVOCAT.

Comment!

LE PROCUREUR, *(saluant.)*

Je me retire.

L'AVOCAT, *(le retenant.)*

Un mot encor, Monsieur; je puis vous assurer
Que je suis sans détour. Pourquoi délibérer
Pour vous ouvrir à moi, pour me faire comprendre
Quel biais, après tout, ici, vous voulez prendre?

LE PROCUREUR, *(avec audace.)*

Je ne biaise point; jamais, en aucun cas.
Et je vous dis bien haut, comme à cent avocats,
Eussent-ils tous encor mille fois plus d'adresse,
Que je ne fus jamais dupe d'une finesse.
Vous êtes bien tombé, de vouloir en ces lieux
Tendre à ma bonne foi des piéges captieux;
Ah! je vous vois venir! vraiment je vous la garde;
Oui sans doute, attendez qu'ici je me hasarde
A vous offrir un tiers ou moitié de rabais;
Que j'aille innocemment donner dans vos filets,
Et séduit par votre air, qui me gagnera l'ame,
Convenir plus ou moins des droits que je réclame;
Tandis que, mot à mot, du cabinet voisin,
Des témoins apostés en tiendront magasin;
Tandis que finement deux habiles notaires
Y dresseront un texte à tous vos commentaires.
Je vous le dis, Monsieur: mais pour vous faire voir
Que je connois la ruse autant que mon devoir.

(se tournant vers le fond et les portes, et criant)

Au reste le billet est bon, la cause est bonne;
Tablez bien là-dessus, et je ne crains personne.

L'AVOCAT, *(honteux et stupéfait.)*

Mais, sur ce pied, pourquoi venir dans la maison?

LE PROCUREUR.

Si vous êtes si fin, devinez ma raison.

L'AVOCAT.

Je ne connus jamais cet art, ni ce langage.

LE PROCUREUR.

Cette raison pourtant est bonne; c'est dommage.

L'AVOCAT.

Il suffit: je ne veux, ni ne dois la savoir.

LE PROCUREUR.

On me tient pour m'entendre; et moi je viens pour voir.

L'AVOCAT.

Finissons, s'il vous plaît, un débat qui m'assomme.

LE PROCUREUR.

Adieu donc; on m'attend. Serviteur.... (*à part.*)

Le pauvre homme.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

L'AVOCAT, (*seul.*)

Et je lui céderois? Un malhonnête agent,
Maître par sa vigueur d'un esprit négligent,
Mettroit donc à profit son coupable artifice,
Et l'équité timide obéiroit au vice?
Non, non. Je lui résiste, et, si l'on ne m'en croit,
Je ne partage pas l'affront fait au bon droit.

SCÈNE X.

ALCESTE, L'AVOCAT, PHILINTE.

L'AVOCAT, (*en allant à eux.*)

Inutile espérance! et ressource impossible!

Je n'ai vu qu'un coeur faux et qu'une ame insensible.
(*à Philinte.*)
Et si dans vos projets, Monsieur, vous persistez,
Epargnez-moi l'aspect de tant d'iniquités.
J'ignore à quels égards une morale austère
Etend d'un avocat le noble ministère,
Mais lorsque je balance en cette affaire-ci,
La droiture tremblante implorant la merci
Du fourbe qui l'opprime, et le fourbe perfide
Qui montre à l'immoler une audace intrépide,
Il ne me reste plus dans ma confusion
Qu'à fuir pour dévorer mon indignation.

SCÈNE XI.

ALCESTE, DUBOIS, L'AVOCAT, PHILINTE.

DUBOIS, (*accourant effrayé à Alceste.*)

Ah! Monsieur! qu'est ceci? voici bien des affaires.

ALCESTE.

Quoi donc?

DUBOIS.

Tout est perdu.

ALCESTE.

Maraud! si tu diffères....

DUBOIS.

Sauvez-vous.

ALCESTE.

Et pourquoi?

DUBOIS.

C'est qu'il faut vous sauver

ALCESTE.

Qu'est-ce à dire?

DUBOIS.

À l'instant.

ALCESTE.

Veux-tu bien achever.

DUBOIS.

Si j'achève, Monsieur, on vous prend tout-à-l'heure.

ALCESTE.

Qui me prendra? Dis donc?

DUBOIS.

Quittez cette demeure.

ALCESTE.

Impertinent! au diable! avec tous ces transports .....

DUBOIS.

Les escaliers sont pleins d'Huissiers et de Recors.

ALCESTE.

Que dis-tu?

DUBOIS.

L'on vous cherche ... Ah! je les vois paroître.
Une autre fois, Monsieur, vous me croirez peut-être?

SCÈNE XII.

ALCESTE, UN COMMISSAIRE, UN HUISSIER, L'AVOCAT, PHILINTE, DUBOIS, UN GARDE DU COMMERCE, RECORS.

ALCESTE.

Que vous plaît-il, Messieurs? . . parlez donc... avancez...

LE COMMISSAIRE.

Je demande céans, monsieur de Valancés.

PHILINTE.

C'est moi.

LE COMMISSAIRE.

Je viens, Monsieur, et comme commissaire,
Pour veiller au bon ordre, et non pour vous déplaire ;
Je viens, dis-je, appelé par ma Commission,
Pour assister Monsieur (*Montrant l'Huissier,*) dans l'exécution
De certaine sentence; à l'effet de capture,
Dont il va sur-le-champ vous faire la lecture.

PHILINTE.

Quelle est cette insolence? Osez-vous bien, chez moi,
Venir avec éclat remplir un tel emploi?

LE COMMISSAIRE.

Monsieur!.., je vais par-tout où la loi me réclame.

L'AVOCAT, (*à Philinte.*)

Modérez, s'il vous plaît, les transports de votre ame.
Eclaircissons la chose, et nous verrons après.

ALCESTE, (*à l'Huissier.*)

Eh bien, lisez, Monsieur. Voyons ces beaux secrets.

L'HUISSIER, (*caricature; il met ses lunettes, et lit:*)

« A vous, *et cetera...* Très-humblement supplie
« Ignace-André Robert, disant qu'avec folie
« Au sieur de Valancés il prêta dans un temps,
« La somme ou capital de six cent mille francs,
« Dont billet du dit Sieur joint à cette requête.
« Sur l'avis que déjà, par un trait malhonnête,
« Le susdit débiteur a quitté son hôtel,
« Et ce secrétement: dont un regret mortel

« Survient au Suppliant, craintif pour sa créance;
« Qu'en outre, par abus de trop de confiance,
« Le sieur de Valancés, de ruse prémuni,
« A pris son domicile en un hôtel garni;
« Lequel dit Sieur encor, pendant la nuit obscure,
« A fait pour s'évader, préparer sa voiture.»

ALCESTE.

Quelle horreur!

PHILINTE.

Juste ciel!

ALCESTE.

Fut-on plus effronté?
Et comment ose-t-on de tant de fausseté
S'armer insolemment en face de son Juge?

L'AVOCAT.

Contre de pareils traits, il n'est point de refuge.

L'HUISSIER.

Vous plaît-il d'écouter le reste?

L'AVOCAT.

Poursuivez.

L'HUISSIER, (*lit.*)

« Pour que du Suppliant les droits soient préservés,
« Vu l'urgence du cas, péril à la demeure,
« Qu'il vous plaise ordonner que, sans délai, sur l'heure,
« Il sera fait recherche, avec gens assez forts,
« Dudit sieur Valancés; à l'effet, et par corps,
« D'assurer les dits droits, et ce, sans préjudice
« De la saisie entière, et par mains de justice,
« De tous ses biens, ainsi qu'il pourroit arriver,
« Par-tout où se pourront les dits biens se trouver.
« Signé, Rolet. » Et suit, par forme de sentence,

ppointement qui donne, au gré de l'Ordonnance,
oisir d'exécuter le susdit contenu.
ignifié par moi, *Boniface Menu.*

ALCESTE.

Eh bien, que vous faut-il après ce verbiage?

L'HUISSIER.

Les six cent mille francs, sans tarder davantage,
Ou que Monsieur nous suive à l'instant en prison.

PHILINTE.

Marauds! voulez-vous bien sortir de ma maison!

LE COMMISSAIRE, (*s'interposant.*)

Monsieur! ... ah! point de bruit.

ALCESTE, (*à l'Avocat.*)

Quel moyen faut-il prendre?

L'AVOCAT.

Vers le Juge avec eux, je crois qu'il faut nous rendre.

PHILINTE, (*à l'Avocat.*)

Qui, moi, Monsieur?

L'AVOCAT.

Vous-même. Observez, s'il vous plaît,
Que le Juge a parlé sur la foi de Rolet.
Sur son faux exposé, la Justice en alarmes
Protège le mensonge et ses perfides larmes.
Rolet, dans sa requête, avec dextérité
Donne à sa fourberie un air de vérité.
Vous quittez votre hôtel pour prendre cet asile,
Il vous montre rusé, même sans domicile;
Vous allez à Versailles, il vous peint fugitif;
La chose presse, il faut vous avoir mort ou vif.
Il tait adroitement la qualité de Comte;
Rien n'arrête Rolet. Par une fausse honte,

Ne résistez donc plus; et la conclusion,
Au pis, sera, Monsieur, de donner caution.

ALCESTE, (*vivement.*)

Ah! sans aller plus loin, je présente la mienne.

PHILINTE.

Ami trop généreux! . . .

L'HUISSIER.

Oh! qu'à cela ne tienne.
En blanc, j'ai pour ceci des actes différens.

(*Il les tire de son carnet.*)

Monsieur peut se nommer; s'il est bon, je le prends.

L'AVOCAT, (*prenant la formule en blanc.*)

Donnez. Monsieur est bon. (*Il écrit.*)

ALCESTE.

Mettez le comte Alceste.

LE COMMISSAIRE.

Qui vous, Monsieur?

ALCESTE.

Oui, moi.

LE COMMISSAIRE, (*à l'Huissier et aux Gardes.*)

Je vous promets, j'atteste,
Que les biens de Monsieur passent un million.

L'HUISSIER, (*à Alceste.*)

Signez. .

ALCESTE.

Avec plaisir.

(*Il signe, et l'Huissier prend l'Acte.*)

LE COMMISSAIRE, (*à Alceste.*)

Après cette action,
Vous me pardonnerez au moins, monsieur le Comte,

Un éclaircissement qui vraiment me fait honte.
Vous vous nommez Alceste?

ALCESTE.

Oui, sans doute.

LE COMMISSAIRE.

Seigneur
Du lieu de Mont-Rocher.

ALCESTE.

Justement.

LE COMMISSAIRE.

En honneur!
Vous me voyez confus, on ne peut davantage.
Pourquoi m'a-t-on choisi pour un pareil message?

ALCESTE.

De quoi donc s'agit-il?

LE COMMISSAIRE.

J'arrive cette nuit,
De votre seigneurie, où, sans éclat, sans bruit,
En vertu d'un décret, j'avois été vous prendre,
Et qu'ici j'exécute, à regret, sans attendre.

L'AVOCAT.

O grand Dieu!

PHILINTE.

Se peut-il?

DUBOIS.

Oh! le traître maudit!

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, vous me suivrez?

ALCESTE.

Oui-dà. Sans contredit.

PHILINTE.

Alceste! est-il bien vrai? quel accident terrible!

ALCESTE.

Quoi; Monsieur? vous voyez enfin qu'il est possible
Que tout ne soit pas bien.

PHILINTE.

Après un pareil coup,
Je suis désespéré... Que faire?

ALCESTE.

Rien du tout.

(*Au Commissaire.*)

Monsieur, me voilà prêt. Menez-moi, je vous prie,
Au Juge sans tarder.

(*A l'Avocat.*)

Et vous, qui, pour la vie,
Serez mon digne ami, vous, Monsieur, suivez-moi.

(*Se retournant vers Philinte.*)

Je ne m'en prends qu'au vice, et jamais à la loi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIÈRE.

ELIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Vous ne voulez donc pas absolument m'entendre,
Madame, ou feignez-vous de ne me pas comprendre?
Ne parlé-je pas clair? Oui, je cours le hasard
De voir nos biens saisis, saisis de toute part;
Et comme de ces biens la plus grande partie,
Parce qu'elle est à vous peut être garantie,
Il est bon d'empêcher, et par provision,
La gène et le tracas de cette invasion.
Et si vous ne venez, oui, vous-même en personne,
Opposer à la loi les droits qu'elle vous donne,
Quand bien même nos voeux auroient un plein succès,
Il faudra soutenir la longueur d'un procès;
Et si l'on saisit tout une fois, la chicane
Saura bien reculer ce que la loi condamne.
Vos droits seront très-bons, mais vos biens très-saisis.
Prévenons donc les coups que l'on auroit choisis.
L'active avidité nous entoure et nous presse.
Tant qu'il reste à jouir, caressons la paresse;
Mais quand de tous côtés on se voit investi,
Il faut bien se résoudre à prendre son parti.
Hâtons-nous donc, Madame, et prenons l'avantage.

Je compte vingt maisons à voir dans ce voyage,
Notaires, avocats, agens à prévenir,
La moitié de Paris ensemble à parcourir.

ELIANTE.

Je comprends très-bien. Mais, en mon ame éperdue,
Une voix plus puissante est encore entendue.
De vos précautions le but intéressant,
Fût-il encor, Monsieur, mille fois plus pressant,
Je crois que les malheurs du généreux Alceste
Veulent nos premiers soins; notre intérêt le reste.

PHILINTE.

Que dites-vous, Madame, et quel est ce discours?
Lui fais-je, s'il vous plaît, refus de mes secours?

ELIANTE.

Vous rentrez seulement, et vous venez de faire
Une assez longue absence....

PHILINTE.

Eh oui! pour mon affaire.

ELIANTE.

Et je vois que pour nous inquiet, empressé,
A ce sincère ami vous n'avez pas pensé.
Ah! Philinte....

PHILINTE.

Ecoutez; venez, chère Eliante:
Je vous demande une heure, et vous serez contente.

ELIANTE.

Ah! tout ce que j'apprends me frappe et m'attendrit;
Alceste, Alceste seul occupe mon esprit.
Oubliez-vous si tôt sa peine et ses services?
Avez-vous donc, pour lui, d'assez grands sacrifices?
Mon ami, redoutez un peu moins vos dangers.

A qui fait son devoir les maux sont plus légers.
Rappelez, croyez-moi, votre coeur à lui-même;
Et, malgré les efforts de ma tendresse extrême,
Ne laissez pas le soin à ma timide voix
D'exciter l'amitié, d'en retracer les lois.
Elle parle à votre ame, écoutez ses murmures.
Laissez pour aujourd'hui dans leurs routes obscures,
Les méchans préparer leurs inutiles coups.
Alceste à leur fureur vient de s'offrir pour vous;
Et quand, d'une autre part, on l'attaque, on l'arrête,
Seriez-vous le premier à détourner la tête?
Allons le voir; peut-être attend-il notre appui.
Nous serons pour demain; mais Alceste aujourd'hui.

PHILINTE.

Demain, sera-t-il temps de prévenir l'orage?
Et demain cependant, avec double avantage,
Débarrassé de soins, d'un coeur plus affermi,
Je pourrai, sans retard, voler vers mon ami.

ELIANTE.

Vers votre ami, Monsieur! Comment, de votre bouche,
Ce nom peut-il sortir ainsi, sans qu'il vous touche?
Et savez-vous quel sort le menace à présent?
Ce qu'on a fait de lui? ce qu'il fait? ce qu'il sent?
Ce dont il a besoin?... qu'il réclame peut-être?
Hé! devant lui, du moins, hâtons-nous de paroître;
Et s'il peut être vrai qu'on peut l'abandonner,
Qu'il ne puisse, Monsieur, du moins le soupçonner.
Sachez vous conserver l'honneur de son approche;
Que son premier regard ne soit point un reproche.

PHILINTE.

Mais déjà près de lui j'aurois porté mes pas,

Je m'y rendrois encor... Mais ne voyez-vous pas
Qu'une fois entraîné dans ses propres affaires,
Je m'interdis alors mille soins nécessaires?
Nécessaires pour vous. Mais vous vous refusez
A juger sainement de nos périls. Pesez,
Mais pesez donc, Madame, avec exactitude,
La gène, les soucis, l'ennui, l'inquiétude,
Qui vont nous assaillir, s'il faut que ma maison
Languisse sous l'effort de cette trahison.
Ah! cette crainte seule à l'instant me décide.
Partons, voyons nos gens....

ELIANTE.

Ah! je suis moins timide,
Ou plus épouvantée et plus foible que vous.
Mais de ces deux périls le nôtre a le dessous.
Mais l'image d'un homme, innocent de tout crime,
Arrêté dans vos bras, où, noble et magnanime,
Il se rend l'instrument de votre liberté,
Qui, par un jeu cruel de la fatalité
Se voit chargé des fers dont sa main vous délivre;
Que vous laissez aller tout-à-coup, sans le suivre;
Que, depuis la douleur de ce coup imprévu,
Vous n'avez ni soigné, ni consolé, ni vu . . .
Ah! Monsieur, cette idée...

PHILINTE, *(avec humeur.)*

Un peu de complaisance,
Madame, s'il vous plaît. J'ai de votre éloquence
Déjà plus d'une preuve et d'assez bons garans,
Pour que dans la chaleur de pareils différens,
Vous n'ayez pas besoin, soit zèle ou politique,

D'en étaler l'éclat pour faire ma critique.
Certes, vous m'étonnez dans vos façons d'agir,
Vos efforts ne tendront qu'à me faire rougir.
Et, lorsqu'à le bien prendre, on ne me voit sensible
Qu'à vos seuls intérêts; lorsqu'un amour visible
Eclate assurément dans les soins d'un époux;
Que cet époux enfin, épouvanté pour vous,
Veut, par délicatesse, épargner à son ame
L'aspect humiliant des chagrins d'une femme,
Cette gêne subite et ces privations,
Que peut-être bientôt, en mille occasions,
Vous me reprocherez vous-même, à tout vous dire;
Quoi, c'est alors qu'afin d'étaler votre empire,
Vous affectez, ici, des soins compatissans?
Mais Madame, après tout, comme vous je les sens;
Et vous voudrez, de grâce, observer que peut-être,
Je suis tout-à-la-fois sensible, juste et maître.

ELIANTE, *(la larme à l'oeil.)*

Ah! Monsieur ....

PHILINTE.

Pardonnez à mon juste dépit,
Et suivons notre affaire, ainsi que je l'ai dit.

ELIANTE, *(soumission douloureuse.)*

Allons Monsieur . . .

PHILINTE.

Allons, Champagne! mon carrosse,
Nous allons commencer par le banquier Mendoce.

SCÈNE II.

ELIANTE, L'AVOCAT, PHILINTE.

ELIANTE, (*courant à l'Avocat.*)

Ah! Monsieur, vous voilà? quittez-vous notre ami?
Que fait-il?...

L'AVOCAT.

Sur son sort vos amis ont gémi.
Mais je viens dissiper cette douleur cruelle,
Et vous apprendre, au moins, une bonne nouvelle,
Il est en liberté.

ELIANTE, (*avec transport.*)

Se peut-il? Quel bonheur!

PHILINTE.

Heureux événement!

L'AVOCAT.

C'est ainsi que l'honneur
Et la noble pitié d'une ame généreuse
Triomphent aisément d'une atteinte honteuse.
Il court au Magistrat, comme vous le savez:
A peine devant eux sommes-nous arrivés,
(Ils étoient deux ensemble) on le plaint, on l'accueille.
On l'instruit. Sur-le-champ ouvrant son porte-feuille,
Sans proférer un mot, mais l'oeil étincelant,
Votre ami leur remet un seul titre parlant,
Une lettre, où le style avec la signature
Prouvent par quel motif et par quelle imposture
Ses lâches ennemis ont osé contre lui
Surprendre le décret qui l'arrête aujourd'hui.

Cette preuve est si claire, entière, incontestable,
Que le juge aussitôt, d'une voix formidable,
Atteste la justice et promet d'amener
Devant elle celui qui l'osa profaner.
Vous, lui dit-il, Monsieur, soyez libre sur l'heure,
Rendez la bienfaisance à sa noble demeure.
Qu'on ose l'y poursuivre encore et l'outrager,
Soyez sûr que les lois viendront la protéger.
Après quelques discours et les égards d'usage,
Votre ami, d'un ton vif, le feu sur le visage,
M'emmène; et sans parler de ce qu'il vient de voir,
Remplissons, m'a-t-il dit, le plus sacré devoir.
Grâce au Ciel! je suis libre, et je puis, sans contrainte,
Inspirer aux méchans encore quelque crainte.
Ensemble allons trouver l'agent pernicieux
Qui poursuit nos amis.

ELIANTE.

Est-il bien vrai? grands Dieux?

L'AVOCAT.

Nous allons chez Rolet.... Triste et bonne rencontre?
Robert à ses côtés à nos regards se montre.
« Le hasard est heureux, suivant ce que je voi, »
Me dit monsieur Alceste, en s'approchant de moi;
« Volez vers nos amis; ma funeste aventure
« Doit les tenir en peine. Allez, je vous conjure!
« Rassurez-les bien vîte, instruisez-les de tout;
« Et, pour pousser enfin nos scélérats à bout,
« Revenez sur-le-champ avec monsieur Philinte:
« Il peut faire à Robert mettre bas toute feinte. »
D'accord de ce projet, je viens donc vous chercher,

ELIANTE.

O secours généreux! ah! qu'il doit vous toucher,
Monsieur!...

L'AVOCAT.

Ne tardons pas; cet espoir qui nous reste...;

PHILINTE.

Oui, mon carrosse est prêt; venez....

SCÈNE III.

L'AVOCAT, ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ELIANTE.

Que vois-je? Alceste!....

PHILINTE.

Est-ce vous, cher ami?...

ELIANTE, *(avec sentiment, prenant les mains d'Alceste.)*

Vous n'imaginez pas
Ma joie à vous revoir!

ALCESTE.

J'ai plaint votre embarras.
J'ai senti vos douleurs bien plus que mon outrage,
Madame, et des pervers si j'ai trompé la rage,
Je bénis mes destins, assez favorisés
Pour réparer les pleurs que je vous ai causés.

PHILINTE.

Comment se pourroit-il?

ALCESTE, *(criant d'exclamation cet hémistiche.)*

Ecoutez! je vous prie.

L'Avocat.

J'ai tout dit....

Alceste.

Poursuivons. Jamais, je le parie,
Il ne fut, dans le monde, un plus hardi méchant
Que ce lâche Robert, jadis votre Intendant.
L'oeil fixe sur le sien, j'ai beau de cent manières
Circonvenir son coeur: menaces, ni prières
N'en viennent pas à bout; et sa perversité,
Dans l'oeil de son agent puisant la fermeté,
Il m'ose tenir tête, avec une impudence,
A lasser mille fois la plus forte constance.
Il fait plus; et prenant un langage imprévu,
Il m'ose, à moi, citer l'honneur et sa vertu.
Oh! morbleu! pour le coup la fureur me transporte;
Le fourbe veut sortir, j'empêche qu'il ne sorte;
Les efforts de Dubois à cette trahison,
De ses bruyans éclats remplissent la maison.
On accourt, on survient. Le front rouge de honte,
J'implore à cris pressés justice la plus prompte.
Bonne inspiration! puisque, dans le moment,
Un Commissaire, Archers, sont dans l'appartement.
Ah! fourbe; je te tiens, dis-je avec véhémence!
Le misérable encor fait bonne contenance.
Mais je n'hésite point, et m'adressant alors
A l'homme que la loi rend maître en ce discors:
« On a commis, lui dis-je, un faux abominable.
« Dès long-temps la Justice a frappé le coupable;
« Nous avons de ce faux trente preuves en main;
« Il y va de la vie, et voici mon chemin.
« Si Robert à l'instant, à l'instant ne me donne

« Le billet frauduleux, ainsi que je l'ordonne,
« Comme faussaire, ici, je le livre à la loi;
« Je demande, je veux qu'on l'arrête avec moi:
« Qu'un emprisonnement, jusqu'au bout de l'affaire,
« Au criminel des deux garantisse un salaire.
« C'est moi, moi, comte Alceste, HOMME DE QUALITÉ, (*)
« Qui, sans aller plus loin, réclame ce traité. »
A ces mots, soutenus de ce que le courage
Peut donner d'énergie ainsi que d'avantage,
Le Procureur affecte un scrupuleux soupçon;
Robert épouvanté fait bien quelque façon,
Sous de vagues propos sa crainte se déguise:
Mais, infaillible effet d'une ferme franchise
Qui va droit au méchant, il succombe à cela:
On me rend le billet, et je l'ai: le voilà.

(*Il donne sèchement le billet à Philinte.*)

ELIANTE.

Cher Alceste! ô vertu! quel zèle magnanime!

ALCESTE.

Pour vous, toujours, Madame, égal à mon estime.
Et quand il éclatoit même hors de ces lieux,
Votre douleur, sans cesse, étoit devant mes yeux.

L'AVOCAT, (*à Alceste.*)

Combien de vos succès mon coeur vous félicite!

(*) On m'a reproché cette qualification HOMME DE QUALITÉ. Ce reproche est bien naïf. Je tiens ce titre, mis tout au bout du caractère et des efforts d'Alceste, comme une des bonnes choses de la pièce. C'est ainsi que la vertu tire parti des préjugés.

ALCESTE, (*à l'Avocat.*)

Je le crois Voulez-vous, Monsieur que je m'acquitte
D'en avoir par vos soins obtenu le moyen?

L'AVOCAT.

Monsieur.....

ALCESTE.

Soyons amis.

L'AVOCAT.

Ce fortuné lien....

ALCESTE.

L'acceptez-vous?

ALCESTE.

Monsieur, du plus vrai de mon ame.

ALCESTE.

Eh bien! libre aujourd'hui d'une poursuite infame,
Je retourne à ma terre, y voulez-vous venir?
C'est-là que l'amitié saura vous retenir:
Vous me convenez fort, nous y vivrons ensemble.

L'AVOCAT.

C'est un bonheur de plus, et....

ALCESTE.

Tant mieux. Je ressemble
A quantité de gens, et j'ai de grands défauts,
Vous les tempérerez, et j'aurai moins de maux.

PHILINTE. (*à Alceste.*)

Digne ami.... quoi! ....

ALCESTE, (*l'éloignant du geste, et avec un mépris tempéré de dignité.*)

Monsieur; de ce nom je suis digne,
Je le crois. Mais qu'ici votre coeur se résigne,

Pour jamais, à ne plus appartenir au mien,
Ni par aucun discours, ni par aucun lien.
Je vous déclare net, qu'à votre ame endurcie
Nul goût, nul sentiment et rien ne m'associe.
Je vous rejette au loin parmi ces êtres froids,
Qui de ce beau nom d'homme ont perdu tous les droits,
Morts, bien morts dès long-temps avant l'heure suprême,
Et dont on a pitié pour l'honneur de soi-même.

ELIANTE.

Cher Alceste, il craignoit qu'un imprudent secours....

ALCESTE.

Madame, avec regret, je lui tiens ce discours,
Mais nos noeuds précédens sont ma louable excuse,
Quand j'abjure un ami, jamais je ne l'abuse,
Je le lui dis encor; ce noeud m'étoit sacré:
Mais je le romps, dès-lors qu'il l'a déshonoré,
Trop de bonheur encor, Madame, est son partage;
Vous êtes son épouse. Ah! de cet avantage,
L'unique qui demeure à ses jours malheureux,
Puisse-t-il profiter, pour le bien de vous deux!
Puisse la cruauté qu'il a pour ses semblables,
S'adoucir, chaque jour, par vos vertus aimables!
La vertu d'une épouse est l'empire charmant,
Le plus doux, le dernier qui reste au sentiment,
Par ce voeu que je fais lorsque je l'abandonne,
Il doit voir à quel prix ma tendresse pardonne.
Adieu; je pars, Madame, après cet entretien,
Qu'il regrette mon coeur, et se souvienne bien
Que tous les sentimens, dont la noble alliance
Compose la vertu, *l'honneur, la bienfaisance,*

L'équité, la candeur, l'amour et l'amitié,
N'existèrent jamais dans un coeur sans PITIÉ.
(*Il sort avec l'Avocat.*)

SCÈNE IV. ET DERNIÈRE.

ELIANTE, PHILINTE.

ELIANTE, (*affectueusement allant à Philinte,*)
O mon ami!

PHILINTE, (*confondu.*)
J'ai tort.

ELIANTE.
Ma tendresse demande
A vous dédommager d'une perte si grande.
Reposez-vous sur moi du soin de recouvrer
Un ami si parfait, que nous devons pleurer.

FIN.

LES ÉTOURDIS,

OU

LE MORT SUPPOSÉ.

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Représentée pour la première fois, à Paris le vendredi 14 décembre 1787.

AVANT-PROPOS
DES
ÉDITEURS.

La comédie des Etourdis est une de ces charmantes pièces qui justifient à la lecture le succès qu'elles ont obtenu. Peut-être seroit-il à désirer que l'on ne mît au théâtre que des sujets plus moraux ; peut-être seroit-il mieux que Thalie, conservant un peu plus sa dignité de muse, ne perdît jamais de vue qu'elle doit instruire et corriger ; mais ne faut-il donc jamais rire? et ne doit-on pas avant tout savoir gré à monsieur Andrieux d'avoir fait un ouvrage dans lequel on retrouve à chaque instant le vis comica *si rare de nos jours?*

Sans doute il ne faut jamais perdre de vue que le théâtre est l'école des moeurs et non le simple répertoire de toutes les sottises humaines ; sans doute Regnard auroit mieux fait de nous priver d'une charmante comédie, que de nous apprendre comment un valet fripon aide un héritier peu scrupuleux à voler la succession de son oncle ; mais si l'on considère d'un autre côté, quelle leçon le tableau d'un vieux garçon cacochime, trompé, abandonné, doit donner à tous les célibataires, peut-être pardonnera-t-on à l'auteur des Folies amoureuses et du Retour imprévu, pièces aussi peu édifiantes,

l'immoralité qu'il a mise de gaieté de coeur dans son Légataire, en faveur de la moralité qui s'y trouve en dépit de lui. Si cette pièce a peu corrigé d'oncles, elle a malheureusement perverti plus d'un neveu; de nos jours elle a fait faire un faux testament, tel que celui de Crispin; et peut-être ne sera-t-on pas peu étonné d'apprendre qu'une des sept prétendues victimes du despotisme que la journée du 14 juillet a arrachées de la Bastille, étoit le neveu d'un riche Financier, qui à l'exemple d'Eraste, avoit trompé un notaire et corrompu plusieurs témoins.

Ne louons donc pas les Etourdis quant au fond, quoique l'espièglerie de deux jeunes gens, qui font payer leurs dettes à leurs grands parens, soit moins révoltante que l'escroquerie d'un neveu qui veut forcer la volonté de son oncle; c'est toujours un mal que d'intéresser les spectateurs, très-peu moraux d'ordinaire dans leurs affections, en faveur d'une action que les lois condamnent, et pour des personnages qu'elles puniroient; mais en blâmant une intrigue qui auroit arrêté monsieur Andrieux dans un temps où le public exigeoit qu'on le respectât davantage, il est juste de le louer sur la manière dont son ouvrage est exécuté. A un dialogue gai, facile, rapide, digne peut-être de l'auteur de l'Inconstant, son ami, il a su joindre l'art trop négligé de filer agréablement chaque scène; celle sur-tout où Daiglemont le neveu, ose, en présence de l'hôtesse, qui curieuse et bavarde, observe tout, raconter à sa cousine sa propre histoire, et la mettre par là au fait d'une étourderie qu'elle doit protéger, feroit honneur à nos meilleurs comiques. En général les Etourdis sont écrits avec grâce, sans être précieux le style est élégant et pur; chacun y parle le langage

qui lui est propre, et ce n'est pas toujours l'auteur se cachant derrière les personnages.

Si la scène des usuriers tient un peu du bas comique. qu'importe ce manque de dignité, les Etourdis n'ont pas eu besoin pour réussir des échasses de la haute comédie,; au reste ce défaut, si c'en est un, est bien racheté par un dénouement qui, quoique prévu, n'en est pas moins plein de mouvement et de chaleur. Le vers qui échappe à M. Daiglemont l'oncle.

Mais qu'on le voie, au moins, s'il veut qu'on lui pardonne

est à la fois aussi gai que sensible. C'est à ces expressions heureuses, qui naissent de la situation même et non d'une imagination tourmentée, que l'on reconnoît la bonne comédie.

PERSONNAGES.

M. DAIGLEMONT, *oncle.*

DAIGLEMONT, *son neveu.*

FOLLEVILLE.

JULIE, *fille de M. Daiglemont.*

L'HÔTESSE.

DESCHAMPS.

JOURDAIN.

MICHEL.

UN VALET.

La Scène est à Paris, dans la salle commune d'un hôtel garni.

LES ÉTOURDIS,

OU

LE MORT SUPPOSÉ.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un salon. Sur l'un des côtés une porte qui donne dans un cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

FOLLEVILLE.

Il le faut avouer: depuis huit jours entiers,
Nous vivons sagement, grâce à nos créanciers.
Nous ne sortons jamais. Une raison très-forte
T'empêche de passer le seuil de cette porte:
Dans mon hôtel garni tu vins très-prudemment
Occuper la moitié de mon appartement.
Je te tiens, en ami, fidelle compagnie:
Comment te trouves-tu de ce genre de vie?

DAIGLEMONT.

Fort mal.

FOLLEVILLE.

Pourquoi? Caché sous le nom de Derbain,
Les huissiers, les records te chercheront en vain;
Leur meute est en défaut, tu lui donnes le change.

DAIGLEMONT.

Oui; mais parbleu, l'ennui qui m'assomme, les venge.
Si je pouvois sortir! ....

FOLLEVILLE.

Tu le pourrois, vraiment,
Sans ce fripon maudit, ce chicaneur d'Armant,
Qui pour quinze cents francs a contre toi sentence:
Tu fis cette méchante affaire en mon absence:
Où diantre ton esprit étoit-il donc alors?
C'est jouer trop gros jeu que risquer le par corps;
Moi, je ne fais jamais cette sottise étrange;
Des billets tant qu'on veut, point de lettres de change.

DAIGLEMONT.

N'y pouvant plus tenir, et par l'ennui pressé,
A Dortis mon cousin je me suis adressé.
Je le prie en deux mots de me prêter la somme
Dont j'ai besoin ....

FOLLEVILLE.

Tu vas recourir à cet homme
Que tu ne vois jamais! Tu n'en tireras rien.

DAIGLEMONT.

Vraiment, j'en ai grand'peur; c'est un dernier moyen
Que j'ai voulu tenter, faute d'autre ressource.

FOLLEVILLE.

Tu sais bien qu'un ami peut puiser dans ma bourse.

DAIGLEMONT.

Ta bourse! elle est à sec.

FOLLEVILLE.

Elle va se remplir.
J'ai fait certain projet; et s'il peut réussir! ....
L'idée en est hardie, et fortement conçue!
Je compte aujourd'hui même en apprendre l'issue.

DAIGLEMONT.

Dis-moi donc ce que c'est?

FOLLEVILLE, *(déclamant.)*

Non; *pour être approuvés,*
De semblables desseins veulent être achevés (*).

SCÈNE II.

FOLLEVILLE, DAIGLEMONT, DESCHAMPS entre une lettre à la main.

DAIGLEMONT.

Ah! ah! sachons un peu ce que Deschamps m'annonce;
Cette lettre à la mienne est-elle une réponse?

DESCHAMPS.

Non, Monsieur.
(A Folleville.)
C'est pour vous.

FOLLEVILE.

De Nantes? Ah! ma foi,
Peut-être . . .

(*) Mithridate, acte III, scène I.

DAIGLEMONT, *(à Deschamps.)*

Et mon cousin ne t'a rien dit pour moi?

DESCHAMPS.

Il n'étoit pas chez lui, j'ai laissé votre lettre:
Si tôt qu'il rentrera, l'on doit la lui remettre.

FOLLEVILLE, *(qui a décacheté, dit avec joie.)*

Nous sommes trop heureux, mon pauvre Daiglemont:
Embrasse-moi.

DAIGLEMONT.

Pourquoi?

FOLLEVILLE.

Mais embrasse-moi donc.
Les effets, avec moi, répondent aux paroles.
Vous dites qu'il vous faut deux ou trois cents pistoles:
Mon ami, ce n'est rien; je veux vous obliger.
Ne me refusez pas; ce seroit m'affliger.
Vous pouvez disposer de cette bagatelle.

DAIGLEMONT.

Une lettre de change? et d'où diantre vient-elle?

FOLLEVILLE.

Tu peux voir.

DAIGLEMONT.

De mon oncle?

FOLLEVILLE.

Oui, sans doute, de lui.

DAIGLEMONT.

Elle est de mille écus, et payable.....

FOLLEVILLE.

Aujourd'hui,
A vue. Oh! nous n'aurons point à souffrir d'escompte.
J'aime fort les effets dont l'échéance est prompte.

DESCHAMPS.

Il paroît que mon plan a très-bien réussi.

DAIGLEMONT.

Quoi! Deschamps est au fait?

FOLLEVILLE.

Sans doute; en tout ceci
Ses secours m'ont vraiment été très-nécessaires.

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur. Connoissant, l'état de vos affaires,
J'ai déployé mon zèle en ce besoin urgent,
Et c'est moi qui procure à Monsieur cet argent.

DAIGLEMONT.

Mais comment?

DESCHAMPS.

Devinez; je vous le donne en mille.

FOLLEVILLE.

Je veux bien t'épargner une peine inutile.
Tiens, de l'énigme ici tu trouveras le mot.
Lis.

DAIGLEMONT.

Qu'est-ce qui t'écrit?

FOLLEVILLE.

C'est monsieur Guillemot.

DAIGLEMONT.

Qui? le vieux factoton de mon oncle?

FOLLEVILLE.

Lui-même.

DAIGLEMONT, *(prend la lettre et lit.)*

Vous n'imaginez pas quelle douleur extrême
A causée à Monsieur la mort de son neveu.

Votre ami... Votre ami? Mais dis-moi donc un peu:
Parleroit-il de moi, par hasard?

FOLLEVILLE.

Je le pense.

DAIGLEMONT.

Est-ce que je suis mort?

FOLLEVILLE.

Que sait-on? Lis; avance.

DAIGLEMONT, *(continue à lire.)*

Vous avez très-bien fait, dans un si grand malheur,
De m'écrire d'abord cette triste nouvelle;
J'ai su de mon cher maître adoucir la douleur
Par les ménagemens que m'a dictés mon zèle.

FOLLEVILLE.

Oh! Monsieur Guillemot est un garçon prudent.

DAIGLEMONT, *(lit.)*

Monsieur approuve fort que, dans ces circonstances,
Vous n'ayez épargné, ni les soins, ni l'argent.
Il faut vous rembourser de toutes vos avances.

FOLLEVILLE.

Mais c'est fort juste.

DAIGLEMONT, *(lit.)*

Ici vous trouverez inclus
Un bon effet de mille écus;
C'est, suivant votre état général de dépenses,
Ce que vous ont coûté médecin, chirurgien,
Gens qui font très-souvent plus de mal que de bie
Et la garde et l'apothicaire,
Les frais de sépulture et ceux du luminaire.
Il en coûte bien cher pour mourir à Paris,
Et les enterremens, Monsieur, sont hors de prix.

FOLLEVILLE.

Oh! c'est que je t'ai fait un convoi magnifique.

DAIGLEMONT.

Je te suis obligé; la ressource est unique.

FOLLEVILLE.

Lis donc jusqu'à la fin.

DAIGLEMONT, *(lit.)*

Le défunt, dites-vous,

Laisse quelques petites dettes:

Voyez les créanciers, avertissez-les tous

De tenir leurs quittances prêtes;

J'irai, sous peu de jours, à Paris les payer.

Adieu, Monsieur: de tous vos soins mon maître

Me charge, encore un coup, de vous remercier;

Il vous aime toujours; et moi j'ai l'honneur d'être...

FOLLEVILLE.

Très-bien, je suis charmé d'être à temps averti.

De ce voyage-là nous tirerons parti;

Nous ferons bien payer tes dettes au bon homme,

Et nous accrocherons encore quelque somme.

DAIGLEMONT.

Le tour est incroyable, et j'en suis stupéfait.

Tu me crois mort?

FOLLEVILLE.

Un peu.

DAIGLEMONT.

Mais comment as-tu fait

Pour prouver?...

FOLLEVILLE.

J'ai fourni la preuve la plus claire:

Deschamps m'a délivré ton extrait mortuaire.

DAIGLEMONT.

Quoi! ce coquin a fait un faux?

FOLLEVILLE.

Bien entendu.

Eh mais, ne faut-il pas qu'il soit un jour pendu?
Qu'il le soit pour un faux, ou bien pour autre chose...

DESCHAMPS.

A mes dépens toujours Monsieur s'amuse et glose.
Je pense qu'il me fait, en cette occasion,
L'honneur d'être jaloux de mon invention.
Dans ce tour peu commun éclate mon génie,
Et c'est un des beaux traits qu'on lira dans ma vie.

DAIGLEMONT, *(à Folleville.)*

As-tu pu te servir d'un semblable moyen,
Tromper ainsi mon oncle? Oh! cela n'est pas bien.
Tu sais, pour son neveu, jusqu'où va sa tendresse.

FOLLEVILLE.

Oui, plains-toi; j'aime assez cette délicatesse.
Imbécille, sens donc ce que l'on fait pour toi.
De Nantes à Paris, tu vins, ainsi que moi,
Pour nous former dans l'art de Cujas et Barthole:
Nos parens comptoient bien qu'en une bonne école,
Tous les deux avec fruit nous ferions notre Droit;
Mais comment travailler dans un si bel endroit,
Parmi les agrémens dont cette ville abonde?
On s'y divertit mieux qu'en aucun lieu du monde;
On y trouve à choisir mille plaisirs divers:
Mais tous ces plaisirs-là, par malheur, sont fort chers;
Nous le savons trop bien par notre expérience.
Nous n'avons nullement épargné la dépense;
Et depuis dix-huit mois que nous sommes ici,

Nous avons bien mangé de l'argent, dieu merci.
Aussi, pour en avoir, que de ruses ourdies!
Combien n'avons-nous pas compté de maladies,
Tandis que nous étions en parfaite santé,
Et des cours où jamais nous n'avons assisté,
Et le maître d'anglois, les mois d'académie,
Et de ce Droit sur-tout la dépense infinie!
Notre rare savoir devroit être envié,
Si nous avions appris tout ce qu'on a payé.

DAIGLEMONT.

Nos ressources enfin se sont bien affoiblies,
Si nos parens encore ignorent nos folies,
Au moins nous ont-ils fait sentir, par vingt refus,
Que nos dépenses...

FOLLEVILLE.

Oui: l'argent ne venoit plus;
Nous étions mal: Deschamps m'a fourni cette idée,
De supposer ta mort; moi, je l'ai hasardée:
Le tour nous réussit, et je trouve plaisant
Que tu touches les frais de ton enterrement.

DAIGLEMONT.

Cet argent vient très-bien pour me tirer de gêne;
Mais je songe à mon oncle, à sa cruelle peine...

FOLLEVILLE.

Bon! bon! songe plutôt au plaisir qu'il aura,
Quand son neveu défunt à ses yeux reviendra:
Quelle douce surprise!

DAIGLEMONT.

Et ma pauvre cousine,
Que j'adore, qui m'aime, est encor plus chagrine!
Comme elle va pleurer!

FOLLEVILLE.

Mais en revanche aussi
Comme d'autres riront! Tiens, je crois voir d'ici
Plusieurs de tes parens, qui, pensant qu'ils héritent,
D'une si prompte mort tout bas se félicitent;
Ils vont prendre ton deuil, se partager ton bien;
Mais ils te le rendront.

DAIGLEMONT.

Ma foi, je n'en sais rien.
Enfin, l'extrait fait foi contre mon existence;
Ils me chicaneront; tu verras.

FOLLEVILLE.

Oui; sentence
Par laquelle, vu l'acte, on doit te déclarer
Mort, et te condamner à te faire enterrer.

DAIGLEMONT.

Si mon cousin pouvoit, contre toute espérance,
De mes quinze cents francs me faire encor l'avance!

FOLLEVILLE.

Oh! tu n'en serois pas long-temps embarrassé;
Ce seroit, je t'assure, un fonds bientôt placé.

DAIGLEMONT.

C'est assez discourir; permets que je te dise
D'aller au plus pressé; va toucher sans remise
Les mille écus.

FOLLEVILLE.

J'y vais: toi, tandis que je sors,
Et que je règlerai les choses au-dehors,
Travaille ici; revois l'état de tes affaires;
Fais pour tes créanciers des billets circulaires;
Mande-leur de venir, et qu'ils sont trop heureux.

Puisqu'on veut les payer et finir avec eux:
Bien entendu pourtant qu'ils seront raisonnables,
Et feront sur leur dû des remises passables.

DAIGLEMONT.

Ma foi, tu sais fort bien qu'en leur donnant moitié,
Il n'en est pas un seul qui ne fût trop payé.

FOLLEVILLE.

Allons, tout ira bien; sois sans inquiétude;
Je suis plus las que toi de notre solitude:
Il est temps d'en sortir, et de nous dissiper.
Ce soir, en certain lieu, je te donne à souper.
Je t'ai fait, par besoin, mourir de mort subite:
L'argent comptant revient, et je te ressuscite.
Adieu, je vais courir: dans deux heures au plus
Je reviens te chercher,

DAIGLEMONT.

Je compte là-dessus,
Bon jour dépêche-toi.

SCÈNE III.

DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

DAIGLEMONT.

Jusqu'à ce qu'il arrive,
A mes chers créanciers il faut donc que j'écrive...

DESCHAMPS.

Ecoutez donc, Monsieur; mon esprit attentif
Observe ici qu'il faut un petit correctif.

DAIGLEMONT.

Pourquoi donc?

DESCHAMPS.

Vous allez très-fort vous contredire;
Quand on est mort, je crois qu'on ne peut pas écrire.

DAIGLEMONT.

As-tu trouvé cela sans faire un grand effort?
Je compte bien aussi dater d'avant ma mort.

DESCHAMPS.

Bon.

DAIGLEMONT.

A mes créanciers je m'en vais faire entendre....

DESCHAMPS.

Quoi?

DAIGLEMONT.

Que dans l'autre monde étant près de me rendre,
Moi, je n'ai pas voulu, débiteur scrupuleux,
Partir pour si long-temps, sans prendre congé d'eux.
Il faut des procédés.

DESCHAMPS.

Ma foi, c'est très-honnête,
Ils en seront touchés.

DAIGLEMONT.

J'ai mon dessein en tête.
Laisse faire; mon style énergique et concis
Amollira leurs coeurs dans l'usure endurcis;
Je veux que, tout contrits de leurs fraudes notoires,
Eux-mêmes de moitié réduisent leurs mémoires;
Parbleu, si j'en allois faire d'honnêtes gens,
Cela seroit fort beau! Ne perdons point de temps:
Va chercher là-dedans mes papiers, je te prie;
Et tout de suite....

DESCHAMPS.

Allons; c'est une plaisanterie,
Monsieur, vous n'avez point de papiers, entre nous,
A moins que ce ne soit quelques vieux billets doux.

DAIGLEMONT.

Tu verras que tu sais mieux que moi mes affaires?
Je n'ai pas des papiers importans, nécessaires,
Griffonnés presque tous de la main des huissiers,
Et dont m'ont fait présent messieurs mes créanciers?
Des assignations, des comptes, des mémoires?

DESCHAMPS.

Ah! J'y suis. Je m'en vais vous chercher ces grimoires;
Cela doit faire un beau recueil.

SCÈNE IV.

DAIGLEMONT, (*seul.*)

Nous allons voir
Si j'aurai le talent d'attendrir, d'émouvoir!
C'est par le vieux Jourdain qu'il faut que je commence
Le drôle à tout propos vante sa conscience;
Même dans son quartier il passe pour dévot.

SCÈNE V.

DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

DESCHAMPS.

Voilà, je crois, Monsieur, les papiers qu'il vous faut;

Vous aurez à les lire une peine effroyable,
Et je les tiens écrits de la griffe du diable.

DAIGLEMONT.

C'est bon.

DESCHAMPS.

Monsieur a-t-il encor besoin de moi?

DAIGLEMONT.

Non, pas pour le moment; j'écrirai bien sans toi.

DESCHAMPS.

Je vais donc là-dedans voir l'objet de ma flamme.

DAIGLEMONT.

Tu t'es fait l'amoureux de cette vieille femme,
De l'hôtesse?

DESCHAMPS.

Ma foi, Monsieur; n'en riez pas:
Elle en vaut bien la peine; et quoique ses appas
Aient au moins quarante ans, ils ont fait ma conquête.

DAIGLEMONT.

Là, sérieusement?

DESCHAMPS.

D'honneur, j'en perds la tête.
La bonne dame est veuve, et je lui sais du bien;
Et moi je suis garçon, Monsieur, et je n'ai rien.

DAIGLEMONT.

Ah! tu dois l'adorer; je n'en suis plus en peine.

DESCHAMPS.

Que voulez-vous? Je suis un cadet du bas Maine;
J'ai du ciel, en naissant, reçu, pour tout avoir,
Un grand fonds de mérite, et je le fais valoir.
J'épouserai; j'en ai par devers moi des preuves;
Et les jolis garçons ont des droits sur les veuves.

SCÈNE VI.

DAIGLEMONT, *(seul.)*

Faisons notre travail. Justement, c'est Jourdain
Dont le compte d'abord me tombe sous la main.
Voyons-le. « Dix coupons de belle mousseline;
« Trente aunes de basin, cent vingt de toile fine. »
Je n'en ai pas levé de quoi faire un mouchoir;
J'achetois le matin pour revendre le soir...
« Total, six mille francs. » Juif, comme tu me voles!
C'est beaucoup si j'en ai tiré deux cents pistoles...
Allons; mettons-nous bien en situation;
Prêchons à mon voleur la restitution.

(Il se met à écrire.)

— Bon! superbe début! c'est un trait de génie!
— Ecrivons gravement: je suis à l'agonie.
— L'écriture tremblée. — Il n'aura nul soupçon.
— Mon épître vaudra celles de Cicéron.
— Cela va bien. — Oui. — C'est ainsi qu'il faut s'y prendre.
— Quel ton persuasif! — Mons Jourdain doit s'y rendre.
Relisons: « Vieux coquin, dans une heure au plus tard,
« Je serai mort; adieu. Toute rancune à part,
« Je veux bien te donner des avis salutaires.
« Amende-toi: renonce à tes gains usuraires;
« Songe qu'en l'autre monde, où je vais aujourd'hui,
« On est fort mal reçu, chargé du bien d'autrui.
« Je crois pouvoir, sans qu'on me blâme,
« De ton mémoire au moins retrancher la moitié:
« Ce que j'en fais, mon cher, c'est par pure amitié,
« Et pour le salut de ton ame.

« De ton mémoire ainsi réduit,
« Mon oncle recevra copie;
« Il te paîra sans scandale et sans bruit.
« Mais si, pour ton malheur, il te prend fantaisie
« De vouloir contester, tu peux compter, vieux fou,
« Qu'exprès je reviendrai pour te tordre le cou. »

SCÈNE VII.

DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

DESCHAMPS.

Dans cet hôtel garni, Monsieur, un homme arrive,
Qui porte une figure assez rébarbative;
Il demande monsieur Folleville.

DAIGLEMONT.

Et sais-tu
Qui c'est?

DESCHAMPS.

Non; il est vieux, passablement vêtu.

DAIGLEMONT.

Ah! puisque te voilà, sers-moi de secrétaire.
Tiens, fais de cette lettre un second exemplaire;
Puis tu porteras l'un au bon homme Jourdain,
Et l'autre au bijoutier, à monsieur Valentin;
Dis-leur bien qu'elle étoit depuis long-temps écrite.

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur. Allez-vous recevoir la visite
Du quidam?

DAIGLEMONT.

Non; il vient demander de l'argent:

C'est quelque créancier, si ce n'est un sergent.
Parbleu! tu devois bien tâcher de le connoître.

DESCHAMPS.

Mais vous-même à l'instant saurez qui ce peut être:
Je crois qu'il vient; passez dans ce cabinet-ci,
D'où l'on entend très-bien ce qui se dit ici.

M. DAIGLEMONT *oncle, (derrière le théâtre.)*

Entrons dans la maison.

DAIGLEMONT.

Eh! mais.... je crois entendre...
Oui c'est lui... c'est sa voix... O ciel! quel parti prendre?
C'est mon oncle...

DESCHAMPS.

Votre oncle?

DAIGLEMONT.

Eh! vîte, cachons-nous.

(Ils emportent les papiers, et se sauvent dans le cabinet.)

SCÈNE VIII.

M. DAIGLEMONT, JULIE, L'HOTESSE.

M. DAIGLEMONT.

Monsieur de Folleville est sorti, dites-vous?

L'HÔTESSE.

Oui, Monsieur, mais il doit revenir tout-à-l'heure.

M. DAIGLEMONT.

Puisque dans cet hôtel ce jeune homme demeure,
J'y veux loger aussi. Vous aurez surement,
Pour ma fille et pour moi, chez vous un logement?

L'HÔTESSE.

Certainement, Monsieur, et j'ose vous répondre
Que vous serez content. Je tiens l'hôtel de Londre.
Sans vouloir me flatter, je puis dire qu'ici
Il ne vient que des gens comme il faut, dieu merci.

M. DAIGLEMONT.

J'en suis persuadé. Le jeune Folleville,
Que fait-il, dites-moi, dans cette grande ville?

L'HÔTESSE.

Mais, Monsieur, ce qu'y font beaucoup de jeunes gens.
Il ne demeure ici que depuis peu de temps.
Rarement je l'ai vu. Puis de mes locataires
Je ne dois ni savoir ni conter les affaires.
Les gens de notre état sont bavards, curieux:
Grâce au ciel, je n'ai point ces défauts-là.

M. DAIGLEMONT.

Tant mieux.

L'HÔTESSE.

Sur tout ce que je sais j'ai grand soin de me taire;
Et ne veux point savoir ce dont je n'ai que faire:
Je ne peux pas souffrir les indiscrétions
De ces gens qui toujours vous font des questions.
Monsieur vient à Paris pour affaires, je pense?

M. DAIGLEMONT.

Oui; par voir Folleville il faut que je commence.

L'HÔTESSE.

C'est monsieur votre fils?

M. DAIGLEMONT.

Non.

L'HÔTESSE.

Ou votre neveu?

JULIE.

Hélas! Non.

L'HÔTESSE.

Je trouvois... Il vous ressemble un peu...
Il vous connoît du moins?

M. DAIGLEMONT.

Oh! beaucoup, et je l'aime
De tout mon coeur.

L'HÔTESSE.

Ici chacun en fait de même,
Et c'est qu'il le mérite. Entre nous, je crois bien
Qu'il s'amuse à Paris; est-on jeune pour rien?
Le plaisir, à cet âge, est importante affaire;
Depuis huit jours au reste il est fort sédentaire;
Un de ses bons amis avec lui s'est logé;
Celui-là, par exemple, est un garçon rangé;
Il s'appelle Derbain; il aime les sciences,
Et sur-tout la physique et les expériences.
Enfermé dans sa chambre, il travaille toujours,
Et n'a pas mis le pied dehors tous ces huit jours.

M. DAIGLEMONT.

Ne puis-je pas le voir?

L'HÔTESSE.

Vous en êtes le maître;
Il est là.

M. DAIGLEMONT.

Je serois charmé de le connoître;
Je vais le saluer, et lui dire bon jour.
De Folleville ainsi j'attendrai le retour.

(Il s'approche avec l'hôtesse de la porte du cabinet.

L'HÔTESSE.

La clef est à la porte.

M. DAIGLEMONT, *(tourne la clef, et ne peut pas ouvrir.)*

Eh bien donc?

L'HÔTESSE.

Poussez ferme.

M. DAIGLEMONT.

Mais je crois qu'on retient la porte.

(On met un verrou en dedans.)

Ah! l'on s'enferme.

L'HÔTESSE.

C'est qu'il est occupé: je vous l'avois bien dit.
Vous le dérangeriez.

M. DAIGLEMONT.

Allons, cela suffit.

(Il crie à travers la porte.)

Ne vous dérangez pas, Monsieur, je vous supplie;
J'en serois désolé; j'aime qu'on étudie.
Je ne sais pas pourquoi nos gens ne viennent pas;
Je vais pour les chercher, retourner sur mes pas.

(A Julie.)

Toi, reste avec Madame. Allons, ma bonne amie,
Tâche ici d'oublier ton chagrin, je t'en prie.
Adieu *(Il l'embrasse.)*

SCÈNE IX.

L'HOTESSE, JULIE.

L'HÔTESSE.

Mademoiselle, à ce que je conçois,
Voit Paris aujourd'hui pour la première fois?

JULIE.

Oui, Madame.

L'HÔTESSE.

Et sans doute elle en est bien joyeuse?

JULIE.

Pas beaucoup.

L'HÔTESSE.

Quoi! si jeune, et si peu curieuse!
Savez-vous bien qu'il n'est au monde qu'un Paris?
Chaque étranger qui vient, est enchanté, surpris;
Rien n'est si beau!... par-tout c'est un bruit! une foule!
Sans des plaisirs nouveaux aucun jour ne s'écoule.
Il faut aller tout voir, comédie, opéra.

JULIE.

Qui? moi? j'irai par-tout où mon père voudra.

L'HÔTESSE.

Comment donc? aux plaisirs vous êtes insensible?

JULIE.

Les goûter à présent me seroit impossible.

L'HÔTESSE.

Pauvre enfant! quelle est donc sa situation?
Aurions-nous par hasard quelque inclination,
Quelque tendre penchant qu'un père désapprouve?
Ah! je sais bien alors quel chagrin on éprouve,
Moi, j'ai passé par là. Pour vous mieux désoler,
D'un vieux mari, peut-être, on veut vous affubler.
Car voilà comme on fait... Les malheureuses filles,
Toujours on les marie au gré de leurs familles,
Jamais au leur... Je vois... Vous venez à Paris
Acheter des bijoux, des étoffes de prix,

Enfin tout ce qu'il faut quand on entre en ménage.
Le trousseau?... n'est-ce pas?... A quand le mariage?

JULIE.

Mon père n'est pas homme à me sacrifier,
Et c'est moi qui ne veux jamais me marier.

L'HÔTESSE.

Ah! jamais: ne jurons de rien, Mademoiselle;
Mais enfin, d'où vous vient cette peine cruelle?
Je crois la deviner: soyez de bonne foi;
Je m'y connois un peu: vous aimez, je le voi.

JULIE.

Ah! Dieu!

L'HÔTESSE.

Là, faites-moi la confidence entière.
Je suis fort indulgente en pareille matière.
Au fait, est-ce pour rien que nous avons un coeur?
Puis, si vous aimez, c'est en tout bien, tout honneur.
Dites-moi, votre amant est-il jeune, sincère?
Vous écrit-il? a-t-il l'aveu de votre père?
Viendra-t-il à Paris? est-il un peu jaloux?

JULIE.

Hélas! il pouvoit bien être connu de vous.

L'HÔTESSE.

Bon! comment? il a donc habité cette ville?

JULIE.

C'étoit l'intime ami de monsieur Folleville.
Plus d'une fois sans doute il est ici venu.

L'HÔTESSE.

Comment le nommoit-on?

JULIE.

Daiglemont

L'HÔTESSE.

Je n'ai vu
Personne de ce nom. Si bien donc qu'il demeure
A Paris?

JULIE.

Il n'est plus; c'est sa mort que je pleure.
Je le regretterai toujours comme aujourd'hui;
Je l'aimai le premier; je n'aimerai que lui.

L'HÔTESSE.

Quoi! votre amant est mort! quel malheur effroyable.
D'honneur, cela me fait une peine incroyable.

JULIE.

Ensemble dès l'enfance élevés tous les deux,
Nous avions mêmes goûts, mêmes soins, mêmes jeux:
Je le voyois sans peine adoré de mon père;
Ce n'étoit qu'un cousin, je l'aimois plus qu'un frère...
Je n'ai plus rien au monde, et n'y veux point rester.

L'HÔTESSE.

Mademoiselle, aussi c'est trop vous attrister;
L'usage de Paris est différent du vôtre:
Quand on perd un amant on se pourvoit d'un autre.

JULIE.

Ma douleur est réelle, et durera toujours.

L'HÔTESSE.

Bon! bon! soyez ici seulement quinze jours...

JULIE.

J'ai besoin de repos; je me sens un peu lasse;
Faites que l'on me donne une chambre, de grâce.

L'HÔTESSE.

Dans votre appartement je vais vous installer.

SCÈNE X.

L'HOTESSE, JULIE, DESCHAMPS
(Il sort du cabinet.)

L'Hôtesse.

Pardon : je vois quelqu'un qui voudroit me parler.
Je m'en vais dire... Holà ! ... viendra-t-on quand j'appelle ?
(Un valet paroît.)
Au grand appartement menez Mademoiselle.
Excusez-moi ; bientôt j'irai vous retrouver.

Julie.

Restez ; seule chez moi je vais lire ou rêver.

SCÈNE XI.

L'HOTESSE, DESCHAMPS.

Deschamps.

Ah ! vous voilà, ma reine. A la fin on vous trouve.
Lisez-vous dans mes yeux le transport que j'éprouve ?
De joie, en vous voyant, mon coeur est chatouillé.

L'Hôtesse.

Le plaisir, près de vous, tient le mien éveillé.

Deschamps.

Çà, quand épousons-nous ? car chez moi cela presse.

L'Hôtesse.

Et moi, je crains ; je vais n'être plus ma maîtresse.

Deschamps.

Pourquoi donc ? Nous ferons un ménage si doux,

Que dans votre maison.... La maison est à vous,
N'est-ce pas?

L'HÔTESSE.

Oui, vraiment.

DESCHAMPS.

Ah! vous êtes charmante.
Je crois qu'elle vaut bien vingt mille francs?

L'HÔTESSE.

Oh! trente,
Tout au moins.

DESCHAMPS.

Les beaux yeux! qu'ils sont vifs et perçans!

L'HÔTESSE.

Vous me flattez.

DESCHAMPS.

Qui? moi? je dis ce que je sens.
Votre mobilier paroît considérable?

L'HÔTESSE.

Il vaut dix mille francs.

DESCHAMPS.

Vous êtes adorable.

L'HÔTESSE.

J'ai beaucoup travaillé; dieu merci, j'ai du bien.

DESCHAMPS.

Parle-t-on de cela? Fi donc! N'eussiez-vous rien,
Je vous préférerois, belle comme vous êtes,
Aux plus riches partis... Vous n'avez point de dettes?

L'HÔTESSE.

Très-peu; d'ailleurs bientôt je compte rembourser.
J'ai de l'argent comptant.

DESCHAMPS, *(l'embrassant.)*

Je veux vous embrasser.

Je ne puis résister au désir qui me brûle.

L'HÔTESSE.

Finissez donc, Monsieur.

DESCHAMPS.

D'où vous vient ce scrupule?

L'HÔTESSE.

Eh! mais...

DESCHAMPS.

Ne suis-je pas votre futur époux?

L'HÔTESSE.

Vous avez ma parole.

DESCHAMPS.

Eh bien, que craignez-vous?

Au point où nous voilà, vos refus sont bizarres;
Et pour qu'un marché tienne, il faut donner des arrhes.

L'HÔTESSE.

Non, femme qui les donne, assez souvent les perd;
Et je ne suis déjà que trop à découvert.

DESCHAMPS.

Quoique cette pudeur à mes voeux soit contraire,
Je l'aime. Adieu, cher coeur. J'ai des courses à faire;
L'amour céde au devoir; mais bientôt de retour,
Je reviens à vos pieds du devoir à l'amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

FOLLEVILLE, *(entre gaiement, une bourse à la main.)*

J'ai touché notre argent!.... Ménageons cette bourse....
On n'use pas deux fois d'une telle ressource....
Mille écus! ... A présent, attendons Guillemot.
Pour nous mieux mettre en fonds il doit venir bientôt...
On nous l'envoye exprès... Ce cher oncle!... je l'aime....
Il nous eût fort gênés, s'il fût venu lui-même;
Heureusement pour nous, il est très-loin d'ici...

(Il appelle du côté du cabinet.)

Tout va bien... Daiglemont... Daiglemont....

SCÈNE II.

FOLLEVILLE, M. DAIGLEMONT.

M. DAIGLEMONT, *(entrant tout-d'un-coup par un autre côté.)*

Me voici:

FOLLEVILLE.

Comment, Monsieur, c'est vous?

M. DAIGLEMONT.

Vous le voyez: moi-même.

FOLLEVILLE.

Est-il bien vrai?

M. DAIGLEMONT.

D'où vient cette surprise extrême?
Vous me saviez ici. Vous m'appeliez!

FOLLEVILLE.

Moi? Non.

M. DAIGLEMONT.

Mais très-distinctement vous avez dit mon nom.

FOLLEVILLE.

Vous croyez?

M. DAIGLEMONT.

J'en suis sûr.

FOLLEVILLE.

Cela se peut, sans doute;
C'est l'effet des regrets que mon ami me coûte;
Bien souvent je le nomme, et malgré son trépas,
Insensé! je l'appelle; il ne me répond pas.

M. DAIGLEMONT.

D'une vive amitié c'est la marque certaine.
Sa mort m'a fait aussi la plus affreuse peine!...
Vous ne m'attendiez pas, je pense?

FOLLEVILLE.

Pas beaucoup,

M. DAIGLEMONT.

Je me suis à venir décidé tout-d'un-coup,
Et j'arrive un peu las, mais bien portant du reste.
Je loge en cet hôtel.

FOLLEVILLE.

Je suis, je vous proteste,
Enchanté de vous voir. Cependant, entre nous.

J'aimerois tout autant que vous fussiez chez vous.
Risquer votre santé! voyager à votre âge!

M. DAIGLEMONT.

J'avois chargé d'abord Guillemot du voyage,

FOLLEVILLE.

Il falloit qu'il le fît, et je suis affligé,
Par intérêt pour vous...

M. DAIGLEMONT.

Je vous suis obligé.

FOLLEVILLE.

Vous serez mal ici; la maison est mesquine.

M. DAIGLEMONT.

Je serai près de vous; cela me détermine.

FOLLEVILLE.

Vous êtes trop honnête.

M. DAIGLEMONT.

Ah!... vous avez reçu
Une lettre, un effet?

FOLLEVILLE.

Oui, tout m'est parvenu.
Par exemple, pourquoi vous presser de me rendre
Cette misère-là? Je pouvois bien attendre.
Pour un peu de retard, rien n'eût été perdu:
Cela ne valoit pas...

M. DAIGLEMONT.

Cela vous étoit dû;
C'étoient des déboursés, et qui par leur nature...

FOLLEVILLE.

Ne m'ont pas un instant gêné, je vous assure.

M. DAIGLEMONT.

Oh! ça, je vais un peu voir mon appartement;
Tantôt nous parlerons d'affaires amplement.

FOLLEVILLE.

Je vais, en attendant, vous tenir compagnie.

M. DAIGLEMONT.

Non, non; restez, mon cher, point de cérémonie.

SCÈNE III.

FOLLEVILLE *(seul.)*

Oh! parbleu, nous voilà dans un bel embarras!
Comment sortirons-nous d'un aussi mauvais pas?
Si le bon homme va découvrir le mystère,
Il sera contre nous d'une horrible colère;
Mais de mon plan toujours assurons le succès;
Que d'abord l'oncle paye, et qu'il se fâche après.

SCÈNE IV.

FOLLEVILLE, DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

FOLLEVILLE, *(va à la porte du cabinet.)*

Hé! notre ami, sais-tu que ton oncle lui-même...

DAIGLEMONT.

Est ici. Tu nous mets dans une peine extrême,
Et qu'y gagnerons-nous?

FOLLEVILLE.

Mais d'abord mille écus,

Qu'en fort beaux louis d'or à l'instant j'ai reçus.
Hé! Deschamps, veille un peu, que l'on ne nous surprenne.

DESCHAMPS.

J'ai l'oeil bon, dieu merci; ne soyez point en peine.
Si quelqu'un vient, j'aurai soin de vous avertir.

DAIGLEMONT.

Où ton adresse enfin pourra-t-elle aboutir?
Là, dis-moi maintenant ce que nous allons faire?

FOLLEVILLE.

Il n'est pas trop aisé de nous tirer d'affaire.

DAIGLEMONT.

Je le crois.

FOLLEVILLE.

Je ne vois qu'un moyen d'en sortir.

DAIGLEMONT.

Quel est-il?

FOLLEVILLE.

Ma foi, c'est de te laisser mourir.
Toi défunt, il n'est plus nécessaire de feindre;
Tu n'auras de ton oncle aucun reproche à craindre,
Ni moi non plus; cela nous met tous en repos.
Tiens, tu ne peux jamais mourir plus à propos.

DAIGLEMONT.

Ris; dis-nous des bons mots d'un air plaisant et leste.
Sais-tu qu'il faut avoir bien de l'esprit de reste,
Pour en vouloir fourrer par-tout comme tu fais!
Je vais tout avouer à mon oncle; je vais
Me jeter à ses pieds...

FOLLEVILLE.

Oui, je te le conseille;
Prends-moi le ton pleureur, il te sied à merveille;

Va faire le nigaud: tu n'as donc pas de coeur?
Je te demande où sont les sentimens, l'honneur?

DAIGLEMONT.

Mais, encore une fois, que faut-il que je fasse?

FOLLEVILLE.

Je vais te l'indiquer; car un rien t'embarrasse.
Notre projet enfin, jusqu'ici bien conduit,
Pour être dérangé, n'est pas encor détruit.
Ton oncle ne sait pas le fin de notre histoire;
Il te croit toujours mort: eh bien! laissons-le croire.
Toi, dans ce cabinet renferme-toi sans bruit;
N'en sors pas un instant; si tôt qu'il fera nuit,
Tu partiras, muni d'une bourse assez ronde;
Et dans quelque retraite agréable et profonde,
Tandis que ton trépas causera nos soupirs,
Tu vivras à ton aise au milieu des plaisirs.

DAIGLEMONT.

Et tu feras payer mes dettes?

FOLLEVILLE.

Je l'espère.

DAIGLEMONT.

C'est que c'est là le point important de l'affaire.

FOLLEVILLE.

En as-tu fait l'état? Peux-tu me le donner?

DAIGLEMONT.

Pas encore.

FOLLEVILLE.

Avant tout, il faut le terminer.
Tes créanciers, voyons, que leur as tu fait dire?

DAIGLEMONT.

Tantôt à quelques-uns j'ai pris le soin d'écrire
Qu'on leur paîroit moitié.

FOLLEVILLE.

Fort bien. Mon cher Deschamps,
Il faut nous seconder.

DESCHAMPS.

Volontiers; j'y consens.

FOLLEVILLE.

Fais autour de notre oncle exacte sentinelle;
Entends, observe tout; sois prêt, si je t'appelle.
(A Daiglemont.)
De ton état passif allons nous occuper,
Viens: le succès en vain semble nous échapper,
J'en réponds: tu verras, en affaire pareille,
Que j'exécute encor mieux que je ne conseille.

(Folleville et Daiglemont rentrent dans le cabinet.)

SCÈNE V.

DESCHAMPS, *(seul.)*

Laissez-moi faire, allez; je ne suis pas un sot,
Et je prétends ici vous aider comme il faut.
Quelqu'un vient.. C'est notre oncle.. Il a tort. Comment diantre?
Là dedans à présent il ne faut pas qu'il entre;
Ch rchons quelque moyen de l'arrêter ici...
Il s'agit de mentir... c'est aisé... m'y voici.

SCÈNE VI.

M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

M. DAIGLEMONT.

Folleville est chez lui? Sans doute il est visible,
N'est-ce pas mon ami?

DESCHAMPS.

Que vois-je! est il possible?
Ah! Monsieur, je me jette à vos pieds.

M. DAIGLEMONT.

Que veux-tu?
D'où nous connoissons-nous? Tu ne m'as jamais vu.

DESCHAMPS.

Oh! cela ne fait rien. Je sais vous reconnoître,
Vous ressemblez si fort à feu mon pauvre maître!
Il faut que vous soyez son oncle Daiglemont:
Oui, Monsieur, c'est vous-même, et mon coeur m'en répond.

M. DAIGLEMONT.

Tu servois mon neveu?

DESCHAMPS.

Jugez de ma disgrâce;
Vous sentez que sa mort m'a fait perdre ma place.
Il n'a pu me garder. Ah! quel événement?
Je l'ai donc vu mourir, ce jeune homme charmant,
Qui menoit, à son âge, une vie exemplaire,
Qui, dès qu'il se montroit, étoit certain de plaire:
Beau comme un ange... Enfin, c'étoit votre portrait.

M. DAIGLEMONT.

Il me ressembloit fort: oui, chacun le disoit.
Mais adieu; je vais voir Folleville.

DESCHAMPS, *(le retenant.)*

Ah! j'espère
Que vous compatirez, Monsieur, à ma misère.
Hélas! j'ai sur les bras ma femme et quatre enfans.

M. DAIGLEMONT.

Je te plains. Mais il faut que j'entre là-dedans.

DESCHAMPS, *(le retenant encore.)*

Monsieur, les malheureux aiment qu'on les écoute,
Qu'on les plaigne; et c'est là le service, sans doute,
Qu'on rend plus volontiers; car il ne coûte rien.

M. DAIGLEMONT.

Va, va, je tâcherai de te faire du bien.

DESCHAMPS.

Monsieur, pour un moment, si je vous intéresse,
Je suis content ... Me voir si fort dans la détresse! ...
Feu Monsieur me disoit: Deschamps, reste avec moi;
Tu ne manqueras pas; je prendrai soin de toi.
Si je viens à mourir, je prétends et j'ordonne
Que jamais après moi tu ne serve personne:
Et je n'oublirai pas de faire un testament,
Afin de te laisser de quoi vivre aisement.
Mais il est brusquement parti pour l'autre monde...
En pleurs, lorsque j'y pense, il faut bien que je fonde....
Etre emporté si vîte! .... Ah! j'en perdrai l'esprit!

M. DAIGLEMONT.

Le pauvre malheureux! Vraiment il m'attendrit.
Va, je te placerai comme il faut, sois tranquille.
Mais, encore une fois, je veux voir Folleville.
Adieu.

DESCHAMPS.

Pardon, si j'ose encor vous arrêter.
C'est que réellement je ne puis vous quitter.

SCÈNE VII.

M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS, FOLLEVILLE (sortant du cabinet.)

M. DAIGLEMONT.

Ah! vous voilà, mon cher! chez vous j'allois me rendre.

FOLLEVILLE.

Comment! est-ce qu'ici l'on vous a fait attendre?

M. DAIGLEMONT.

Il n'importe: le temps ne m'a pas semblé long,
Et je causois avec cet honnête garçon.

DESCHAMPS.

Oui, j'amusois Monsieur.

M. DAIGLEMONT.

C'est un bon domestique,
A ce qu'il paroît?

FOLLEVILLE.

Lui! c'est un sujet unique.

M. DAIGLEMONT.

Et Daiglemont devoit en être bien content?

FOLLEVILLE.

Daiglemont!... en faisoit l'éloge à chaque instant.

M. DAIGLEMONT.

Puisque vous m'en rendez un si bon témoignage,
Je veux de mes bontés lui donner quelque gage.
Prends ce double louis à compte.

DESCHAMPS.

En vérité,
Monsieur, c'est déjà plus que je n'ai mérité.

M. DAIGLEMONT.

Non, non, tous tes discours montrent une belle ame.
Va, va-t-en retrouver tes enfans et ta femme;
Console-les: dis-leur qu'à partir d'aujourd'hui,
Je prétends devenir leur père et ton áppui.

DESCHAMPS.

Je n'avois pas compté recevoir ce salaire;
Mais on gagne toujours quelque chose à bien faire.

SCÈNE VIII.

M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT.

Çà, parlons des motifs qui m'amènent ici.
Vous nous avez mandé que dans ce pays-ci,
Mon neveu, que je plains, a laissé quelques dettes;
Moi-même je verrai comment elles sont faites.
Je suis assez surpris qu'il ait pu s'endetter.
Puis, de l'occasion j'ai voulu profiter
Pour faire voir Paris à ma pauvre Julie,
Et la distraire un peu de sa mélancolie.
Cette enfant se désole: elle aimoit son cousin;
Je cherche les moyens d'adoucir son chagrin;
Et c'est pour elle aussi que j'ai fait le voyage.

FOLLEVILLE.

Tout cela me paroît on ne peut pas plus sage.

M. DAIGLEMONT.

Savez-vous à-peu-près combien doit mon neveu?

FOLLEVILLE.

Mais Monsieur, c'est selon; il doit beaucoup et peu.

M. DAIGLEMONT.

Comment l'entendez-vous?

FOLLEVILLE.

Cela peut vous surprendre:
Mais dans l'instant, je crois, vous allez me comprendre.
Envers ses créanciers il a bien reconnu
Qu'il leur devoit beaucoup; mais il a peu reçu.

M. DAIGLEMONT.

Mais vous me parlez là de mauvaises affaires;
Il a donc contracté des dettes usuraires!

FOLLEVILLE.

Un jeune homme peut-il emprunter autrement?
Il faut qu'au poids de l'or il achette l'argent.

M. DAIGLEMONT.

De voir les créanciers il faut que je m'occupe.

FOLLEVILLE.

Je pourrai vous aider à n'être pas leur dupe.

M. DAIGLEMONT.

Oui! comment?

FOLLEVILLE.

J'ai sur eux de bons renseignemens;
Et Daiglemont lui-même, à ses derniers momens,
A fait l'état au vrai de ses dettes passives,
Dûment apostillé de notes instructives.

M. DAIGLEMONT.

Vous me le remettrez?

FOLLEVILLE.

Très-volontiers.

M. DAIGLEMONT.

C'est bon.

FOLLEVILLE.

Ces Messieurs aisément n'entendront pas raison;
Mais pour mieux parvenir à la leur faire entendre,
Offrez-de les payer comptant, et sans attendre;
Ils se décideront: ils sont gens à savoir
Très-bien ce que par heure un écu peut valoir.
Plus tard on leur rendroit, plus il faudroit leur rendre.

M. DAIGLEMONT.

Très-grand merci des soins que vous voulez bien prendre.

FOLLEVILLE.

Bon! c'est avec plaisir, et par pure amitié:
Je voudrois que déjà vous eussiez tout payé.

M. DAIGLEMONT.

Nous verrons tout cela.... Mais que nous veut ma fille?

SCÈNE IX.

M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE, JULIE.

JULIE.

L'hôtesse me fait fuir; sans cesse elle babille;
Son caquet, à la fin, me lasse et m'étourdit,

M. DAIGLEMONT.

Mais sans trop prendre garde à tout ce qu'elle dit,
Cela te distrairoit; tu serois plus tranquille,
Ma chère enfant, tu vois monsieur de Folleville:
C'étoit le bon ami du pauvre Daiglemont.

FOLLEVILLE, *(saluant Julie.)*

Puis-je vous assurer de mon respect profond?

JULIE.

Monsieur....

M. DAIGLEMONT.

Tu te plais mieux toute seule?

JULIE.

Mon père;

Je vous fais de la peine; excusez.

M. DAIGLEMONT.

Va, ma chère,

(à Folleville.)

Je ne puis t'en vouloir. Encor de nouveaux pleurs.

FOLLEVILLE, *(à Julie.)*

Je suis loin de blâmer vos regrets, vos douleurs.
De mon ami pour vous j'ai connu la tendresse;
Mais on peut vaincre enfin la plus juste tristesse.
Nous nous empresserons tous de vous consoler.

M. DAIGLEMONT.

Il a grande raison; on ne peut mieux parler.
(A Folleville.
Allons voir nos Messieurs. Ma fille, je vais faire
En sorte de finir promptement toute affaire;
Puis à tes moindres voeux, tout prêt à consentir,
Tu n'auras qu'à vouloir pour te bien divertir.

(Ils sortent tous excepté Julie.)

SCÈNE X.

JULIE, *(seule.)*

Ah dieu! dans le chagrin, dont je suis tourmentée,

De quels amusemens pourrois-je être flattée?
Il n'en est plus pour moi... Cher cousin!... Non jamais...,
Je sens bien à présent à quel point je l'aimois...
Je le perds... pour toujours... Cette idée est affreuse!
Je ne le verrai plus... Ah! pleure malheureuse,
Pleure... Oh! si je pouvois, une fois seulement,
Le revoir, lui parler!.... ne fût-ce qu'un moment!..;
Pour un moment si doux, je donnerois ma vie...

SCÈNE XI.

JULIE, DAIGLEMONT (sort du cabinet.)

JULIE.

Ah! grand dieu! me trompé-je?

DAIGLEMONT.

O ma chère Julie!

JULIE.

Il me parle!.., Est-il vrai?... Daiglemont! est-ce toi?

DAIGLEMONT.

Ma charmante cousine, ah! n'aye aucun effroi!

JULIE.

Je ne t'ai point perdu?

DAIGLEMONT.

Revois celui qui t'aime.
Oui, je vis, et pour toi je suis toujours le même;
Sur un récit trompeur, cesse de me pleurer.

JULIE.

Mais explique-moi donc?....

DAIGLEMONT.

Il faut te déclarer

La vérité. J'étois... Ciel! on vient: prenons garde:
C'est l'hôtesse; feignons, car c'est une bavarde.

SCÈNE XII.

JULIE, DAIGLEMONT, L'HOTESSE.

L'HÔTESSE.

Ah! ah! monsieur Derbain, je vous rencontre ici?

JULIE.

Monsieur Derbain?... Mais...

DAIGLEMONT.

Oui; c'est moi qu'on nomme ainsi,
Mademoiselle.

L'HÔTESSE, (*à Julie.*)

Et vous pourquoi donc, je vous prie,
Nous fuir, pour vous livrer à votre rêverie?
Mais monsieur votre père, en sortant, m'a prescrit,
De chercher les moyens d'égayer votre esprit.
Je ne vous quitte plus.

JULIE.

C'est avoir trop de zèle.

DAIGLEMONT.

Moi, j'arrive, et j'ai fait peur à Mademoiselle,
En entrant tout-d'un-coup; j'ai mal pris mon moment.

JULIE.

Oui vous m'avez causé beaucoup d'étonnement:
Mais je ne m'en plains pas.

L'HÔTESSE.

Ah! vous êtes si bonne!

(A Daiglemont.)
Je cherche à consoler cette jeune personne;
Aidez-moi, s'il vous plaît; causons un peu tous deux;
Cela l'amusera.

DAIGLEMONT.

De bon coeur; je le veux.
Eh! tenez, je m'en vais vous conter une histoire
Qui vient, fort à propos, s'offrir à ma mémoire.

L'HÔTESSE.

Voyons donc.

DAIGLEMONT.

Vous savez comment les jeunes gens;
Pour dépenser ici, rançonnent leurs parens;
Ils ont, pour les tromper, des ruses incroyables.

L'HÔTESSE.

C'est que tous ne sont pas, comme vous, raisonnables.

DAIGLEMONT.

Or écoutez le tour qu'ont fait deux étourdis,
Dont l'un, je vous l'avoue, est fort de mes amis.
L'autre suppose un jour que son cher camarade
Est mort, après avoir été long-temps malade;
A l'oncle du défunt il écrit tristement,
Lui conte avec détail la mort, l'enterrement,
En réclame les frais: l'oncle, honnête et brave homme,
S'empresse d'envoyer une assez forte somme . . .

L'HÔTESSE.

S'il n'est pas vrai, le conte au moins est bien trouvé.

DAIGLEMONT.

Un conte!... point du tout; le fait est arrivé.

JULIE.

Tant pis: je blâme fort un pareil artifice.

DAIGLEMONT.

Permettez, mon ami n'en étoit point complice;
Il n'a même à la ruse en rien contribué;
C'est sans le prévenir que l'autre l'a tué.

JULIE.

Ces deux Messieurs menoient une belle conduite.

DAIGLEMONT.

Enfin, de mon récit écoutez donc la suite.
L'oncle arrive. Jugez quel embarras cruel!
Pour mon ami sur-tout un chagrin bien réel
Vint de ce qu'il aimoit, et de toute son ame,
Une jeune beauté bien digne de sa flamme;
Dès l'âge le plus tendre il en étoit épris...

JULIE.

Et peut-être il l'avoit oubliée à Paris?

DAIGLEMONT.

Oh! non; elle n'est pas de celles qu'on oublie.
Comptez qu'il l'aime encore, et pour toute sa vie:
Aussi, sans désespoir, il ne pouvoit songer
Qu'elle alloit de sa mort peut-être s'affliger;
Et quoiqu'il n'eût pas eu de part au stratagème,
Il se le reprochoit, s'en vouloit à lui-même
Du chagrin qu'elle avoit senti... Mais, par bonheur,
Il trouva le moyen de la tirer d'erreur;
Lui peignit son amour, son repentir sincère:
Pensez-vous qu'elle fut bien long-temps en colère?
Que fit-elle? Voyons, daignez le deviner.

JULIE.

Elle fut assez bonne encor pour pardonner.

L'Hôtesse

Oh! je le gagerois. Voilà comme nous sommes!
On ne nous passe rien; nous passons tout aux hommes.

Daiglemont.

Elle fit plus encore.

Julie.

Eh! quoi donc? Pour le coup...

Daiglemont.

Sur l'oncle du jeune homme elle pouvoit beaucoup;
Elle avoit de l'esprit, une grâce adorable;
Elle en obtint l'oubli d'une faute excusable;
Même on dit que l'hymen d'elle et de son amant,
De cette intrigue enfin fut l'heureux dénoûment.

Julie.

Ah! vous brodez, Monsieur.

L'Hôtesse.

J'aime fort cette histoire.

Julie.

Oui; mais au dénoûment je n'ose guère croire.
Jugez, en apprenant comme tout s'est passé,
A quel point l'oncle doit se trouver offensé.
La paix, après cela, n'est pas aisée à faire.

Daiglemont.

Ah! vous arrangeriez une pareille affaire,
Si vous vous en mêliez.

Julie.

Je n'ose m'en flatter.
J'y ferois mes efforts; vous pouvez y compter.

Daiglemont.

Pardon, Mademoiselle: il faut que je vous quitte.

L'Hôtesse.

Vous êtes bien pressé; pourquoi partir si vîte?

Daiglemont, *(bas à Julie.)*

Oh! c'est bien à regret. Mon oncle peut venir.

Julie.

Monsieur, je ne veux point ici vous retenir.
Pourtant à vos récits je prêterois l'oreille
Avec bien du plaisir. Vous contez à merveille.

Daiglemont.

Ah! si le dénoûment n'en étoit plus douteux,
L'histoire que j'ai dite en vaudroit beaucoup mieux.

SCÈNE XIII.

L'HOTESSE, JULIE.

L'Hôtesse.

Il vous a divertie; oui, la chose est certaine.

Julie.

Son entretien m'a plu; j'en conviendrai sans peine.

L'Hôtesse.

Je m'en suis aperçue; et ce monsieur Derbain,
Pour être aimable, vaut, je crois, votre cousin.

Julie, *(souriant.)*

Mais je le crois aussi.

L'Hôtesse.

Bon! cela vous fait rire?
Vous serez consolée: ai-je eu tort de le dire?
Je mettois quinze jours; mais je vois maintenant,
Grâce à monsieur Derbain, qu'il n'en faudra pas tant.

Fin du Second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE (seule.)

Je reviens en ces lieux, et mon coeur m'y ramène:
Quel bonheur! quelle joie incroyable et soudaine!
Cher cousin! Je voudrois le revoir, lui parler!...
Si cela se pouvoit sans qu'on vînt nous troubler.
Déjà quelqu'un, combien cela me contrarie!

SCÈNE II.

M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE, M. JOURDAIN, M. MICHEL, JULIE.

M. DAIGLEMONT.

Entrez, Messieurs, entrez; sans façon, je vous prie.
Vous veniez pour me voir, et je sors de chez vous;
Ainsi fort à propos nous nous rencontrons tous.
(Apercevant Julie.)
Ah! ma fille, c'est toi?

JOURDAIN.

Charmante demoiselle!

MICHEL.

On est heureux d'avoir une fille si belle!

M. DAIGLEMONT.

Eh! que faisois-tu là?

JULIE.

Qui? moi! je vous attends;
Avec ces Messieurs-là serez-vous bien long-temps?

M. DAIGLEMONT.

Je ne sais; nous avons des affaires ensemble.
Daiglemont s'est beaucoup endetté, ce me semble.
Ce sont des créanciers qu'il me laisse à payer.

JULIE.

Il faut finir cela sans vous faire prier.
Ces Messieurs sont des gens honnêtes, j'en suis sûre:
L'exacte probité se peint sur leur figure.
Demandez-leur; ils ont trop d'honneur, de vertu,
Pour venir réclamer plus qu'il ne leur est dû.

JOURDAIN.

Je dis..., Mademoiselle... oh! vous êtes bien bonne.

MICHEL.

Voilà ce qui s'appelle une aimable personne.

JULIE.

Terminez promptement; ensuite dans Paris
Nous nous promenerons: vous me l'avez promis.
Vous me ferez tout voir, les jardins, les spectacles:
On dit que c'est ici le pays des miracles.
Quant à moi, je conviens que je n'aurois pas cru,
En arrivant, y voir ce que j'ai déjà vu.

M. DAIGLEMONT.

Eh! mais! comme elle est gaie! et comme elle babille!
Est-il rien si léger que l'esprit d'une fille!
Vous avez vu tantôt les pleurs qu'elle a versés.

JULIE.

Oh! mes plus grands chagrins à présent sont passés,
Et même le moment n'est pas bien loin, j'espère:

Où je n'en aurai plus du tout. Adieu, mon père.
Bon jour, Messieurs.

M. DAIGLEMONT.

Bon jour.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, excepté JULIE.

M. DAIGLEMONT.

Je serois enchanté
Que cette chère enfant retrouvât sa gaîté.
Oh çà, Messieurs, je suis à vous. Mais le jour baisse :
Holà ! de la lumière.

(Un valet apporte des bougies, qu'il pose sur la table.)

Il suffit ; qu'on nous laisse.
Pour nous entendre mieux, d'abord asseyons-nous.

MICHEL.

Bien vu.

M. DAIGLEMONT.

Monsieur Jourdain, çà, commençons par vous.

JOURDAIN.

Volontiers. Mon objet n'est pas considérable.
Puis, je crois que Monsieur est juste et raisonnable,
Et qu'il ne voudroit pas qu'on perdît avec lui.
Le commerce est vraiment périlleux aujourd'hui.
Regardez... du défunt voilà bien l'écriture,
Et sa reconnoissance au bas de ma facture.

M. DAIGLEMONT.

Voyons... Six mille francs... Vous vous moquez, je crois !

Quoi! pour deux mille écus de toile en dix-huit mois?
Je vous demande un peu ce qu'il en a pu faire.

JOURDAIN.

Je n'en sais rien, Monsieur; ce n'est pas mon affaire.
J'ai vendu, j'ai livré; je ne sais que cela;
Il faut que l'on me paye.

FOLLEVILLE.

Ah! doucement: j'ai là
Certains renseignemens qui doivent nous apprendre
Comment monsieur Jourdain a le talent de vendre.

JOURDAIN.

Monsieur, je suis Syndic de ma Communauté,
Et je n'ai rien à craindre en fait de probité.
Je suis connu; depuis quarante ans que j'exerce...

FOLLEVILLE.

Ah! monsieur le Syndic sait le fin du commerce.
Çà, ne nous fâchons pas, mon cher monsieur Jourdain.
De Daiglemont aussi vous connoissez la main.
Voici...

JOURDAIN.

D'ailleurs, Monsieur, l'article est sur mes livres.

FOLLEVILLE, *(sortant un porte-feuille.)*

Il est encore ici. Tenez: « six mille livres.
« Il est vrai que Jourdain m'a vendu sur ce pié;
« Mais Durand son voisin et son associé,
« M'a racheté le tout avec deux tiers de perte;
« Par ce moyen pour moi leur bourse s'est ouverte,
« J'ai reçu l'argent: mais la toile et le basin
« N'ont fait qu'aller de l'un dans l'autre magasin. »

JOURDAIN.

Monsieur, à tout cela, je ne dois rien entendre;

Quand on se fait marchand, je crois que c'est pour vendre.
Les temps sont durs, Monsieur, et tout n'est pas profit.
On vit comme l'on peut.

FOLLEVILLE.

Eh! oui; c'est fort bien dit.
Monsieur Jourdain raisonne en père de famille;
Aussi dit-on qu'il vient de marier sa fille
Avec un procureur: il a donné comptant
Vingt mille écus de dot.

JOURDAIN.

Et je n'ai plus d'argent.

FOLLEVILLE.

On vous en donnera; mais rendez-vous traitable.

M. DAIGLEMONT.

Et vous, monsieur Michel, serez-vous raisonnable?
Voyons, que vous faut-il?

MICHEL.

Vous l'allez voir bientôt.
Mon affaire est très-simple et cela n'a qu'un mot.
C'est de l'argent prêté; j'ai le billet en poche.
Le voici. J'ai long-temps attendu, sans reproche.
Il est de cent louis, que vous m'allez compter.

FOLLEVILLE.

Ah! vous nous permettrez d'abord de consulter
Nos notes; le défunt tout exprès les a faites.

MICHEL.

Monsieur...

FOLLEVILLE.

Tenez.. « Michel.. C'est l'article où vous êtes.
« Cent louis, par billet, que j'ai dans peu de temps,
« Trois fois renouvelé! J'ai reçu neuf cents francs. ».

M. DAIGLEMONT.

Oh! c'est trop fort; vit-on jamais pareille usure?

MICHEL.

Monsieur, je ne crois pas mériter cette injure,
Pour avoir obligé monsieur votre neveu;
Je l'aimois tendrement....

M. DAIGLEMONT.

Il y paroît, parbleu?
Quel métier faites-vous?

MICHEL.

Monsieur, je fais la banque,
Et j'avance au public des fonds, quand il en manque.
Vous entendez fort bien, lorsque l'on fait un prêt,
Qu'il faut en retirer un certain intérêt.
N'est-ce pas que l'argent qu'en mon coffre je serre,
Je pourrois l'employer en de bons fonds de terre,
En maisons, en contrats? J'en recevrois des fruits:
Qu'importe la façon dont ils me sont produits?

M. DAIGLEMONT.

Vous savez employer au mieux votre fortune,
Et vous faites, mon cher, trois récoltes pour une.

MICHEL.

Oui; mais les non-valeurs, les risques que je cours....

M. DAIGLEMONT.

Oh! çà, Messieurs, tranchons d'inutiles discours:
Je vous offre à chacun moitié de vos créances;
Voyez: l'argent est prêt; faites-moi vos quittances.

JOURDAIN.

Cela ne se peut pas.

MICHEL.

Moi, je veux tout ou rien,

M. DAIGLEMONT.

Décidément?

JOURDAIN.

Très-fort.

M. DAIGLEMONT.

Quittons cet entretien;
Messieurs, vous finiriez par m'échauffer la bile;
Je vous laisse. Venez, suivez-moi, Folleville.

MICHEL.

Ce n'est pas avec moi qu'on devroit marchander.

M. DAIGLEMONT.

Songez qu'avant ce soir il faut vous décider.
Adieu: retenez bien ma dernière parole,
Aujourd'hui, la moitié; demain, pas une obole.

SCÈNE IV.

JOURDAIN, MICHEL.

JOURDAIN.

Quel parti prendrez-vous?

MICHEL.

Eh! mais il est tout pris;
A ces manières-là nous sommes aguerris.
Vous verrez qu'on doit faire une avance très-forte,
Sans que l'argent vous rentre et sans qu'il vous rapporte,

JOURDAIN.

Et s'ils vont nous plaider?

MICHEL.

Quoi! cela vous fait peur,
Tandis que vous avez un gendre procureur?

JOURDAIN.

J'entends mal les procès.

MICHEL.

Oh! qu'à cela ne tienne,
Mon ami; je suivrai votre affaire et la mienne;
En nous réunissant, il en coûtera moins.
Vous en ferez les frais, j'y donnerai mes soins.

JOURDAIN.

Mais l'écrit du défunt qu'ils viennent de nous lire,
En justice ils auront grand soin de le produire.

MICHEL.

Eh! que fait cet écrit? On ne le croira pas.
Pensez-vous que le mort revienne de là-bas,
Tout exprès pour plaider contre nous, pour se plaindre?

JOURDAIN.

Mais non; je ne crois pas que cela soit à craindre.
Il m'en avoit pourtant menacé...

MICHEL.

Bon! Comment?

JOURDAIN.

Par ce billet; lisez: à la fin seulement.

MICHEL *(lit.)*

Tu peux compter qu'exprès je reviendrai.... Folie!
Vous sentez bien que c'est une plaisanterie;
On n'est point effrayé d'un mot comme cela.
Quand on a de l'esprit...

JOURDAIN.

Oh! oui, quand on en a...

MICHEL.

Est-ce que vous croyez aux revenans?

JOURDAIN.

Moi? guère.

MICHEL.

Un peu?

JOURDAIN.

Mais...

MICHEL.

Bon! ce sont des contes de grand'mère;
Chez les honnêtes gens, personne n'y croit plus.

JOURDAIN.

Ne badinez donc pas, de grâce, là-dessus.

MICHEL.

On fait sur ce sujet bien des récits bizarres;
Il faut s'en défier; les esprits sont très-rares....

DAIGLEMONT, *(dans le cabinet, sans se montrer, et grossissant sa voix.)*

Vous êtes un fripon.

MICHEL.

Plaît-il monsieur Jourdain?

JOURDAIN.

Moi, je n'ai point parlé.

DAIGLEMONT, *(de même.)*

Vous êtes un coquin.

JOURDAIN.

Vous dites?

MICHEL.

Pas un mot.

DAIGLEMONT, *(de même.)*

Vous apprendrez, canaille,
Si c'est impunément que d'un mort on se raille.

MICHEL.

Nous ne sommes pas seuls.

DAIGLEMONT, *(de même.)*

Craignez d'être traités
Aussi sévèrement que vous le méritez.

JOURDAIN.

Juste ciel! c'est sa voix!

MICHEL.

Mais je crois reconnoître
En effet...

JOURDAIN.

De ma peur je ne suis pas le maître.

SCÈNE V.

JOURDAIN, MICHEL, DAIGLEMONT, (sort du cabinet, souffle les bougies. On baisse les lampes; le théâtre est dans l'obscurité.)

DAIGLEMONT.

Scélérats!

(Jourdain et Michel tombent par terre de frayeur.)

JOURDAIN.

Ah! mon dieu!

MICHEL.

Pardon! mille pardons.

JOURDAIN.

Oui; vous disiez bien vrai: nous sommes des fripons.

MICHEL.

Qu'exigez-vous de nous? car je suis dans des transes...

DAIGLEMONT.

Si vous n'abandonnez moitié de vos créances...

MICHEL.

Oh! je vous le promets.

JOURDAIN.

Et moi; j'en fais le voeu.

DAIGLEMONT.

J'y compte, songez-y; n'y manquez pas. Adieu.

SCÈNE VI.

JOURDAIN, MICHEL.

MICHEL.

Est-il parti?

JOURDAIN.

Vraiment, tâchez d'y voir vous-même.

MICHEL.

Je ne puis revenir de ma frayeur extrême;
Car c'étoit lui, bien lui.

JOURDAIN.

Vous faisiez l'esprit fort
Pourtant: vous prétendiez...

MICHEL.

Je vois que j'avois tort.

JOURDAIN.

Surement vous l'aviez: et voilà bien qui prouve
Qu'il faut croire...

SCÈNE VII.

JOURDAIN, MICHEL, M. DAIGLEMONT.

(Un valet l'éclaire: on relève les lampes.)

M. DAIGLEMONT.

Ah! Messieurs, ici je vous retrouve?
Vous étiez sans lumière?

MICHEL.

On nous en a défaits.

M. DAIGLEMONT.

J'ai cru ma fille ici.

JOURDAIN.

Monsieur, sans nuls délais,
Nous voulons avec vous finir, coûte qui coûte.

M. DAIGLEMONT.

J'offre toujours moitié; l'acceptez-vous?

MICHEL.

Sans doute.

M. DAIGLEMONT.

J'ai vos sommes en or; je vais vous les payer.

JOURDAIN.

Faites-nous le plaisir de nous expédier.

MICHEL.

Je vous rends le billet.

JOURDAIN.

Moi, la reconnoissance.
Tenez, j'avois au bas mis mon acquit d'avance.
Nous avons fait: partons. S'il revenoit!

M. DAIGLEMONT.

Eh! qui?

MICHEL.

Votre neveu.

M. DAIGLEMONT.

Comment?

JOURDAIN.

Son ame en ce lieu-ci

Revient; nous l'avons vue; elle étoit furibonde!

MICHEL.

Pour nous faire du tort, venir de l'autre monde!

M. DAIGLEMONT.

Mais comptez donc votre or.

MICHEL.

Il n'en est pas besoin.

Adieu.

JOURDAIN.

Nous voudrions être déjà bien loin.

M. DAIGLEMONT.

Adieu, Messieurs.

SCÈNE VIII.

M. DAIGLEMONT, (*seul.*)

Eh! mais, qu'est-ce qu'ils veulent dire?

Que mon neveu revient! Sont-ils dans le délire?

Si je n'étois bien sûr de son trépas!... Mais quoi!

Le remords peut chez eux avoir produit l'effroi;

Ou bien ils font exprès un conte... J'en profite,

En tout cas... Et de deux toujours dont je suis quitte.

SCÈNE IX.

M. DAIGLEMONT, L'HOTESSE.

L'HÔTESSE.

Monsieur, c'est une lettre; elle est pour vous, je croi.

M. DAIGLEMONT.

A monsieur Daiglemont. C'est mon nom; c'est pour moi.
Oui.

L'HÔTESSE.

Monsieur est toujours satisfait de son gîte?

M. DAIGLEMONT.

Très-satisfait.

L'HÔTESSE.

Pardon: je me sauve bien vîte.
Il m'arrive du monde, et notre état prescrit....
Adieu, Monsieur.

M. DAIGLEMONT.

Adieu.

SCÈNE X.

M. DAIGLEMONT, (*seul.*)

Qu'est-ce donc qui m'écrit?
Et qui diantre déjà me sait dans cette ville?

(*Il lit la lettre.*)

« *Pour moi c'est un plaisir, cousin,*
« *De trouver à vous être utile;*
« *Votre lettre de ce matin*

« *M'apprend qu'en ce moment, pour ranger vos affaires,*
  « *Quinze cents francs vous seroient nécessaires.* »
Se moque-t-on de moi? Je n'ai besoin de rien.
« *On vous voit rarement, et cela n'est pas bien.*
« *Ne négligez donc plus un parent qui vous aime.*
« *Votre argent est tout prêt: si vous voulez l'avoir,*
  « *Vous viendrez le chercher vous-même;*
« *C'est ma condition. Venez souper ce soir.*
« *Votre cousin Dortis* » ... Eh! mais ... Est-il possible?
Oui; c'est pour mon neveu: la chose est très-visible...
Mon neveu?... Ce matin?... Il ne seroit pas mort?
J'en serois bien content: mais le tour seroit fort;
Je saurois l'en punir d'une façon sévère.
Ces Messieurs qui l'ont vu ne m'étonnent plus guère.
Voici fort à propos le fripon de valet;
Le drôle est, à coup sûr, confident du secret.

SCÈNE XI.

M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

M. DAIGLEMONT.

Viens, maraud; tu m'as fait une friponnerie.

DESCHAMPS.

Moi Monsieur! vous croyez?

M. DAIGLEMONT.

La chose est éclaircie:
Mon neveu n'est pas mort.

DESCHAMPS.

Il n'est pas mort, Monsieur?
En êtes-vous bien sûr? Se peut-il? Quel bonheur!

M. DAIGLEMONT.

Tu le sais mieux que moi, coquin, qu'il vit encore.

DESCHAMPS.

Si l'on vous a trompé, comptez que je l'ignore.

M. DAIGLEMONT.

Maître fourbe, à l'instant tu vas tout déclarer,
Ou bien sous le bâton je te fais expirer.

DESCHAMPS.

Puisque vous vous fâchez, Monsieur, je me retire.

M. DAIGLEMONT.

Non, non, pendart, il faut demeurer et tout dire.
Je pénètre à présent votre complot caché.
Parle, ou tu n'en seras pas quitte à bon marché.

DESCHAMPS.

Monsieur, à deux genoux je vous demande grâce.

M. DAIGLEMONT.

De tes mauvais discours à la fin je me lasse.

DESCHAMPS, *(parle alternativement très-bas et très-haut.)*

(Bas.) *(Haut.)*
Monsieur, écoutez-moi. — Monsieur, en vérité,
(Bas.)
Je ne sais rien du tout — Venez de ce côté.
(Haut.)
— Mon maître est bien défunt. — Il se porte à merveille.
— Rien n'est plus vrai. — J'ai peur qu'il ne prête l'oreille.
— Je dois bien le savoir : j'ai suivi son convoi.
— S'il entendoit un mot, ce seroit fait de moi.
— Faut-il, si jeune encor, que la mort nous l'arrache ?
Ah ! — Dans ce cabinet, il est là qui se cache.
— Vous m'interrogeriez ainsi jusqu'à demain.

— Parlez à votre tour, — Non, Monsieur, c'est en vain:
Je ne sais pas tromper. — Grondez-moi, je vous prie.

M. DAIGLEMONT.

Fourbe!

DESCHAMPS, (*bas.*)

Plus haut.

M. DAIGLEMONT.

Coquin!

DESCHAMPS, (*bas.*)

Bien, entrez en furie.

M. DAIGLEMONT.

(*Haut.*) (*Bas.*)
Je m'en vais t'assommer. — Pour mieux cacher ton jeu,
N'est-il pas à propos que je te rosse un peu?

DESCHAMPS, (*bas.*)

Eh! non; je ne crois pas ce point-là nécessaire.

M. DAIGLEMONT.

(*Bas.*) (*Haut, en le rossant.*)
Si; cela fera bien — Tiens; voilà ton salaire.

DESCHAMPS.

Aïe! aïe!

M. DAIGLEMONT.

Mais je saurai ce que tu veux cacher.

DESCHAMPS.

Je ne vous cache rien.

M. DAIGLEMONT.

Paix: va-t-en me chercher
Monsieur de Folleville. Ici je vais l'attendre:
Dis-lui que je le prie au plutôt de s'y rendre.

DESCHAMPS.

(Bas.)

Oui, Monsieur. — N'allez pas, trahissant mon secret,
Déclarer que c'est moi qui vous ai mis au fait.

M. DAIGLEMONT.

Non.

DESCHAMPS.

Chassez-moi bien haut.

M. DAIGLEMONT.

Sors vîte, ou je t'assomme.

DESCHAMPS.

Mon dieu! peut-on traiter si mal un honnête-homme?

SCÈNE XII.

M. DAIGLEMONT, JULIE.

M. DAIGLEMONT.

Le drôle n'est pas sot. Mais qui vient en ces lieux?
C'est ma fille. Tantôt elle avoit l'air joyeux;
Elle rioit. Peut-être elle est d'intelligence:
Elle m'auroit trompé!... J'en veux tirer vengeance,
La tourmenter un peu... Te voilà, mon enfant!

JULIE, *(à part.)*

Mon père est toujours là.

M. DAIGLEMONT.

Je te fais compliment;
Ta gaîté me paroît tout-à-fait revenue.

JULIE.

Pas encor; mais au moins mon chagrin diminue.

M. DAIGLEMONT.

Et je sais le moyen de le faire finir.
Il faut te dire un fait qui va te réjouir,
Je vais te marier à Paris.

JULIE.

Moi! mon père.

M. DAIGLEMONT.

Oui, toi-même, et dans peu; j'ai trouvé ton affaire.
Ton cousin Daiglemont est mort; il a bien fait.
Veux-tu que je t'en fasse en deux mots le portrait?
C'étoit un étourdi, sans règle, sans conduite;
Le drôle à la misère enfin t'auroit réduite;
C'est un très-grand bonheur pour toi qu'il ne soit plus.
Je te trouve un parti de trente mille écus,
Garçon prudent, rangé: d'ailleurs tout jeune, aimable.
Qu'en dis-tu? Ce plan doit te sembler agréable?

JULIE.

Mais mon père...

M. DAIGLEMONT.

Hein! cela paroît t'embarrasser.
Moi, j'ai cru que d'abord tu viendrois m'embrasser.
Est-ce que j'ai mal fait?

JULIE.

Ces offres sont fort belles;
Je sens, comme je dois, vos bontés paternelles;
Mais mon cousin et moi nous devions être unis;
Je m'en flattois déjà; vous me l'aviez promis.

M. DAIGLEMONT.

Fort bien; mais il est mort, et ce seroit folie...

JULIE.

Non, non; ne pensez pas qu'un instant je l'oublie.
Mon coeur, toujours constant, lui jure devant vous,
Que jamais, non jamais, je n'aurai d'autre époux.

M. DAIGLEMONT.

Ce serment-là, vraiment, est pathétique et tendre;
On diroit qu'elle croit que ce mort peut l'entendre.
Ma pauvre fille est folle; elle l'est tout-à-fait.

JULIE.

Mais s'il n'étoit pas mort?

M. DAIGLEMONT, *(à part.)*

La friponne est au fait.

(Haut.)

Quoi! s'il n'étoit pas mort? Saurois-tu quelque chose
Qui te fit soupçonner?...

JULIE.

Mais enfin je suppose...

M. DAIGLEMONT.

Tu supposes très-mal. Eh! mais, j'aimerois fort
Qu'il se donnât les airs de ne pas être mort;
Quand nous l'avons pleuré, quand sa perte assurée
M'a causé des regrets, et t'a désespérée!
Et son enterrement que j'ai payé, parbleu,
Et fort cher; selon toi, ce seroit donc un jeu?
Mon neveu m'auroit pu donner ce ridicule!

Me traiter en Géronte imbécille et crédule!
Suis-je fait, s'il vous plait, pour être bafoué?
Malheur à qui m'auroit de la sorte joué!

SCÈNE XIII.

M. DAIGLEMONT, JULIE, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT.

(*à Folleville.*) (*à Julie.*)
Ah! ah! c'est vous, Monsieur? Tu sors?

JULIE.

Je me retire.

M. DAIGLEMONT.

(*A Folleville.*)
Non, reste. — Il faut, Monsieur, vous apprendre d'abor
Que Michel et Jourdain ont fait, de bon accord
Ce que je voulois.

FOLLEVILLE.

Oui?

M. DAIGLEMONT.

Je ne sais comment diable
S'est opéré soudain ce prodige incroyable;
Mais en rentrant ici, j'ai trouvé mes fripons
Convertis tout-à-fait, et doux comme moutons.
Ils ont reçu moitié; c'est affaire finie.

FOLLEVILLE.

Tant mieux donc, et pour vous j'en ai l'ame ravie.
De mon côté, j'ai vu les autres créanciers;
Ce sont, pour la plupart, des gens durs, tracassiers.

M. DAIGLEMONT.

Comment? ils ont grand tort d'être si difficiles!
La mort de mon neveu doit les rendre dociles;
Car le pauvre garçon est bien mort dans vos bras;
Vous m'avez en détail raconté son trépas;
Vous m'avez envoyé son extrait mortuaire,
Et ce n'est pas à faux que vous l'avez fait faire:
Vous êtes trop honnête et trop franc pour cela.

FOLLEVILLE.

(A part.) *(Haut.)*
Sommes-nous découverts? — A ce langage-là...

M. DAIGLEMONT.

Vous ne l'entendez pas, je le crois; mais peut-être,
Mon cher, vous entendrez un peu mieux cette lettre,
Et vous m'expliquerez, car vous êtes très-fin,
Comment mon neveu mort, écrivoit ce matin.
Cette explication sera facile à croire,
Et tournera sur-tout beaucoup à votre gloire.
Eh bien! qu'en dites-vous? ce matin Daiglemont
Ecrivoit à Dortis, et Dortis lui répond,
Par hasard en mes mains cette lettre est venue.

FOLLEVILLE.

Monsieur!...

M. DAIGLEMONT.

Vous le voyez, la fraude est reconnue:
Il n'est plus temps ici de rien dissimuler.

Je vous en veux beaucoup; je ne puis le céler:
Et vous m'avoûrez bien que cette espièglerie,
A parler franchement, passe la raillerie.
Comment avez-vous pu vous faire un jeu cruel
De me plonger ainsi dans un chagrin mortel?
De supposer la mort de mon neveu que j'aime?
Mais il est mille fois plus blâmable lui-même...

FOLLEVILLE, *(avec vivacité.)*

Lui, Monsieur?

M. DAIGLEMONT, *(l'interrompant.)*

A Paris, il s'endette, se perd;
C'est peu: pour m'affliger, avec vous de concert,
Mon étourdi se prête à votre affreuse ruse;
Sa conduite envers moi ne peut avoir d'excuse.
Quand j'ai tout fait pour lui, ce trait peu délicat
M'apprend trop qu'en l'aimant, je n'aimois qu'un ingrat.

JULIE.

Mon père, cette idée est injuste et l'offense.

M. DAIGLEMONT.

Eh! ma fille, est-ce à vous de prendre sa défense?
Songez donc quel chagrin ceci vous a donné.
Songez...

JULIE.

Quand je l'ai vu, moi, j'ai tout pardonné.

M. DAIGLEMONT.

Tant pis pour vous; mais moi, je suis inexorable.

FOLLEVILLE.

Monsieur: écoutez-moi.

M. DAIGLEMONT.

Non il est trop coupable;
A pallier ses torts il ne faut point songer.
Un jeune homme peut bien être étourdi, léger;
Aux travers de l'esprit aisément on fait grâce:
Mais les fautes du coeur, jamais on ne les passe.

JULIE.

Mon père, voulez-vous faire aussi mon malheur?

FOLLEVILLE.

Monsieur, vous m'accablez de honte et de douleur.
Je dois justifier mon ami: c'est moi-même
Qui fus, sans son aveu, l'auteur du stratagème.
Il le sait d'aujourd'hui. Ses plaintes m'ont appris
Que s'il l'eût su d'avance, il ne l'eût pas permis.

JULIE.

Oui, lui-même tantôt il me l'a dit, mon père.

FOLLEVILLE.

Ah! Monsieur, mon pardon n'est pas ce que j'espère;
Je vous ai, je le sens, vivement offensé;
Je dois en convenir, je suis un insensé,
Qui n'ai pas de ce trait considéré la suite.
Malheureux que je suis! déjà, par ma conduite,
Mes parens contre moi doivent être irrités;
Vous m'allez faire perdre à jamais leurs bontés.
Oui, que je sois puni, c'est moi qui vous en presse;
Mais à votre neveu rendez votre tendresse.
Si je puis avec vous le réconcilier,
Je me soumets à tout.

JULIE.

Daignez tout oublier.
Vous aimez mon cousin, et votre ame est si bonne!

M. DAIGLEMONT.

Mais qu'on le voie, au moins, s'il veut qu'on lui pardonne.

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

M. DAIGLEMONT, JULIE, FOLLEVILLE, DAIGLEMONT, (sort du cabinet, et se présente à son oncle d'un air humilié.)

DAIGLEMONT.

Ah! mon oncle, à vos yeux je craignois de m'offrir.
Si vous saviez combien ceci m'a fait souffrir!
Vous pouvez me punir d'un tort qui m'humilie;
Vengez-vous: mais du moins ne m'ôtez pas Julie.

JULIE.

Au futur de Paris vous donnerez congé;
Mon cousin, comme lui, sera sage et rangé.

M. DAIGLEMONT.

(A Julie.) *(aux deux jeunes gens.)*
Je me moquois de toi. — Qu'aucun de vous n'oublie,
Messieurs que je vous passe une insigne folie.
Avec les créanciers nous allons terminer:
Mais tous deux de Paris je veux vous emmener.

(A Folleville.)

Je vous remettrai bien avec votre famille,
Daiglemont, j'y consens, épousera ma fille.
L'un et l'autre en province, auprès de vos parens,
Venez prendre un état, vivre en honnêtes gens,
Vous futes jeunes, soit : mais la raison exige
Que jeunesse à la fin se passe et se corrige.

FIN.

L'OPTIMISTE,

OU

L'HOMME CONTENT DE TOUT,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Représentée pour la première fois, à Paris le 22 Février, 1788.

AVANT-PROPOS
DES
ÉDITEURS.

Pour oser donner le titre d'Optimiste à une comédie, pour entreprendre de traiter, sous un autre aspect à la vérité, un sujet manié avec tant de légèreté par l'auteur inimitable de Candide, il falloit avoir le style, la grâce, la conscience de talent de M. Collin d'Harleville. S'il avoit fait espérer dans l'Inconstant un poëte dramatique, dans l'Optimiste il a tenu parole. Non-seulement il a mis un caractère neuf au théâtre, mais il a fait une comédie charmante dont le naturel ne permet pas de s'apercevoir de la foiblesse de l'intrigue partie en général un peu trop négligée dans les pièces de caractère.

Comme il falloit bien refuser quelque chose à un auteur devenu l'idole et l'espoir du public, comme il falloit essayer de ternir sa gloire, on s'est entendu pour lui reprocher d'avoir choisi un caractère impossible; ce reproche frivole dont il seroit si aisé de le justifier, s'il n'en avoit pas pris le soin lui-même, et auquel il est facile de répondre par ce vers même de l'heureux Plinville auquel le morose Morinval dit à la fin de la belle scène du troisième acte: Gardez, Monsieur, gardez, votre heureux caractère.

Si je ne l'avois pas je voudrois me le faire.

Laissons donc parler M. Collin d'Harleville, nos lecteurs

y gagneront, ils retrouveront dans sa prose, cet abandon, cette vérité qui font le charme de ses vers.

„Je puis, je crois, sans qu'on me taxe de vanité, louer „le caractère; ce n'est pas moi qui l'ai inventé; il s'est pré- „senté à mon esprit, et je l'ai saisi. Quelques personnes „ont dit, qu'il n'étoit pas dans la nature; qu'il n'exis- „toit point: on a répondu pour moi, qu'il étoit possible, „au moins; et cette réponse suffiroit. J'ajoute que j'en ai „trouvé le modèle dans la maison paternelle. Quand je lus „mon manuscrit à ma mère, à mes soeurs, à mon frère, „tous reconnurent d'abord mon père. Il lui étoit plus aisé „qu'à M. de Plinville d'être Optimiste. Peu riche; il est „vrai, mais jouissant d'une honnête médiocrité, libre, chéri „de tout son village, il habitoit une jolie maison, que lui- „même avoit fait bâtir, des bois et des jardins, qu'il avoit „plantés et dessinés lui-même, et que dans son enthousiasme, „il trouvoit aussi beaux que le parc de Versailles, dans „une vallée délicieuse, sur les bords de l'Eure, à une „demi-lieue du bel aqueduc de Maintenon, de Maintenon ma pa- „trie: il étoit aimé et caressé du Seigneur, de feu M. le Ma- „réchal de Noailles, qui venoit de temps en temps le visiter „dans son hermitage. Plus heureux que l'Optimiste il avoit „une compagne aimable, aussi vertueuse que belle; il n'avoit „pas une fille seulement, il en avoit six, qui m'ont souvent „inspiré, et deux garçons, dont le cadet a seul pu mettre à „l'épreuve son caractère, en s'obstinant à suivre un pen- „chant qui n'a été justifié que par l'événement. Encore en- „tendoit-il louer avec un secret plaisir mes premiers essais „semés dans l'Almanach des Muses; et si le ciel n'eût ravi ce „bon père, chargé d'ans et de bonnes actions, il auroit souri

„peut-être aux descriptions champêtres de l'Inconstant, et „se seroit attendri en voyant son image dans l'Optimiste."

„Ce caractère existoit donc. On me dit chaque jour que mille „personnes s'y reconnoissent plus ou moins, ou reconnoissent „leurs amis. J'ai eu tort peut-être d'intituler ma comédie l'Opti- „miste, ce titre a pu promettre un homme à systèmes et annoncer „Candide mis en action. J'avois prévu d'avance cette objection, „et c'est ce qui m'avoit fait ajouter, ou l'homme content de „tout. Ce n'est pas la seule objection qu'on ait faite contre „mon ouvrage. J'aime à croire que toutes ont été dictées „par l'amour de l'art: presque toutes sont sans réplique. „Je pourrois répondre à quelques-unes, mais j'aime mieux „convenir que je n'ai point eu la prétention de faire une „comédie parfaite."

Espérons donc que M. Collin d'Harleville, auquel des rivaux jaloux n'ont pas reproché sans quelque raison de l'affectation à alarmer le public sur sa santé, achevera de tenir un engagement confirmé déjà par M. de Crac, les Châteaux en Espagne, le Vieux célibataire, et que cet auteur, peut-être le dernier des Romains, retardera du moins s'il ne peut l'empêcher, cette décadence du théâtre françois, véritable passage de l'âge d'argent de notre littérature à l'âge de fer qui s'avance à grands pas.

PERSONNAGES.

M. DE PLINVILLE, *(l'Optimiste.)*

Mde. DE PLINVILLE.

ANGÉLIQUE, *leur fille.*

Mde DE ROSELLE, *nièce de M. de Plinville.*

M. DE MORINVAL.

M. DORMEUIL.

M. BELFORT, *secrétaire de M. de Plinville.*

ROSE, *jeune suivante d'Angélique.*

PICARD, *vieux portier de M. de Plinville.*

L'ÉPINE, *laquais de M. de Plinville.*

UN POSTILLON.

La Scène est en Touraine, au château de Plinville.

L'OPTIMISTE,

OU

L'HOMME CONTENT DE TOUT.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

La Scène représente un bosquet rempli d'arbres odoriférans.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mde. *DE ROSELLE, (un bouquet à la main, tire sa montre.)*

Est-il bien vrai? qui? moi, levée avant six heures?
Moi? dans ce vieux château, dans ces tristes demeures?
Chez mon oncle?... heureux homme! il prétend que chez lui
Tout va le mieux du monde; et moi j'y meurs d'ennui...
Peut-être ai-je bien fait d'y venir... J'imagine
Que je puis être utile à ma jeune cousine.
Je crois.... s'il étoit vrai?... j'avoûrai qu'à ce prix,
Je ne regretterois ni la Cour ni Paris.

Près de se marier, cette pauvre Angélique
Paroît de plus en plus triste et mélancolique...
Ce jeune Secrétaire, au maintien noble, aisé,
Seroit-il, par hasard, un amant déguisé?
C'est un point qu'il faudroit éclaircir. Je soupçonne
Qu'on va sacrifier cette jeune personne:
Tâchons de l'empêcher. Observons... Cependant
Le mariage peut se faire en attendant.
Comment le retarder? Il faudra que j'y songe.
Un prétexte... ma soeur.... bon! le premier mensonge
Suffira...

SCÈNE II.

Mde. *DE ROSELLE, ROSE.*

Mde. de Roselle.

Bonjour, Rose; où portez-vous vos pas?

Rose.

Ah! Madame! pardon; je ne vous voyois pas.
J'ai poussé jusqu'au bout de la grande avenue:
Et puis, sans y songer, je suis ici venue.
Je vais...

(Elle veut se retirer.)

Mde. de Roselle.

Vous me fuyez! causons.

Rose.

Avec plaisir:
Car, moi, j'aime à causer; d'ailleurs j'ai du loisir,
Mademoiselle écrit.

MDE. DE ROSELLE.

Elle est déjà levée.

ROSE.

Bon! jamais le soleil au lit ne l'a trouvée.
Elle n'en dort pas mieux.

MDE DE ROSELLE.

Elle a donc mal dormi?

ROSE.

Très-mal: je l'entendois; elle a pleuré, gémi.

MDE. DE ROSELLE.

Elle a du chagrin?

ROSE, *(soupire.)*

Oui!

MDE. DE ROSELLE.

Ma tante aussi la gronde.

ROSE.

Elle est grondée ainsi depuis qu'elle est au monde.

MDE. DE ROSELLE.

Oui, ma tante souvent prend de l'humeur pour rien.

ROSE.

Tout en nous querellant, elle nous veut du bien;
Pour sa fille sur-tout, sa tendresse est extrême.

MDE. DE ROSELLE.

Elle aime aussi mon oncle, et le gronde de même.

ROSE.

De ma maîtresse, moi, je connois le vrai mal;
C'est qu'elle n'aime point monsieur de Morinval;
Car lorsqu'elle le voit, ou dès qu'on le lui nomme....

MDE. DE ROSELLE.

Morinval, cependant, a l'air d'un galant homme.

ROSE.

Galant homme, d'accord; mais boudeur et chagrin:
On ne lui voit jamais un air ouvert, serein.
Pour moi, son seul aspect m'inspire la tristesse:
Il se peint tout en noir, excepté ma maîtresse;
Et puis, il n'est point jeune, et ma maîtresse l'est.

MDE. DE ROSELLE.

Il n'est pas vieux non plus.

ROSE.

Ah! pardon, s'il vous plait.
Il a bien cinquante ans, elle n'en a que seize.
Comment voulez-vous donc qu'un tel époux lui plaise?
Pour moi, je ne sais pas quand je me marirai;
Mais je répondrois bien que je n'épouserai
Qu'un jeune homme: du moins, quand on est du même âge,
On fait jusques au bout, ensemble, le voyage.

MDE. DE ROSELLE.

Monsieur Belfort paroît aimable?

ROSE.

Oh! oui.

MDE. DE ROSELLE.

Sait-on,
Dites-moi, ce que c'est que ce jeune homme?

ROSE.

Non.
Car Monsieur l'a reçu sur sa seule figure.

MDE. DE ROSELLE.

Par quel hasard?

ROSE.

Un soir, la nuit étoit obscure,
Un jeune homme demande un asile: on l'admet...

C'étoit monsieur Belfort. Il entre; l'on soupoit;
On l'invite. Il paroît spirituel, honnête.
Le lendemain, il veut repartir; on l'arrête.
Il pleuvoit; cependant comme il pleuvoit toujours,
Monsieur, qui le retint ainsi pendant huit jours,
Goûtoit de plus en plus son ton, son caractère.
Enfin, quoiqu'il n'eût pas besoin de secrétaire,
En cette qualité Monsieur l'a retenu.

MDE. DE ROSELLE.

Bon! et depuis ce temps n'est-il pas mieux connu?

ROSE.

Ses bonnes qualités l'ont assez fait connoître.

MDE. DE ROSELLE.

Il a plus d'un emploi, car il tient lieu de maître
A ma cousine.

ROSE.

Eh! oui; comme il parloit un soir
D'anglois, Mademoiselle a voulu le savoir.
« Donnez-en des leçons, » dit Monsieur. Il en donne,

MDE. DE ROSELLE.

Avec succès, dit-on?

ROSE.

Il dit qu'elle l'étonne,
Madame: elle savoit sa grammaire en huit jours.

MDE. DE ROSELLE.

En huit jours! êtes-vous toujours là?

ROSE.

Moi? toujours.

MDE. DE ROSELLE.

Belfort paroît donner ces leçons avec zèle?

ROSE.

Tout-à-fait; il chérit beaucoup Mademoiselle.

MDE. DE ROSELLE.

A ce que je puis voir, elle-même en fait cas?

ROSE.

Oh! beaucoup: en effet, qui ne l'aimeroit pas?
Mademoiselle et moi, même esprit nous anime,
Et, comme elle, pour lui, moi, j'ai beaucoup d'estime,
Si vous saviez combien il est honnête, doux?

MDE. DE ROSELLE.

Je l'ai jugé d'abord. Que dit-il, entre nous,
De l'air triste et rêveur de ma jeune cousine?

ROSE.

Mais il est bien chagrin de la voir si chagrine!
On lit dans ses regards une tendre pitié:
Un frère pour sa soeur n'a pas plus d'amitié.
Le matin, de sa chambre il attend que je sorte,
Et me demande alors comment elle se porte.
Mais on rit; c'est Monsieur.

SCÈNE III.

MDE. *DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ROSE.*

M. DE PLINVILLE.

Ah! ma nièce, c'est toi,
La rencontre vraiment est heureuse.

MDE. DE ROSELLE.

Pour moi.
Mon cher oncle est toujours au comble de la joie.

M. DE PLINVILLE.

Pour en avoir, Madame, il suffit qu'on vous voie.

(à Rose.)

Bonjour, Rose.

ROSE.

Monsieur...

M. DE PLINVILLE.

Mais comme elle embellit!

Du matin jusqu'au soir, elle chante, elle rit.

ROSE.

Monsieur me dit toujours quelque chose d'honnête.

M. DE PLINVILLE.

Nous aurons du plaisir, j'espère, à notre fête:
J'ai dans l'idée; ... oh! oui: j'ai fait, ma chère enfant,
Un rêve! .... car je suis heureux, même en dormant.

MDE. DE ROSELLE.

Oh! je le crois.

ROSE.

Monsieur, contez-nous donc, de grâce...

M. DE PLINVILLE.

Il n'en reste au réveil qu'une légère trace;
Et j'aurois maintenant peine à le ressaisir:
Je me souviens du moins qu'il m'a fait grand plaisir,
Et cela me suffit; car lorsque je me lève,
Je suis heureux encor, mais ce n'est plus en rêve.

MDE. DE ROSELLE.

Vous rêvez bien encor, mais c'est tout éveillé.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai: que de fois je me suis oublié
Au bord d'une fontaine, ou bien dans la prairie!
Là, seul, dans une vague et douce rêverie,

Je suis... ce que je veux, grand roi, simple berger...
Que sais-je, moi? quelqu'un vient-il me déranger?
Alors j'aime encor mieux être moi que tout autre.

MDE. DE ROSELLE.

Le sort d'un roi n'est pas plus heureux que le vôtre.
Je suis contente aussi: pour la première fois
J'ai vu l'aurore.

M. DE PLINVILLE.

Bon!

ROSE.

Tous les jours je la vois.

M. DE PLINVILLE.

En effet on n'est pas plus matinal que Rose.

MDE. DE ROSELLE.

Savez-vous que l'aurore est une belle chose?

M. DE PLINVILLE.

Oh! oui, sur-tout ici, sur-tout au mois de mai.
C'est bien le plus beau mois de l'année.

MDE. DE ROSELLE.

Il est vrai,

ROSE.

C'est un mois qu'en effet, comme vous, chacun aime.
Mais en janvier, Monsieur, vous disiez tout de même.

M. DE PLINVILLE.

J'avoûrai, mon enfant, que toutes les saisons
Me plaisent tour-à-tour, par diverses raisons:
Janvier a ses beautés, et la neige est superbe.

MDE. DE ROSELLE.

Il est plus doux pourtant de voir renaître l'herbe
Et les fleurs.

M. DE PLINVILLE.

Oui, les fleurs. Par exemple, en ces lieux,
On respire une odeur, un frais délicieux.
Dis-moi, vit-on jamais plus belle matinée?
Que nous allons avoir une belle journée!
Il semble, en vérité, que le ciel prenne soin
D'envoyer du beau temps lorsque j'en ai besoin!

MDE. DE ROSELLE.

Tout exprès!

M. DE PLINVILLE.

Pouvions-nous enfin pour notre pêche,
Choisir une journée et plus douce et plus fraîche?

MDE. DE ROSELLE.

Oh! non. J'aime beaucoup à voyager sur l'eau.

M. DE PLINVILLE.

Oui? tant mieux! tu verras le plus joli bateau!...

ROSE.

Ah! charmant.

M. DE PLINVILLE, *(à Rose.)*

Angélique est sans doute habillée?

ROSE.

Pas encor.

M. DE PLINVILLE.

Bon! du moins, est-elle réveillée?

ROSE.

Oh! oui, Monsieur: je vais l'habiller à l'instant,
Ne partez pas sans nous.

M. DE PLINVILLE.

Non, non; l'on vous attend
Hâtez-vous.

ROSE, *(en s'en allant.)*

Je voudrois être déjà partie.

Une pêche! un bateau! ... la charmante partie!

SCÈNE IV.

MDE. *DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE.*

M. DE PLINVILLE, *(la suit des yeux.)*

Heureux âge! à seize ans, on n'a point de souci,
Tout plaît.

MDE. DE ROSELLE.

Mais ma cousine est pourtant jeune aussi.
D'où vient donc le chagrin qui chaque jour la mine?

M. DE PLINVILLE.

Quoi! le chagrin, dis-tu? seroit-elle chagrine?

MDE. DE ROSELLE.

Vous ne remarquez pas?

M. DE PLINVILLE.

Non.

MDE. DE ROSELLE.

Pourtant, on voit bien
Qu'elle rêve....

M. DE PLINVILLE.

En effet. Mais, bon! cela n'est rien.
Elle a quelque regret de nous quitter, sans doute;
Et puis, elle est modeste: on sait ce qu'il en coûte..;
Mais dès que Morinval aura reçu sa main,
Tu verras: je voudrois que ce fût dès demain.

MDE. DE ROSELLE.

A propos, cet hymen, il faudra le remettre.

M. DE PLINVILLE.

Et pourquoi?

MDE. DE ROSELLE.

De ma soeur je reçois une lettre;
A la noce, dit-elle, elle veut se trouver,
Et dans huit jours, peut-être, elle doit arriver.

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi donc avec toi n'est-elle pas venue?

MDE. DE ROSELLE.

Elle hésitoit toujours: sa lenteur est connue.
Moi, je l'ai devancée.

M. DE PLINVILLE.

A ravir.

MDE. DE ROSELLE.

Ce délai
N'est rien: qu'est-ce, après tout, que huit jours?

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai,
Trop heureux de revoir madame de Mirbelle!
Nous allons tous les deux disputer de plus belle.
Je la connois aussi; je vais me préparer.

MDE. DE ROSELLE, *(à part.)*

Cela nous donnera le temps de respirer.

M. DE PLINVILLE.

Nous ne l'attendrons pas du moins pour notre fête.
Mais on vient.

MDE. DE ROSELLE.

Comment donc, ma tante est déjà prête?

M. DE PLINVILLE.

Oh! ma femme est toujours exacte aux rendez-vous.

SCÈNE V.

Mde. *DE ROSELLE,* Mde. *DE PLINVILLE;* *M. DE PLINVILLE.*

M. de Plinville, *(l'embrasse.)*

Bonjour ma chère amie.

Mde. de Plinville.

Ah! ah! Monsieur, c'est vous?
Bonjour, ma nièce: non, je crois que de la vie,
Maîtresse de maison ne fut plus mal servie,
En voilà déjà trois qu'il ma fallu gronder.

M. de Plinville.

Ma femme est vigilante: elle sait commander.

Mde. de Plinville.

J'en ai besoin, Monsieur, car vous n'y songez guère.

M. de Plinville.

Puisque vous faites tout, je n'ai plus rien à faire.

Mde. de Plinville.

Il faut bien faire tout, si vous ne faites rien.

M. de Plinville.

Bonne réplique! allons, point de souci.

Mde. de Plinville.

Fort bien!
Et vous croyez, Monsieur, qu'avec ces beaux systèmes
Les choses vont ici se faire d'elles-mêmes.

M. de Plinville.

Il me semble pourtant qu'elles ne vont pas mal.
Nous rions ce matin, Dieu sait! Si Morinval
Et ma fille venoient, on se mettroit en route.

MDE. DE PLINVILLE.

On ne s'y mettra point.

M. DE PLINVILLE.

On ne part pas?

MDE. DE PLINVILLE.

Sans doute.

La partie est remise.

M. DE PLINVILLE.

Est remise?... comment?...

Vous riez?

MDE. DE PLINVILLE.

Oui; je suis en belle humeur, vraiment!

M. DE PLINVILLE.

Mais encor, dites-moi quelle raison soudaine?

MDE. DE PLINVILLE.

Cette raison, Monsieur, c'est que j'ai la migraine.

MDE. DE ROSELLE.

Cette migraine-là vient bien mal à propos.

MDE. DE PLINVILLE, *(à M. de Plinville.)*

Aussi, dès le matin il trouble mon repos:
Il fait un bruit.

M. DE PLINVILLE.

Qui? moi?

SCENE VI.

LES MÊMES, *ROSE.*

ROSE, *(accourt.)*

Monsieur, Mademoiselle
Va venir à l'instant.

MDE. DE PLINVILLE.

On n'a pas besoin d'elle.

ROSE.

Comment?...

MDE. DE ROSELLE.

On ne part point?

ROSE.

Et le joli bateau?

Où déjeûnera-t-on, en ce cas?

MDE. DE PLINVILLE.

Au château.

(*A Madame de Roselle.*)

Venez-vous? il s'agit d'une affaire importante

Je reçois de Paris des étoffes.

MDE. DE ROSELLE.

Ma tante...

Vous avez plus de goût....

MDE. DE PLINVILLE.

Le mien est peu commun,

D'accord, mais deux avis valent toujours mieux qu'un.

Ma fille, là dessus est d'une insouciance!...

Je suis prête vingt fois à perdre patience.

M. DE PLINVILLE.

Elle fait la méchante.

MDE. DE ROSELLE.

Il me semble, entre nous,

Qu'au fond, l'essentiel est le choix d'un époux.

MDE. DE PLINVILLE.

J'en conviens: mais ce choix est une affaire faite;

Et de ce côté-là, ma fille est satisfaite.

Venez donc.

M. DE PLINVILLE.

Un moment.

MDE. DE PLINVILLE.

Eh! oui, pour babiller
Restez ici, Monsieur; nous allons travailler.

MDE. DE ROSELLE.

Mon oncle, dans le port faites-rentrer la flotte.

SCÈNE VII.

M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

(En riant.) *(à Rose.)*
Ah! la flotte! il est gai. Te voilà toute sotte!

ROSE.

J'en pleurerois.

M. DE PLINVILLE.

Ma femme a de fâcheux instans...
Heureusement, cela ne dure pas long-temps.

ROSE.

Mais cela recommence.

M. DE PLINVILLE.

Elle crie, elle gronde;
Mais c'est la femme au fond, la meilleure du monde.

ROSE.

A cela près; pourquoi ne part-on pas, Monsieur?

M. DE PLINVILLE.

Ma femme a la migraine; et l'on n'est pas d'humeur,

Quand on souffre:... d'ailleurs le temps, je crois, se brouille,
Regarde.

ROSE.

Vous riez si bien, lorsqu'on se mouille!
L'autre jour encore...

M. DE PLINVILLE.

Oui: mais un temps pluvieux
Nuiroit à ma santé.

ROSE.

Vous êtes beaucoup mieux,
Ce me semble, Monsieur?

M. DE PLINVILLE.

Oui, vraiment, à merveille,
Je me sens chaque jour mieux portant que la veille,
Et je vois revenir les forces, l'appétit.

ROSE.

Hai... vous avez été bien malade.

M. DE PLINVILLE.

On le dit.

ROSE.

Vous en douteriez?

M. DE PLINVILLE.

Non: mais, vois-tu, chère Rose,
D'honneur! je n'ai pas, moi, senti la moindre chose.
J'étois dans un profond et morne accablement;
Mais qui ne me faisoit souffrir aucunement.

ROSE.

Ah! ah!

M. DE PLINVILLE.

Notre machine alors est engourdie,

Et c'est un vrai sommeil, que cette maladie.
Mais, en revanche aussi, que le réveil est doux!
Nous renaissons alors, et le monde avec nous.
Vous vivez par instinct, moi, je sens que j'existe.
J'éprouve une langueur, mais elle n'est point triste;
Et ma foiblesse même est une volupté,
Dont on n'a pas d'idée en parfaite santé:
La santé peut paroître, à la longue, un peu fade;
Il faut, pour la sentir, avoir été malade.
Je voudrois, qu'à ton tour, tu pusses l'être aussi,
Et tu verrois toi-même.

ROSE.

Ah! Monsieur, grand merci;
Ma santé me suffit, je la trouve assez bonne;
Et puis, si je mourois?...

M. DE PLINVILLE.

Bon! il ne meurt personne
Tu me vois!

ROSE.

Vous vivez, nous sommes tous contens.
Mais, Monsieur, je m'arrête en ce lieu trop long-temps,
Je m'en vais, de ce pas, trouver Mademoiselle!
Elle a moins de chagrin, quand je suis auprès d'elle.

M. DE PLINVILLE.

C'est bien fait. *(Rose sort.)*

SCÈNE VIII.

M. DE PLINVILLE, (seul.)

Cette Rose est une aimable enfant:

Elle aime sa maîtresse, oh! mais si tendrement!
Dès sa première enfance, auprès d'elle nourrie,
On la prendroit plutôt pour une soeur chérie.
Hé bien, pour un peu d'or, voyez quelle douceur!
A ma fille je donne une amie, une soeur.
On est vraiment heureux d'être né dans l'aisance.
Je suis émerveillé de cette providence,
Qui fit naître le riche auprès de l'indigent;
L'un a besoin de bras, l'autre a besoin d'argent;
Ainsi tout est si bien arrangé dans la vie,
Que la moitié du monde est par l'autre servie.

SCÈNE IX.

M. DE PLINVILLE, PICARD.

PICARD.

Bien arrangé, pour vous; mais moi, j'en ai souffert:
Pourquoi ne suis-je pas de la moitié qu'on sert?

M. DE PLINVILLE.

Parce que tu n'es point de la moitié qui paye.

PICARD.

Et pourquoi, par hasard, ne faut-il point que j'aye
De quoi payer?

M. DE PLINVILLE.

Eh! mais, pouvions-nous être tous
Riches?

PICARD.

Je pouvois, moi, l'être aussi bien que vous.

M. DE PLINVILLE.

Tu ne l'es pas enfin.

PICARD.

Voilà ce qui me fâche.
Je remplis dans ce monde une pénible tâche,
Et depuis cinquante ans.

M. DE PLINVILLE.

Tu devrois, en ce cas,
Etre fait au service.

PICARD.

Eh! l'on ne s'y fait pas.
Lorsque je veux rester, vous voulez que je sorte;
Veux-je sortir, il faut que je garde la porte.
Vous êtes maître enfin, et moi, je suis valet.
Je dois aller, venir, rester, comme il vous plaît.

M. DE PLINVILLE.

Tu n'en prends qu'à ton aise.

PICARD.

Oh!....

M. DE PLINVILLE.

L'on te considère,
Et tous mes gens ici te traitent comme un père.

PICARD.

Je suis valet comme eux.

M. DE PLINVILLE.

Eh! le mot n'y fait rien;
Sois content de ton sort, ainsi que moi du mien.

PICARD.

Je n'ai point, comme vous, l'art de m'en faire accroire,
Et ne sais point voir clair, quand la nuit est bien noire.

M. DE PLINVILLE.

Je suis donc bien crédule?

PICARD.

On vous vole à l'envi;
Et vous vous croyez, vous, parfaitement servi.

M. DE PLINVILLE.

En vérité?

PICARD.

Chez vous, on pille, on pleure, on gronde;
Vous trouvez tout cela le plus joli du monde.

M. DE PLINVILLE.

Mais je ne savois pas un mot de tout ceci.

PICARD.

On vous battroit enfin, vous diriez, *grand-merci.*

M. DE PLINVILLE.

Le bon Picard a donc le petit mot pour rire!

PICARD, *(en s'en allant.)*

Oui! je suis fort plaisant!

M. DE PLINVILLE.

Tu n'as plus rien à dire!

PICARD, *(enroué à force de s'être échauffé.)*

Eh! je sors.

M. DE PLINVILLE.

Où vas-tu?

PICARD.

Du matin jusqu'au soir,
Ne faut-il pas courir? je ne saurois m'asseoir;
Madame, à tous momens, m'envoie à ce village;
[illegible] je ne sais quoi; dès le matin, j'enrage.

M. DE PLINVILLE.

Allons, va, mon ami.

PICARD.

Voilà bien leurs propos!
Va, mon ami! pour eux, ils restent en repos.
(Il sort).

SCÈNE X.

M. DE PLINVILLE, (seul.)

Picard est un peu brusque, il faut que j'en convienne:
Chacun à son humeur, après tout, c'est la sienne.
Je dois quelques égards à ce vieux serviteur.
Il m'est fort attaché, malgré son air grondeur.
Ce bon Picard est las de servir, à l'entendre;
Et cependant au mot si je voulois le prendre,
Je l'attraperois bien: car j'ai cela de bon,
Je suis aimé, chéri de toute ma maison.

(Il s'arrête un moment, comme pour se recueillir.)

Quand j'y songe, je suis bien heureux, je suis homme
Européen, François, Tourangeau, Gentilhomme:
Je pouvois naître Turc, Limousin, Paysan:
Je ne suis Magistrat, Guerrier ni Courtisan:
Non: mais je suis Seigneur d'une lieue à la ronde.
Le château de Plinville est le plus beau du monde.
Je suis de mes vassaux respecté comme un roi,
Adoré comme un père: il n'est autour de moi

Pas un seul pauvre, oh! non: mes voisins me chérissent
Mes fermiers sont heureux, et même ils s'enrichissent.
J'ai, du moins je le crois, une agréable humeur;
Trop ni trop peu d'esprit, et sur-tout un bon coeur.
Je suis heureux époux, et père de famille.
Je n'ai point de garçon: mais aussi quelle fille!
J'ai de bons vieux amis, des serviteurs zélés.
Je te rends grâce, ô ciel! tous mes voeux sont comblés.

SCÈNE XI.

M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

M. de Plinville.

Ah! bonjour, mon ami.

M. de Morinval.

Bonjour, je vous salue.

M. de Plinville.

Vous venez à propos: je passois en revue
Tous mes sujets de joie...

M. de Morinval.

Et moi, tous mes chagrins.

M. de Plinville.

Je songeois comme ici mes jours sont purs, sereins.

M. de Morinval.

Que ne puis-je me croire heureux comme vous faites!

M. DE PLINVILLE.

Mais il ne tient qu'à vous de le croire ; vous l'êtes.

M. DE MORINVAL.

Heureux, moi? sans sujet mes parens m'ont haï ;
Par des gens que j'aimois, je me suis vu trahi.

M. DE PLINVILLE.

Oubliez-les ; songez à l'ami qui vous reste.

M. DE MORINVAL.

Puis-je oublier encor cet accident funeste,
Qui me priva d'un frère, hélas! que j'adorois?

M. DE PLINVILLE.

Je vous en tiendrai lieu.

M. DE MORINVAL.

Puis, quatre mois après,
Je devins veuf. Dès-lors isolé, sans famille...

M. DE PLINVILLE.

Mais, si vous n'étiez veuf, vous n'auriez pas ma fille.

M. DE MORINVAL.

Je l'avoue.

M. DE PLINVILLE.

A propos, ma nièce a désiré
Que de huit jours au moins l'hymen fût différé.

M. DE MORINVAL.

Et pourquoi donc?

M. DE PLINVILLE.

Sa soeur en ces lieux doit se rendre
Dans huit jours : je ne puis m'empêcher de l'attendre.

M. DE MORINVAL.

Mais elle ne devoit pas venir.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai;

Elle a changé d'avis.

M. DE MORINVAL.

Mon ami, ce délai

N'est point naturel.

M. DE PLINVILLE.

Bon!

M. DE MORINVAL.

Je crains quelque mystère.

M. DE PLINVILLE.

A l'autre!

M. DE MORINVAL.

J'ai, je crois, le malheur de déplaire

A votre nièce.

M. DE PLINVILLE.

Eh mais, vous êtes singulier;

Ma nièce fait de vous un cas particulier.

Et d'ailleurs, il suffit que ma fille vous aime.

M. DE MORINVAL.

Mais êtes-vous bien sûr qu'Angélique elle-même?...

M. DE PLINVILLE.

Eh! puisqu'elle consent à vous donner sa main...

M. DE MORINVAL.

J'ai peur qu'elle ne forme à regret cet hymen.

M. DE PLINVILLE.

Vos frayeurs, entre nous, ne sont pas raisonnables;

M. DE MORINVAL.

Si fait; je ne suis point de ces gens fort aimables:
Je ne suis plus très-jeune.

M. DE PLINVILLE.

Avez-vous cinquante ans?

M. DE MORINVAL.

Non: pas encor.

M. DE PLINVILLE.

Hé bien, ce n'est plus le printemps,
Mais ce n'est pas l'hiver. Ma fille est douce et sage;
Elle aimera bien mieux un époux de votre âge.

M. DE MORINVAL.

Je ne sais:... cependant elle me parle peu.

M. DE PLINVILLE.

Elle n'est point parleuse, et j'en rends grâce à Dieu

M. DE MORINVAL.

Je ne lui trouve pas cet air satisfait, tendre...

M. DE PLINVILLE.

Ecoutez; à notre âge, il ne faut pas s'attendre
A des transports d'amour...

M. DE MORINVAL.

Non, mais...

M. DE PLINVILLE.

Vous lui plaisez,
Vous avez son estime: hé bien, vous l'épousez.
Je vais vous confier le bonheur de ma fille,
Et nous ne ferons plus qu'une seule famille.
Déjà depuis long-temps nous étions bons amis,

Séparés par l'humeur, par le coeur réunis.
Vous me grondez toujours, et toujours je vous aime.
Vous me convenez fort, je vous conviens de même.
Vous avez, comme moi, naissance, bien, santé,
Il ne vous manque plus qu'un peu de ma gaîté;
Mais c'est un beau secret que vous allez apprendre:
On doit devenir gai, quand on devient mon gendre.

(Il prend Morinval sous le bras, et sort avec lui.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. BELFORT, (seul.)

J'ai déjà bien souffert, et je n'ai que vingt ans:
Je souffre encor; hélas! je souffrirai long-temps.
Non, je ne puis jamais être heureux ni tranquille.
Ah! je devrois quitter ce dangereux asile;
Je le veux, et pourtant j'y reste malgré moi.

(Il rêve.)

SCÈNE II.

MDE. *DE ROSELLE, M. BELFORT.*

MDE. DE ROSELLE, *(de loin, à part.)*

Il doit être en ces lieux. Oui, c'est lui que je voi;
Profitons du moment. Avec un peu d'adresse,
De ses secrets bientôt je me rendrai maîtresse.
A son âge, on est franc, facile à pénétrer.

(Haut à Belfort.)

Ah! je n'espérois pas ici vous rencontrer.
Monsieur Belfort.

M. BELFORT,

Madame!...

MDE. DE ROSELLE.

Excusez, je vous prie;
Je trouble quelque douce et tendre rêverie.

M. BELFORT.

Vous m'honorez beaucoup en daignant la troubler.

MDE. DE ROSELLE.

Moi, je serai fort aise aussi de vous parler.
Soyez persuadé qu'à vous je m'intéresse,
Je vous crois l'ame honnête et pleine de noblesse,
Vous avez de l'esprit.

M. BELFORT.

Ah! Madame!

MDE. DE ROSELLE.

Je veux
Que nous fassions ici connoissance tous deux.

M. BELFORT.

Madame, un tel discours, et me flatte et m'oblige.

MDE. DE ROSELLE.

Oui, je veux tout-à-fait vous connoître, vous dis-je.
Vous pouvez me parler sans nul déguisement.
Que faites-vous ici? répondez franchement.

M. BELFORT.

Moi? j'y suis secrétaire, et fort content de l'être.

MDE. DE ROSELLE.

Voilà tout?

M. BELFORT.

Voilà tout.

MDE. DE ROSELLE.

Vous êtes bien le maître

De ne pas m'avouer, Monsieur, tous vos secrets:
Mais, tenez, je les sais, ou du moins à-peu-près.

M. Belfort.

Que savez-vous?

Mde. de Roselle.

En vain vous voudriez me taire
Que vous n'êtes point fait pour être secrétaire.

M. Belfort.

Sur quoi le jugez-vous?

Mde. de Roselle.

C'est que j'ai de bons yeux;
Le talent d'observer, et l'esprit curieux.
Un geste, un seul regard en dit plus qu'on ne pense.
Et puis quelqu'un peut-être a votre confidence:
On auroit pu savoir par des gens bien instruits....

M. Belfort.

Oh! non: je réponds bien qu'on ignore où je suis.
Mon père, dans le monde, est le seul qui le sache.

Mde. de Roselle.

Oui? j'avois donc raison. Ici Monsieur se cache:
Vous allez admirer ma pénétration.
Vous êtes, je le vois, né de condition.

M. Belfort.

Qui peut vous avoir dit?... quelle surprise extrême!

Mde. de Roselle.

Faut-il vous raconter votre histoire à vous-même?
Votre nom de Belfort est un nom supposé.

M. Belfort.

Vous le savez?

MDE. DE ROSELLE.

Ici, vous êtes déguisé.

M. BELFORT.

Déguisé? point du tout.

MDE. DE ROSELLE.

Par quelle fantaisie.
Avez-vous accepté cet emploi, je vous prie?

M. BELFORT.

Mais, par nécessité.

MDE. DE ROSELLE.

Vous plaisantez? comment?
Votre père a du bien?

M. BELFORT.

Oh! non, certainement.
Il en avoit jadis; mais un revers funeste...

MDE. DE ROSELLE.

Allons! dispensez-moi de vous conter le reste.
Vous voyez que je sais votre histoire assez bien.

M. BELFORT.

Je vois que vous savez très-peu de chose, ou rien.

MDE. DE ROSELLE.

Oui-dà! vous me piquez. Hé bien, voulez-vous faire
Entre nous un accord qui ne peut vous déplaire?
Je vais vous dire encor quelque chose en secret.
Si je me trompe, à vous permis d'être discret.
Vous ne m'avoûrez rien. Mais si, par aventure,
Je ne vous dis ici que la vérité pure;
Alors promettez-moi de ne me rien cacher.
Il faut y consentir, ou vous m'allez fâcher.

M. BELFORT.

Eh bien, j'en cours le risque, et j'y consens, Madame.

MDE. DE ROSELLE.

Voici donc mon secret. C'est qu'au fond de votre ame.
Vous aimez ma cousine, et que vous combattez
En vain un sentiment ...

M. BELFORT.

Ah! Madame, arrêtez:
Comment avez-vous pu deviner que je l'aime,
Tandis que je voulois le cacher à moi-même?

MDE. DE ROSELLE.

C'est donc là le moyen de vous faire parler?
J'en étois sûre.

M. BELFORT.

Ah! dieu! vous me faites trembler.
Ce secret qu'en mon coeur vous venez de surprendre,
Gardez-le-moi du moins. Je vais tout vous apprendre,
Madame; vos bontés ont su m'encourager.
Vous lirez dans mon coeur, et vous m'allez juger.
Vos conseils guideront mon inexpérience,
Ne vous offensez pas de tant de confiance.

MDE. DE ROSELLE.

M'en offenser, Monsieur, moi qui veux l'obtenir!
Non, en me l'accordant, vous me ferez plaisir.
Parlons à coeur ouvert; vous êtes gentilhomme?
Vous l'avez avoué.

M. BELFORT.

Je le suis.

MDE. DE ROSELLE.

On vous nomme?

M. Belfort.

Dormeuil,

Mde. de Roselle.

Eh ! mais ce nom m'est très-connu ; je crois
Que votre famille est ancienne dans l'Artois.

M. Belfort.

Oui, Madame.

Mde. de Roselle.

En ce cas, je connois votre père,
Je l'ai vu fort souvent. C'est un bon militaire,
Fort estimé, rempli de courage et d'honneur:
Mais il aime le jeu, dit-on, à la fureur,
Et cette passion, aujourd'hui trop commune,
A dérangé, je crois, tout-à-fait sa fortune.

M. Belfort.

Il est vrai que mon père a perdu tout son bien,
Et fait tout-à-la-fois son malheur et le mien.
Je sais qu'il m'aime au fonds, et je lui rends justice.
Il m'avoit, jeune encor, fait entrer au service ;
Mais, privé de secours, y pouvois-je rester?
Manquant de tout, Madame, il m'a fallu quitter.
J'ai fui. J'ai cru devoir, honteux de ma misère,
Déguiser ma naissance et le nom de mon père.
Je vins ici. Mon coeur y perdit son repos ;
Et c'est là le dernier, le plus grand de mes maux.

Mde. de Roselle.

A ma jeune cousine avez-vous fait connoître
Votre amour?

M. Belfort.

Ah ! jamais. Moi, le laisser paroître!

Hasarder un aveu? j'étois loin d'y penser.
A la fuir dès long-temps j'aurois dû me forcer.
Souvent j'allois partir; un charme involontaire
M'a retenu près d'elle: au moins j'ai su me taire;
Trop heureux de songer, quand je vois sa froideur,
Que je n'ai pas troublé sa paix et son bonheur!
Mais on vient! c'est Monsieur. Il faut que je l'évite,
Il pourroit voir mon trouble.

MDE. DE ROSELLE.

Eh quoi! partir si vîte?
(Il va pour sortir.)

SCÈNE III.

M. BELFORT, M. DE PLINVILLE,
MDE. *DE ROSELLE.*

M. DE PLINVILLE, *(à M. Belfort.)*

Bon! vous vous retirez, en me voyant? pourquoi?
Eh mais, ne faites point d'attention à moi.
Du matin jusqu'au soir, je viens, je me promène;
Vers ce lieu-ci sur-tout, un penchant me ramène.

MDE. DE ROSELLE.

J'y viens souvent aussi. C'est un joli berceau,
Solitaire, et pourtant très-voisin du château.

M. DE PLINVILLE.

Vous-même, cher Belfort, c'est ici, ce me semble,
Que vous et votre élève étudiez ensemble.

M. BELFORT.

Oui, Monsieur, très-souvent.

M. DE PLINVILLE.

Et vous avez raison.

Voici, je crois, bientôt l'heure de la leçon.

[illegible]

Angél. [illegible] portes.

(A [illegible]

Moi, je l'ai toujours [illegible] êtes,

On enseigne bien mieux, [illegible] n'est plus naturel.

Vous êtes sans mentir, un bien heureux mortel:

Vous avez pour élève une jeune personne,

J'ose le dire, aimable, aussi belle que bonne,

Vous habitez d'ailleurs le plus charmant pays!

Je vous traite aussi bien qu'on traiteroit un fils.

Il est aisé de voir que ma femme vous aime.

Chacun en fait autant; et ma fille elle-même,

Quand on parle de vous...

M. BELFORT, *(très-ému.)*

Elle me fait honneur!

Monsieur... assurément.. je sens tout mon bonheur.

Je ne puis exprimer... Pardon, je me retire.

M. DE PLINVILLE.

Allez, j'entends fort bien ce que cela veut dire.

MDE. DE ROSELLE, *(à part.)*

Ah! mon cher oncle! moi, je l'entends mieux que vous.

SCÈNE IV.

M. DE PLINVILLE, MDE. *DE ROSELLE.*

M. DE PLINVILLE.

Intéressant jeune homme! il s'éloigne de nous

Tout pénétré de joie et de reconnoissance.
Je suis charmé d'avoir fait cette connoissance.

MDE. DE ROSELLE.

De sa réception on m'a fait le récit:
Il est plaisant.

M. DE PLINVILLE.

Toujours cela me réussit.
Je suis, sans me vanter, bon physionomiste;
Et je ne pense pas que, depuis que j'existe...

MDE. DE ROSELLE.

Vous prites cependant un laquais l'an passé.
Pour vol, presque aussitôt ma tante l'a chassé.
Vous aimiez, m'a-t-on dit, sa physionomie.

M. DE PLINVILLE.

Oh! l'on peut se tromper une fois en sa vie.
Mais tu vois, sur Belfort, si je me suis trompé?
Dès le premier abord sa candeur m'a frappé.

MDE. DE ROSELLE.

Oui, moi-même, en effet, dès la première vue,
Son air modeste et franc pour lui m'a prévenue,
J'en conviens.

M. DE PLINVILLE.

Je le crois. Il suffit de le voir.

MDE. DE ROSELLE.

Mais, entre nous, pourtant, j'aurois voulu savoir..

M. DE PLINVILLE.

Savoir! quoi?

MDE. DE ROSELLE.

M'informer...

M. DE PLINVILLE.

Si Belfort est honnête?
Me préserve le ciel d'une pareille enquête!
Loin de moi les soupçons et les certificats:
Cela répugne trop à des coeurs délicats,
Le charme de la vie est dans la confiance.
J'en ai fait mille fois, la douce expérience:
Chaque jour je l'éprouve au sujet de Belfort.
Va, les honnêtes gens se connoissent d'abord.
Un certain... ou plutôt veux-tu que je te dise!
Je crois fort, et toujours ce fut là ma devise,
Que les hommes sont tous, oui, tous, honnêtes, bons.
On dit qu'il est beaucoup de méchans, de fripons;
Je n'en crois rien; je veux qu'il s'en trouve peut-être
Un ou deux; mais ils sont aisés à reconnoître.
Et puis, j'aime bien mieux, je le dis sans détours,
Etre une fois trompé, que de craindre toujours.

MDE. DE ROSELLE.

Eh! qui de vous tromper pourroit être capable?
Vous êtes pour cela trop bon et trop aimable.
Je me sens attendrie; il semble, auprès de vous,
Que je respire un air et plus calme et plus doux.
Mais quelqu'un vient, je crois.

M. DE PLINVILLE, *(regarde.)*

C'est ma chère Angélique.

MDE. DE ROSELLE.

Voyez, n'est-elle pas sombre, mélancolique?

M. DE PLINVILLE.

Non. Ma fille toujours a l'esprit occupé.
Elle pense à l'anglois, ou je suis bien trompé.

MDE. DE ROSELLE.

Elle marche à pas lents.

M. DE PLINVILLE.

Oui, sa démarche est sage;
Quelle aimable candeur brille sur son visage!

MDE. DE ROSELLE.

Elle ne nous voit pas.

M. DE PLINVILLE.

Oh! ce bois est charmant.
Nous allons, nous venons, sans nous voir seulement.

SCÈNE V.

MDE. *DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE. ANGELIQUE.*

(Angélique vient sur le théâtre, et rêve sans voir son père et sa cousine.)

M. DE PLINVILLE, *(s'avance doucement derrière elle.)*

Angélique! Angélique!

ANGÉLIQUE.

Ah! mon père! ah! Madame!

M. DE PLINVILLE.

Ce cri-là m'est allé jusques au fond de l'ame.

MDE. DE ROSELLE.

Bon jour, mon coeur.

M. DE PLINVILLE.

Bon jour. Quel teint frais et vermeil!

ANGÉLIQUE.

J'ai cependant dormi d'un très-léger sommeil.

M. DE PLINVILLE.

Léger, mais calme et doux, celui de l'innocence.
C'est aussi le sommeil de la convalescence.
Mais je suis un peu las: depuis le déjeûné,
Je cours. Asseyons-nous.

(Il s'assied.)

SCÈNE VI.

Mde. *DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ANGELIQUE,* Mde. *DE PLINVILLE.*

Mde. DE PLINVILLE.

Je l'avois deviné.
Ce bosquet deviendra salon de compagnie.
Et moi, je reste seule: avec moi, l'on s'ennuie.

Mde. DE ROSELLE.

A la campagne, on peut quelquefois se quitter.

Mde. DE PLINVILLE.

Fort bien. Mais vous, Monsieur, allez donc visiter
Vos ouvriers.

M. DE PLINVILLE.

J'y vais. J'aurois été bien aise
De rester; mais. pour peu que cela te déplaise,
Je pars. Puis, j'aime à voir ces pauvres malheureux
Travailler en chantant. Je raisonne avec eux.

Mde. DE PLINVILLE.

Et vous les dérangez.

M. DE PLINVILLE.

Cela pourroit bien être:

Mais ils ont le plaisir d'entretenir leur maître.

MDE. DE PLINVILLE.

Hé bien, allez donc.

M. DE PLINVILLE.

Soit.

(Il s'en va, se retourne, envoie un baiser à sa femme, sourit à sa nièce et à sa fille, et sort gaiement.)

SCÈNE VII.

MDE. *DE ROSELLE*, MDE. *DE PLINVILLE*, *ANGELIQUE*.

MDE. DE PLINVILLE.

C'est un coeur excellent.

Mais, si quelqu'un ici n'avoit pas le talent . . .

MDE. DE ROSELLE.

Vous l'avez! car à tout ma tante sait suffire.
C'est un coup-doeil! un tact!... Pour moi, je vous admire.
Mais j'aime bien mon oncle. Il est si gai!

MDE. DE PLINVILLE.

Fort bien:

Mais cette gaité-là, pourtant, n'est bonne à rien.

MDE. DE ROSELLE.

Elle est bonne pour lui, du moins.

MDE. DE PLINVILLE.

Mademoiselle,

Cette leçon d'anglois, quand commencera-t-elle?

ANGÉLIQUE.

Je croyois rencontrer monsieur Belfort ici.

MDE. DE PLINVILLE.

Eh bien, de son côté, Belfort vous cherche aussi.

ANGÉLIQUE, *(voulant sortir.)*

Je vais...

MDE. DE PLINVILLE.

Où? le chercher au bout de l'avenue?
Perdez tout votre temps en allée et venue!
Je retourne au château; je vais vous l'envoyer.
Attendez-le, et songez à bien étudier.
Car vous vous mariez dans quelques jours peut-être:
Il faudra bien qu'alors vous vous passiez de maître.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

MDE. *DE ROSELLE, ANGELIQUE.*

MDE. DE ROSELLE.

Je vous possède donc pour un petit moment.
On ne peut vous parler, ni vous voir seulement.
Il semble, en vérité, que vous fuyez ma vue:
C'est cependant pour vous qu'ici je suis venue.

ANGÉLIQUE.

D'un tel empressement mon coeur est pénétré.

MDE. DE ROSELLE.

En ce cas, prouvez-moi que vous m'en savez gré.
De ma jeune cousine on me vantoit sans cesse
L'enjoûment, la beauté, la grâce, la finesse,

Je trouve bien l'esprit, la grâce, les appas;
Mais, quant à l'enjoûment, je ne le trouve pas.

ANGÉLIQUE.

Vous me flattez. Pour moi, s'il faut que je le dise,
Plus agréablement je fus d'abord surprise;
Car tout ce que je vois est encore au-dessus...

MDE. DE ROSELLE.

Ne me louez pas tant, et riez un peu plus.
Faut-il donc vous prier d'être gaie, à votre âge,
Sur-tout quatre ou cinq jours avant le mariage?
Le mari dont pour vous vos parens ont fait choix,
Mérite votre amour, ou du moins je le crois.

ANGÉLIQUE.

Il est fort estimable.

MDE. DE ROSELLE.

Oh! tout-à-fait, ma chère.
Et vous formez ces noeuds avec plaisir, j'espère.

ANGÉLIQUE.

Avec plaisir, Madame? oui, c'en est un pour moi
De contenter mon père; il engage ma foi,
Me donne à son ami, j'obéis sans murmure.

MDE. DE ROSELLE.

Vous serez très-heureuse avec lui, j'en suis sûre.

(A part.)

Pauvre enfant! ne laissons point faire cet hymen,
Mais j'aperçois Belfort. Suivons notre examen:
Sachons si, par hasard, ils sont d'intelligence.

SCÈNE IX.

Mde. *DE ROSELLE, ANGÉLIQUE, M. BELFORT.*

MDE. DE ROSELLE.

On pourroit vous gronder d'un peu de négligence.
On vous attend ici depuis long-temps...

M. BELFORT.

Pardon.
J'ai peut-être manqué l'heure de la leçon!
Mais c'est que j'ai cherché long-temps Mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Point d'excuses, Monsieur. Je connois votre zèle.

MDE. DE ROSELLE.

Avez-vous un livre?

M. BELFORT.

Oui; j'ai là Milton.

MDE. DE ROSELLE.

Eh bien!
Commencez la leçon. Que je n'empêche rien.
(A part.)
Je vais les observer.

ANGÉLIQUE.

Mais...

MDE. DE ROSELLE.

Commencez, de grâce,
Je n'entends point l'anglois, mais j'ai sur moi le Tasse,
Je vais lire à deux pas. Allons point de façon.

(Elle se retire, mais ne va pas loin; et pendant la scène suivante, paroît de temps en temps à travers les feuillages.)

SCENE X.

ANGELIQUE, M. BELFORT.

(Ils restent un moment sans rien dire.)

ANGÉLIQUE.

Je vais mettre à profit, Monsieur, cette leçon.
Car... que sais-je?... peut-être est-elle la dernière.

M. BELFORT.

Vous croyez?....

ANGÉLIQUE.

Je le crains, Monsieur. Votre écolière
Auroit encor besoin de vos leçons, je croi.

M. BELFORT.

Monsieur de Morinval sait l'anglois mieux que moi,
Et...

ANGÉLIQUE.

Je ne doute point du tout de sa science;
Mais je doute qu'il ait autant de patience.

M. BELFORT.

Croyez qu'auprès de vous, on n'en a pas besoin.
Sans doute, avec plaisir, il va prendre ce soin;
Puis il parle la langue, il arrive de Londre,
Et c'est un avantage....

ANGÉLIQUE.

Oh! je puis vous répondre
Que je n'apprendrai point à prononcer l'anglois;
L'entendre bien, voilà tout ce que je voulois.

M. BELFORT.

Mais vous en êtes là. Car enfin il me semble
Que vous l'entendez...

ANGÉLIQUE.

Oui, quand nous lisons ensemble:

Lorsque vous êtes là, je suis prompte à saisir,
Vous enseignez si bien!

M. BELFORT.

J'enseigne avec plaisir,
Du moins: il est aisé d'instruire une personne
Qui profite si bien des leçons qu'on lui donne!

ANGÉLIQUE.

Vous trouvez donc, Monsieur, que je fais des progrès

M. BELFORT.

Ah! beaucoup.

ANGÉLIQUE.

Cette étude a pour moi des attraits,
Monsieur: j'ai tout de suite aimé la langue angloise.

M. BELFORT.

Je ne suis point du tout surpris qu'elle vous plaise,
Mademoiselle: il est des Angloises à vous
Un tel rapport d'humeur, de sentimens, de goûts!...

ANGÉLIQUE.

Vous trouvez?...

M. BELFORT.

Vous avez beaucoup de leurs manières.
Elles sont nobles, mais elles sont un peu fieres:
Elles parlent très-peu, mais parlent à propos,
Ne médisent jamais; et dans leurs moindres mots,
On voit régner toujours une sage réserve.
Voilà leur caractere; et plus je vous observe,
Plus je crois voir qu'au vôtre il ressemble en tout point.

ANGÉLIQUE.

Je le souhaite, mais je ne m'en flatte point.

M. BELFORT.

Hé bien, je trouve encore une autre ressemblance,
Oui, d'elles vous avez jusqu'à l'indifférence....

Ah! pardon, je n'ai pas dessein de vous blâmer!
C'est sans doute un bonheur que de ne point aimer.
Mais vous leur ressemblez en cela davantage.
Car enfin, chacun sait qu'elles ont en partage
Un calme, une froideur... et peut-être un dédain
Qui sait les préserver....

ANGÉLIQUE.

Oui, d'un penchant soudain.
Mais elles ne sont pas toujours aussi paisibles.
Souvent ces dehors froids cachent des coeurs sensibles,
Où l'amour, en effet, entre d'un pas plus lent.
Mais tôt ou tard, allume un feu plus violent....
Nous avons vu cela, Monsieur, dans nos lectures.

M. BELFORT.

Oui, nous en avons lu d'assez belles peintures.
Mademoiselle lit avec goût, avec fruit.

ANGÉLIQUE.

Nous oublions, je crois, la leçon: le temps fuit.

SCÈNE XI.

ANGELIQUE, MDE. *DE ROSELLE*, *M. BELFORT.*

MDE. DE ROSELLE.

Hé bien, notre écolière est-elle un peu savante?

M. BELFORT.

Tout-à-fait.

MDE. DE ROSELLE, *(sans trop d'affectation.)*

La lecture étoit intéressante;
Vous êtes attendrie, et votre maître aussi.

Ce Milton quelquefois est touchant. Mais voici
Rose....

SCÈNE XII.

LES MÊMES, *ROSE.*

(Pendant les deux scènes précédentes, on a dû obscurcir le théâtre, pour annoncer l'orage.)

ROSE.

Eh mais, venez donc. Il va faire un orage
Terrible.

ANGÉLIQUE.

Un orage!

ROSE.

Oui. Voyez ce gros nuage.

ANGÉLIQUE.

En effet, je n'avois pas fait attention...

MDE. DE ROSELLE, *(finement mais toujours sans affectation.)*

Il est vrai; quelquefois la conversation
Nous occupe si fort!

ROSE.

Allons-nous-en bien vîte.

MDE. DE ROSELLE.

Elle a raison.

ROSE.

N'ayez pas peur que je vous quitte.
Mais j'apperçois Monsieur. Ah! j'ai moins de frayeur.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, *M. DE PLINVILLE.*

M. BELFORT.

Le ciel est tout en feu.

M. DE PLINVILLE.

Quel spectacle enchanteur!

Je vais de ce tableau jouir tout à mon aise.

MDE. DE ROSELLE.

Mais comment se peut-il que ce tableau vous plaise?

ROSE.

Ah! Monsieur! sauvons-nous.

M. DE PLINVILLE.

Allons, Rose, du coeur.

Auprès de moi, jamais, peux-tu craindre un malheur?

(Un coup de tonnerre épouvantable.)

TOUTES LES FEMMES.

Ah! dieu!

M. BELFORT.

Quel bruit affreux!

M. DE PLINVILLE.

Le beau coup! il m'enflamme.

Vers la Divinité cela m'élève l'ame.

ANGÉLIQUE.

Sans doute, il est tombé tout près d'ici.

M. DE PLINVILLE.

Non, non.

Le tonnerre jamais ne tombe en ce canton.
La grêle dans nos champs ne fait point de ravages.
La rivière jamais n'inonde nos rivages.

Mde. de Roselle.

C'est vraiment un pays rare que celui-ci.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, *M. DE MORINVAL.*

M. de Morinval.

Voyons, trouverez-vous du bonheur à ceci?
Le tonnerre est tombé...

M. de Plinville.

Bon! où donc?

M. de Morinval.

Sur la grange.
Elle est en feu.

M. Belfort.

J'y cours.

(Il sort.)

M. de Plinville.

Je respire.

M. de Morinval.

Qu'entends-je?
Vous vous réjouirez encor de ce fléau!

M. de Plinville.

Pourquoi non? il pouvoit tomber sur le château.

(Ils sortent tous.)

Fin du Second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

Le soleil reparoît. L'herbe est déjà plus verte;
Chaque fleur se ranime, et la terre entr'ouverte
Exhale un doux parfum. N'est-il pas vrai qu'on sent...
Un calme... une fraîcheur... un charme ravissant?
Car il en est de nous ainsi que d'une plante.
O que voilà, ma chère, une pluie excellente!
Nous avions grand besoin de cet orage-ci.

ROSE.

Mais la grange est détruite.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai, mais aussi
J'ai sauvé l'écurie: elle étoit presque neuve.
Je le dois à Belfort. J'avois plus d'une preuve
De son bon coeur; mais quoi! c'est un brave vraiment.
As-tu vu comme il s'est exposé hardiment:

ROSE.

Je le crois bien, Aussi s'est-il blessé.

M. DE PLINVILLE.

Quoi, Rose?

ROSE.

Il s'est brûlé la main.

M. DE PLINVILLE.

Je sais, c'est peu de chose.

ROSE.

Peu de chose?

M. DE PLINVILLE.

Il m'a dit que cela n'étoit rien.

ROSE.

Il me l'a dit aussi; mais moi, je voyois bien
Qu'il souffroit, et beaucoup: car, à cette nouvelle,
J'étois vîte accourue avec Mademoiselle.
Nous le voyons auprès de monsieur Morinval.
Il ne s'occupoit pas seulement de son mal.
« Sur votre main, Monsieur (lui dis-je) il faudroit mettre
« Quelque chose: je vais, si vous voulez permettre... »
« Bien obligé (dit-il) il n'en est pas besoin. »
« Oh! (dis-je) avec plaisir, je vais prendre ce soin. »
Il me donne sa main; ma maîtresse déchire
Un mouchoir, en tremblant: lui, paroissoit sourire,
Regardoit tour-à-tour Mademoiselle et moi:
J'en suis encore émue, et je ne sais pourquoi.

M. DE PLINVILLE.

Tu m'enchantes: l'aimable et douce créature!

ROSE.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.
Dans la Fontaine, hier, je lisois ce vers-là.

M. DE PLINVILLE.

Tu lis donc la Fontaine:

ROSE.

Eh oui, je sais déjà
Douze fables au moins: cela s'apprend sans peine.
Tenez, vous ressemblez à ce bon la Fontaine;

Monsieur Belfort le dit. Il m'en a fait présent;
Il me fait réciter: il est si complaisant.

M. DE PLINVILLE.

D'avoir un pareil maître Angélique est charmée?...

ROSE.

Oh! oui. C'est bien dommage: on est accoutumée...
Ce mariage-là va nous contrarier.

M. DE PLINVILLE.

Que veux-tu, mon enfant? il faut se marier.

SCÈNE II.

M. DE PLINVILLE, MDE. *DE PLINVILLE, ROSE.*

MDE. DE PLINVILLE.

A quoi s'amuse-t-elle à babiller?

ROSE.

J'arrive.

MDE. DE PLINVILLE.

Partez, allez ranger. Sur-tout, soyez moins vive.

ROSE.

Pardon.

MDE. DE PLINVILLE.

Qu'attendez-vous? partez donc.

ROSE.

Je m'en vais.
Mademoiselle, au moins, ne me gronde jamais.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

M. DE PLINVILLE, Mde. *DE PLINVILLE.*

M. de Plinville.

Je suis vraiment fâché, quand je vois qu'on la gronde;
Car je l'aime beaucoup.

Mde. de Plinville.

Vous aimez tout le monde.

M. de Plinville.

Rien n'est plus naturel. Hé bien, parlons du feu.
Il est éteint.

Mde. de Plinville.

Enfin !

M. de Plinville.

En peu de temps, parbleu
On s'en est rendu maître. Il n'a duré qu'une heure.
On l'a mené! . . .

Mde. de Plinville.

Riez!

M. de Plinville.

Voulez-vous que je pleure?

Mde. de Plinville.

Je sais bien que jamais vous n'avez de chagrin.

M. de Plinville.

Eh! tant mieux.

Mde. de Plinville.

A lui voir ce visage serein,
On croiroit qu'il s'agit de la grange d'un autre!

M. de Plinville.

J'aime mieux que le feu soit tombé sur la nôtre.

Pour tout autre, ce coup eût été plus fatal:
Nous sommes en état de supporter le mal.

MDE. DE PLINVILLE.

Vous êtes, sans mentir, un homme bien étrange!

M. DE PLINVILLE.

Eh! de quoi s'agit-il, après tout? d'une grange.
Hé bien, ma chère amie, on la rebâtira.
J'ai du bois en réserve, et l'on s'en servira.
Je n'ai pas fait bâtir depuis long-temps, je pense.

MDE. DE PLINVILLE.

Vous ne cherchez qu'à faire ici de la dépense.

M. DE PLINVILLE.

Les pauvres ouvriers y gagneront. Enfin,
Sans de tels accidens, beaucoup mourroient de faim.
Eh! ne faut-il donc pas que tout le monde vive?

MDE. DE PLINVILLE.

Oui, mais en nourrissant les autres, il arrive
Qu'on se ruine.

M. DE PLINVILLE.

Bon! l'on a toujours assez.
Et les cent mille écus qu'à Paris j'ai laissés?

MDE. DE PLINVILLE.

Vous avez mal choisi votre dépositaire.
Que ne les placiez-vous plutôt chez un notaire!

M. DE PLINVILLE.

Un notaire, crois-moi, ne vaut pas un ami;
Dorval, assurément, ne s'est point endormi.
Il devoit me placer, comme il faut, cette somme.

MDE. DE PLINVILLE.

Mais êtes-vous bien sûr qu'il soit un honnête homme?

M. DE PLINVILLE.

Honnête homme? Dorval?...

MDE. DE PLINVILLE.

Je sais qu'il joue.

M. DE PLINVILLE.

Un peu.

MDE. DE PLINVILLE.

Beaucoup: c'est un joueur.

M. DE PLINVILLE.

Il est heureux au jeu.

MDE. DE PLINVILLE.

La rente cependant ne vient point.

M. DE PLINVILLE.

Oh! j'espère...

MDE. DE PLINVILLE.

Vous espérez toujours!

SCÈNE IV.

ANGELIQUE, M. DE PLINVILLE,
MDE. *DE PLINVILLE.*

M. DE PLINVILLE, *(à Angélique.)*

Ah! te voilà, ma chère:
Hé bien, es-tu remise un peu de ta frayeur?

ANGÉLIQUE.

Oui; je craignois encore un bien plus grand malheur.

M. DE PLINVILLE.

Çà, puisque le hasard tous les trois nous rassemble,
Profitons-en, parlons de mariage ensemble:

MDE. DE PLINVILLE.

Au lieu d'en parler, moi, je vais tout préparer.
Ce n'est pas tout: il faut promptement réparer
Le tort qu'a fait le feu. Ce soin-là me regarde;
Car à tous ces détails vous ne prenéz pas garde.
Voilà la flamme éteinte, et vous croyez tout dit:
Quel homme!

(Elle sort en haussant les épaules.)

SCÈNE V.

ANGELIQUE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Son humeur, vraiment me divertit.
Dans un ménage, il faut de petites querelles,
Tu m'en diras bientôt, toi-même, des nouvelles.

ANGÉLIQUE.

Je vais donc vous quitter?

M. DE PLINVILLE.

J'en ai bien du regret;
Mais enfin...

ANGÉLIQUE.

Jour et nuit, j'en gémis en secret.

M. DE PLINVILLE.

Je le crois aisément: je connois ta tendresse.

ANGÉLIQUE, *(serrant affectueusement la main de son père.)*

Mon père!...

M. DE PLINVILLE.

Aimable enfant! Comme elle me caresse!
Délicieux transport! ah! viens, viens dans mes bras.

ANGÉLIQUE.

M'aimez-vous?

M. DE PLINVILLE.

Si je t'aime? eh! tu n'en doutes pas.
Je donnerois pour toi mon bien, mon sang, ma vie.

ANGÉLIQUE.

Hé bien...

M. DE PLINVILLE.

Parle, dis-moi ce qui te fait envie.

ANGÉLIQUE.

Mon père, auprès de vous que je vive toujours.

M. DE PLINVILLE.

Oui, j'aurois avec toi voulu finir mes jours;
Tu semerois de fleurs la fin de ma carrière.
Je sourirois encore à mon heure dernière:
Mais ton futur époux demeure à trente pas,
Et nous serons voisins.

ANGÉLIQUE.

Vous ne m'entendez pas.

M. DE PLINVILLE.

Si fait. Je t'entends bien. Crois que ton père est tendre,
Qu'il est fait pour t'aimer et digne de t'entendre.
Tu soupires?

ANGÉLIQUE.

Hélas! si vous saviez... combien..
Morinval!...

M. DE PLINVILLE.

Est aimé? va, va, je le sais bien.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, M. *DE MORINVAL*, M. *BELFORT*.

(Celui-ci a la main enveloppée d'un ruban noir.)

M. DE PLINVILLE.

Ah! bon jour, mes amis.

(A Morinval d'un air mystérieux)

Mais quels progrès vous faites!

M. DE MORINVAL.

Comment? que dites-vous?

MDE. DE PLINVILLE.

Trop heureux que vous êtes!

M. DE MORINVAL.

Ce n'est pas mon défaut, cependant... Vous riez?

M. DE PLINVILLE.

On vous aime cent fois plus que vous ne croyez;
Et l'on vient de me faire un aveu...

ANGÉLIQUE.

Quoi, mon père?

M. DE PLINVILLE.

Non, tu voudrois, en vain me prier de me taire.
Après tout, Morinval est ton futur époux.
Belfort est notre ami: nous le chérissons tous.
Sans doute il est charmé que Morinval te plaise.
N'est-il pas vrai, Monsieur?

M. BELFORT, (*d'un air contraint.*)
Qui? moi? j'en suis fort aise!

M. DE PLINVILLE.
Sachez donc...

ANGÉLIQUE.
C'en est trop. Je ne puis...

M. DE PLINVILLE.
Il suffit.
Je me tais; mais je crois en avoir assez dit.

M. DE MORINVAL.
Mon bonheur est trop grand, pour qu'ici je le croie.
Je n'ose me livrer à l'excès de ma joie.

M. DE PLINVILLE.
Allons, doutez encor! mais quel homme! En ce cas,
Vous mériteriez bien qu'on ne vous aimât pas.
Et vous, mon cher Belfort, comment va la blessure?

M. BELFORT, (*avec un chagrin concentré.*)
Ah! je n'y songeois pas, Monsieur, je vous assure.

M. DE PLINVILLE.
Je n'oublîrai jamais ce généreux secours.

M. BELFORT.
Monsieur, sans nul regret j'aurois donné mes jours.

M. DE PLINVILLE.
Ah!... ces blessures-là ne sont pas dangereuses.

M. BELFORT.
Il est vrai qu'il en est de bien plus douloureuses.
Celle-ci, doit, du moins, avant peu se guérir:
Trop heureux qui n'a pas d'autres maux à souffrir!
(*Il sort*).

SCÈNE VII.

ANGELIQUE. M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE MORINVAL.

Il paroît abattu.

M. DE PLINVILLE.

Cette mélancolie
Lui sied: elle vaut mieux cent fois que la folie.
Mais parlons de vous deux. Ma fille, en ce moment,
Nous sommes sans témoins: et tu peux librement
Faire à ce bon ami, l'aveu...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *LEPINE, (d'un air niais.)*

LÉPINE.

Mademoiselle,
Madame vous demande.

M. DE PLINVILLE.

Eh! mais, que lui veut-elle?

LÉPINE.

Moi, je ne sais, Monsieur. On ne me dit jamais
Le pourquoi: seulement, on me dit *va*, je vais.

M. DE PLINVILLE.

Ce Lépine est naïf.

LÉPINE.

Vous êtes bien honnête.

Madame dit pourtant que je suis une bête;
Car Madame et Monsieur sont rarement d'accord:
Moi, je suis de l'avis de Monsieur: ai-je tort?

M. DE PLINVILLE.

Non: ce que tu dis là prouveroit le contraire.

(Lépine sort)

SCÈNE IX.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Enfin vous êtes sûr que vous avez su plaire;
Vous allez, je l'espère, être heureux à présent.

M. DE MORINVAL.

Oui, si l'on pouvoit l'être.

M. DE PLINVILLE.

Ah! le trait est plaisant.
Si l'on pouvoit... comment, vous en doutez encore?

M. DE MORINVAL.

Toujours.

M. DE PLINVILLE.

Mais, vous aimez ma fille?

M. DE MORINVAL.

Je l'adore.

M. DE PLINVILLE.

Angélique, à son tour, vous aime?

M. DE MORINVAL.

Je le croi.

M. DE PLINVILLE.

Vous allez recevoir et sa main et sa foi:
Que vous faut-il de plus?

M. DE MORINVAL, (*vivement.*)

Mais est-on, je vous prie,
Heureux précisément, parce qu'on se marie?

M. DE PLINVILLE.

Ah! mon ami, l'hymen...

M. DE MORINVAL.

L'hymen a ses douceurs,
Je le sais; sur la vie il sème quelques fleurs.
Mais j'en vois les soucis, les ennuis, les alarmes.

M. DE PLINVILLE.

Eh! voyez-en plutôt les plaisirs et les charmes;
Voyez ces chers enfans, gages de votre amour...

M. DE MORINVAL.

A des infortunés je donnerai le jour.

M. DE PLINVILLE.

Les voilà malheureux, même avant que de naître!

M. DE MORINVAL.

Je le fus, je le suis, pourroient-ils ne pas l'être?
Ils ne pourront, du moins, échapper aux douleurs.
L'homme, dès en naissant, crie et verse des pleurs.

M. DE PLINVILLE.

Ces pleurs sont un langage, et non pas une plainte.

M. DE MORINVAL.

De mille infirmités son enfance est atteinte.
Pendant deux ans entiers, captif en un berceau,
Il souffre...

M. DE PLINVILLE.

Avant d'être arbre, il faut être arbrisseau.

M. DE MORINVAL.

Tôt ou tard, un poison dans les veines circule,
Qui défigure, ou tue...

M. DE PLINVILLE.

Oui, mais on inocule.

M. DE MORINVAL.

En a-t-on moins de mal?

M. DE PLINVILLE.

Il n'est plus dangereux.
Pour les femmes, sur-tout, ce secret est heureux:
Elles ne craignent point de se voir enlaidies.

M. DE MORINVAL.

Mais combien d'autres maux!

M. DE PLINVILLE.

S'il est des maladies,
Il est des médecins.

M. DE MORINVAL.

C'est encore bien pis.

M. DE PLINVILLE.

Répétez les bons mots que tout le monde a dits!
Il est d'habiles gens, et qu'à tort on insulte.
Souffre-t-on? on écrit à Paris; on consulte
Un illustre... Petit, (1) je suppose: il répond;
Et vous guérit bientôt.

---

(1) Célèbre médecin à Paris.

M. DE MORINVAL.

Ah! tout de suite!

M. DE PLINVILLE.

Au fond,
Soyons de bonne foi; trop souvent nos souffrances
Sont la suite et le fruit de nos intempérances.
La nature nous a prodigué tous ses dons,
Nous abusons de tout; et puis, nous nous plaignons!

M. DE MORINVAL.

Vous pourriez en ce point, avoir raison peut-être.
Mais qu'on a droit, d'ailleurs, de se plaindre! est-on maître,
Par exemple, d'avoir de la fortune?

M. DE PLINVILLE.

Non:
Mais le pauvre, content de sa condition,
Est heureux comme nous. Allez, le Ciel est juste;
Et l'ouvrier actif, le paysan robuste,
Ont aussi leurs plaisirs, plaisirs purs, naturels...

M. DE MORINVAL.

Vous ne croyez donc pas qu'il soit des maux réels?

M. DE PLINVILLE.

Très-peu.

M. DE MORINVAL.

Nos passions, ennemis domestiques,
Ne sont donc, selon vous, que des maux chimériques?

M. DE PLINVILLE.

Ah! fort bien, vous nommez les passions des maux!
Sans elles, nous serions au rang des animaux.
Il faut des passions, il nous en faut, vous dis-je;
Et ce sont de vrais biens, pourvu qu'on les dirige,

M. DE MORINVAL.

Oui! dirigez l'amour!

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi non? sentez-vous
Ce qu'un amour honnête a de touchant, de doux?
Quel plaisir d'attendrir la beauté que l'on aime,
Et de s'aimer encore en un autre soi-même!
De... J'en aurois parlé bien mieux à vingt-cinq ans.
Hélas! J'ai, sans retour, passé cet heureux temps...
Mais un bien vient toujours nous tenir lieu d'un autre;
L'amitié me console, et je le crois la nôtre.

M. DE MORINVAL.

Vous nous parlez ici d'amour et d'amitié.
De nos affections ce n'est pas la moitié.
Ne comptez-vous pour rien l'avarice sordide,
L'ambition, l'envie et la haine perfide?
Vous qui peignez si bien toutes choses en beau,
Je vous défie ici d'égayer le tableau.

M. DE PLINVILLE.

Oui, ces noms sont affreux, mais les choses sont rares.
Au siècle où nous vivons, il est fort peu d'avares.
D'envieux, dieu-merci, je n'en connois pas un:
La haine enfin n'est pas un vice très-commun.
L'ambition, peut-être, est un peu plus commune;
Mais soit qu'elle ait pour but, les honneurs, la fortune,
C'est un beau mouvement qui n'est pas défendu:
Souvent, loin d'être un vice, elle est une vertu.
Chaque chose a son temps. L'enfance est consacrée
Aux doux jeux; la jeunesse à l'amour est livrée;
Et l'âge mûr au soin d'établir sa maison.
Croyez-moi, le bonheur est de toute saison.

M. DE MORINVAL.

Vous allez voir qu'il est aussi dans la vieillesse!

M. DE PLINVILLE.

Sans doute, Morinval. Ainsi que la jeunesse,
A le bien prendre, elle a ses innocens plaisirs.
C'est l'âge du repos, celui des souvenirs.
J'aime à voir d'un vieillard la vénérable marche,
Les cheveux blancs; je crois revoir un patriarche,
Il guide la jeunesse, il en est respecté;
Il raconte une histoire, et se voit écouté.

M. DE MORINVAL.

Et tout cela finit?

M. DE PLINVILLE.

Mais... par la dernière heure.
Je suis né, Morinval; il faut donc que je meure.
Hé bien, tranquille et gai jusqu'au dernier instant,
Comme je vis heureux je dois mourir content.

M. DE MORINVAL.

Et moi... Car à mon tour, il faut que je réponde,
Et que par mille faits, enfin, je vous confonde.
Je vous soutiens, morbleu! qu'ici-bas tout est mal.
Tout, sans exception, au physique, au moral,
Nous souffrons en naissant, pendant la vie entière,
Et nous souffrons sur-tout à notre heure dernière.
Nous sentons, (tourmentés au dedans, au dehors,)
Et les chagrins de l'ame et les douleurs du corps.
Les fléaux avec nous ne font ni paix ni trève:
Ou la terre s'entr'ouvre, ou la mer se soulève.
Nous-mêmes, à l'envi, déchaînés contre nous,
Comme si nous voulions nous exterminer tous,
Nous avons inventé les combats, les supplices.

C'étoit peu de nos maux, nous y joignons nos vices,
Aux riches, aux puissans l'innocent est vendu.
On outrage l'honneur, on flétrit la vertu.
Tous nos plaisirs sont faux, notre joie indécente:
On est vieux à vingt ans, libertin à soixante.
L'hymen est sans amour: l'amour n'est nulle part.
Pour le sexe, on n'a plus de respect, ni d'égard.
On ne sait ce que c'est que de payer ses dettes;
Et de sa bienfaisance on remplit les gazettes.
On fait de plate prose et de plus méchans vers.
On raisonne de tout, et toujours de travers.
Et dans ce monde enfin, s'il faut que je le dise,
On ne voit que noirceur, et misère, et sottise.

M. DE PLINVILLE.

Voilà ce qui s'appelle un tableau consolant!
Vous ne le croyez pas, vous-même, ressemblant.
De cet excès d'humeur je ne vois point la cause.
Pourquoi donc s'emporter; mon ami, quand on cause?
Vous parlez de volcans, de naufrage... Eh! mon cher,
Demeurez en Touraine, et n'allez point sur mer.
Sans doute autant que vous, je déteste la guerre;
Mais on s'éclaire enfin, on ne l'aura plus guère.
Bien des gens, dites-vous, doivent; sans contredit,
Ils ont tort; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit?
L'hymen est sans amour? ma femme a la réplique.
L'amour n'est nulle part? consultez Angélique.
Les femmes sont un peu coquettes; ce n'est rien:
Ce sexe est fait pour plaire: il s'en acquitte bien.
Tous nos plaisirs sont faux? mais quelquefois à table,
Je vous ai vu goûter un plaisir véritable.
On fait de méchans vers? eh! ne les lisez pas.

Il en paroît aussi, dont je fais très-grand cas.
On déraisonne? eh! oui, parfois, un faux système
Nous égare... Entre nous, vous le prouvez vous-même.
Calmez donc votre bile, et croyez qu'en un mot,
L'homme n'est ni méchant, ni malheureux, ni sot.

M. DE MORINVAL.

Moi, je vous dis.... Mais non, je n'ai rien à vous dire.
Quand je parle raison, vous vous mettez à rire.
Le moyen de convaincre un homme tel que vous!
De vous convaincre, aussi, je ne suis point jaloux.
Gardez, Monsieur, gardez cet heureux caractère.

M. DE PLINVILLE.

Si je ne l'avois pas, je voudrois me le faire.
Je ne suis point aveugle; et je vois, j'en conviens,
Quelques maux, mais je vois encore plus de biens.
Je savoure les biens: les maux, je les supporte.
Que gagnez-vous, de grâce, à gémir de la sorte?
Vos plaintes, après-tout, ne sont qu'un mal de plus.
Laissez donc là mon cher, les regrets superflus:
Reconnoissez du ciel la sagesse profonde;
Et croyez que tout est pour le mieux dans le monde.

SCÈNE X.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE,
Mde. *DE ROSELLE.*

Mde. DE ROSELLE.

En vérité, voilà des chasseurs bien hardis!

M. DE PLINVILLE.

Comment donc?

Mde. de Roselle.

Ils sont là sept ou huit étourdis,
Qui ne se gênent pas.

M. de Morinval.

Ayez donc une chasse!

M. de Plinville.

Il se seront trompés: il faut leur faire grâce.

M. de Morinval.

Mais allez voir, du moins....

M. de Plinville.

J'y vais... quoique, entre nous,
Mon cher, je ne sois point de ces Seigneurs jaloux
Qui gardent leur gibier, comme on fait sa maîtresse.
Je sens très-bien qu'il faut excuser la jeunesse.
Qu'un jeune homme, en passant, tire sur un perdreau....

M. de Morinval.

On ne vient pas tirer à vingt pas d'un château.

M. de Plinville.

Aussi, j'y vais mettre ordre. En me voyant paroître,
Ils seront plus fâchés que moi-même peut-être.

M. de Morinval.

Mais vous vous exposez....

M. de Plinville.

A quoi, cher Morinval?
Pourquoi donc voulez-vous qu'on me fasse du mal,
A moi qui n'en ai fait de ma vie à personne?

(Il sort.)

SCÈNE XI.

M. DE MORINVAL, Mde. DE ROSELLE.

M. DE MORINVAL.

Jamais il ne craint rien, jamais, il ne soupçonne,
Quel homme!

Mde. DE ROSELLE.

Je voudrois pourtant lui ressembler.

(A part.)

Allons, nous voilà seuls. Il est temps de parler.

(Haut.)

Vous accusez tout bas madame de Mirbelle,
Monsieur: votre bonheur est retardé par elle.

M. DE MORINVAL.

Je dois m'en consoler puisque je la verrai.
Encor, si mon bonheur n'étoit que différé!

Mde. DE ROSELLE.

Ce retard, après tout, est fort heureux, peut-être.
Quand on doit s'épouser, il faut se bien connoître.

M. DE MORINVAL.

Pour connoître Angélique, il suffit d'un instant.
Et de moi, ce me semble, elle en peut dire autant.
Ma franchise, je crois...

Mde. DE ROSELLE.

Sert d'excuse à la mienne.
Etes-vous bien, Monsieur, sûr qu'elle vous convienne,
Sûr de lui convenir?

M. de Morinval.

Ah! Quant au premier point,
Elle me plaît, Madame, et vous n'en doutez point.
Je n'ose pas ainsi me flatter de lui plaire.
Peut-être, en ce moment, savez-vous le contraire?
Elle vous l'aura dit.

Mde. de Roselle.

Point du tout, mais... j'ai peur...
Que vous dirai-je enfin? il s'agit du bonheur.
Vous ne voudriez pas qu'elle fût malheureuse.
Vous avez pour cela l'ame trop généreuse....

M. de Morinval.

Fort bien. Je vous entends. Je vois ce qu'il en est.
Vous voulez doucement m'annoncer mon arrêt.

Mde. de Roselle.

Mais... quoique votre peur puisse être mal fondée,
Vous ne feriez pas mal de suivre votre idée,
De savoir, en un mot, si l'on vous aime ou non.
La chose vous regarde.

M. de Morinval.

Oui, vous avez raison,
Et si c'est un refus que sa bouche prononce,
D'abord, quoique à regret, à sa main je renonce.
Et je vous saurai gré de m'avoir averti.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

MDE. DE ROSELLE, *(seule.)*

C'est un fort galant homme: il prendra son parti.
Angélique, du moins, n'a plus d'hymen à craindre.
Elle sera, peut-être, encore bien à plaindre.
Mais son sort peut changer. Toujours est-ce un grand point
De ne pas épouser celui qu'on n'aime point.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLIQUE, ROSE.

ROSE.

Vous paroissez plus gaie.

ANGÉLIQUE.

Ah! j'ai sujet de l'être.
Morinval à ma main va renoncer peut-être.

ROSE.

Se peut-il?.... Il sait donc que vous ne l'aimez point?

ANGÉLIQUE.

Il devroit le savoir. J'ai vu que sur ce point
Il venoit pour sonder le fond de ma pensée,
Il a dû me trouver contrainte, embarrassée;
Et s'il est pénétrant, il se sera douté....

ROSE.

Que ne lui parliez-vous avec plus de clarté?

ANGÉLIQUE.

Je crois en avoir dit assez pour faire entendre
Qu'à mon coeur vainement il espéroit prétendre.
Rose, je me souviens d'avoir dit quelques mots
Assez clairs...

ROSE.

S'il pouvoit nous laisser en repos,

Mademoiselle! alors, toutes deux, ce me semble,
Nous serions, sans mari, bien tranquilles ensemble.

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chère, il n'est point de bonheur ici-bas.

ROSE.

Pourquoi, Mademoiselle?

ANGÉLIQUE.

Eh! mais... on ne voit pas
Monsieur Belfort; où donc est-il?

ROSE.

Il se promène
Depuis une heure, seul, autour de la garenne.
Il est pensif, rêveur: il a quelques chagrins,
Ou je me trompe fort.

ANGÉLIQUE.

Est-il vrai?

ROSE.

Je le crains.
Il soupire.

ANGÉLIQUE.

Il soupire?... Entre nous, chère Rose..,
De ses secrets ennuis t'a-t-il dit quelque chose?

ROSE.

Jamais. Il est discret.

ANGÉLIQUE.

Mais il a tort, je crois,
De demeurer ainsi tout seul au fond des bois.
Mon père, moi, sur-tout madame de Roselle
Nous le dissiperions.

ROSE.

Eh! oui, Mademoiselle.
Si j'allois le chercher, moi-même?

ANGÉLIQUE.

Hé bien, vas-y.
Qu'il se rende au château, Rose, et non pas ici.

ROSE.

Oh! non.

ANGÉLIQUE.

Ne lui dis point que c'est moi qui t'envoie.

(Rosa sort.)

SCÈNE II.

ANGELIQUE, (seule.)

Des peines qu'il ressent que faut-il que je croie?
J'ai les miennes aussi, qui me font bien souffrir.
Ce dernier entretien vient sans cesse s'offrir...
Mais chassons une idée... Hélas! trop dangereuse,
Qui ne peut que me rendre à jamais malheureuse.

SCÈNE III.

M. DE PLINVILLE, ANGELIQUE.

M. DE PLINVILLE.

En ce lieu solitaire Angélique rêvoit.
Gageons que Morinval en étoit le sujet.

ANGÉLIQUE.

Non, mon père.

M. DE PLINVILLE.

Ma fille avec moi dissimule?
Ah! cela n'est pas bien. A quoi bon ce scrupule?
Pour cacher ton amour tes soins sont superflus.
Je le sais... Tu rougis! allons, n'en parlons plus.
Picard, dit-on, me cherche, afin de me remettre
Le paquet... et j'attends sur-tout certaine lettre...
(Il voit Picard.) *(Il appelle.)*
Ah! bon. Picard!

SCÈNE IV.

M. DE PLINVILLE, PICARD, tout essouflé, ANGELIQUE.

PICARD.

Picard! vous me faites courir.

M. DE PLINVILLE.

Pardon.

PICARD.

C'est un valet: il est fait pour souffrir.

M. DE PLINVILLE.

Donne, mon cher Picard, et demeure à ton poste.
(En prenant les lettres des mains de Picard.)
La belle invention, que celle de la poste!

PICARD.

Parlons-en!

M. DE PLINVILLE.

Chaque jour, j'écris à mes amis.
Chaque jour, un courrier part et vole à Paris;
Et pour me rapporter bientôt de leurs nouvelles,
Il repart à l'instant, et semble avoir des ailes.

PICARD.

Fort bien! vous allez voir que ce sont des oiseaux
Ils se crèvent pour vous, ainsi que leurs chevaux.
Des ailes, oui!

M. DE PLINVILLE, *(lit.)*

Que vois-je? ah! dieu! quelles nouvelles!
Est-il bien vrai?

ANGÉLIQUE.

Mon père! eh! mais quelles sont-elles?

PICARD.

Quoi, Monsieur?

M. DE PLINVILLE.

Tous nos fonds de Paris sont perdus.

ANGÉLIQUE.

Ah! ciel!

M. DE PLINVILLE.

Dorval au jeu perd deux cent mille écus.
C'est trois cent mille francs que ce jeu-là nous coûte,
Car le pauvre Dorval manque et fait banqueroute.

PICARD.

Banqueroute, Monsieur? ah! le maudit fripon!

M. DE PLINVILLE.

Il n'est que malheureux.

PICARD.

Eh! vous êtes trop bon.

Il vous vole : je dis que c'est un tour infâme.

(en s'en allant.)

Banqueroute! ah bon dieu! que va dire Madame!

SCÈNE V.

M. DE PLINVILLE, ANGELIQUE.

ANGÉLIQUE, *(à part.)*

Je te rends grâce, ô Ciel! de ce revers fatal.
Je n'épouserai point monsieur de Morinval.

M. DE PLINVILLE.

On est tout étourdi d'une pareille perte.
Pourtant une ressource encore m'est offerte;
Et si j'étois tout seul, je me consolerois.
Ma terre, dieu-merci, me reste, et j'en vivrois.
Mais, ma fille!... à quel sort je te vois condamnée!

ANGÉLIQUE.

En quoi donc, plus que vous, serois-je infortunée?

M. DE PLINVILLE.

Hélas! la pauvre enfant, près de se marier!...

ANGÉLIQUE.

Ah! croyez que, bien loin de me contrarier...

M. DE PLINVILLE.

Il est tout naturel, lorsque l'on est jolie,
Jeune, de souhaiter de se voir établie.
Et toi, dans l'âge heureux des plaisirs, des amours,
Tu vas auprès de nous user tes plus beaux jours.
Ma fille, je te plains.

ANGÉLIQUE, *(vivement.)*

Gardez-vous de me plaindre,
C'étoit l'hymen pour moi, l'hymen qu'il falloit craindre...
Non, vous ne savez pas à quel point je souffrois...
En m'éloignant de vous j'étouffois mes regrets.
Dans un profond chagrin, alors, j'étois plongée,
Au contraire, à présent je me vois soulagée,
En songeant que de vous rien ne peut m'arracher.

(Tendrement, et en le caressant.)

Mon père! à vos côtés je prétends m'attacher,
Je veux vous prodiguer mes soins et mes services;
J'en ferai mon bonheur, j'en ferai mes délices.
Que me manquera-t-il? vous m'aimez: près de vous,
Ah! pourrois-je jamais regretter un époux!

M. DE PLINVILLE.

Chère enfant! que ces mots ont flatté mon oreille!
Je n'éprouvai jamais une douceur pareille.
Ainsi donc, comme un baume en notre affliction,
Le Ciel nous envoya la consolation.
Par elle, on souffre moins... On souffre moins! que dis-je?
Il faut plaindre celui qui jamais ne s'afflige,
Et que les coups du sort n'avoient point accablé:
Il n'a pas le bonheur de se voir consolé.
Pour moi, toujours content, sans chagrins, sans alarmes,
Je n'avois point encor versé de douces larmes.
Personne jusqu'ici ne m'avoit plaint, hélas!
Je me croyois heureux, et je ne l'étois pas.
Mais, dis, est-il bien vrai? faut-il que je te croie?
N'as-tu point de regrets?

ANGÉLIQUE.

Non : ma plus douce joie
Est d'adoucir vos maux, et de les partager,

M. DE PLINVILLE.

Mes maux, s'il est ainsi, n'ont rien que de léger.
Nous serons pauvres, soit : nous verrons moins de monde.
Chez moi, presque toujours, le voisinage abonde.
On nous négligera. Mais nous nous suffirons,
Et ce sera pour nous enfin que nous vivrons.

ANGÉLIQUE.

Vous savez que toujours j'aimai la solitude.

M. DE PLINVILLE.

Je le sais ; et de plus, tu te plais à l'étude.
Tu ne peux t'ennuyer avec ces deux goûts-là.
Tiens vois-tu ? je me fais une fête déjà.
De vivre seul avec ma petite famille,
Entre ma chère femme et mon aimable fille.
J'aurai moins de laquais, et j'en serai ravi :
Par un seul domestique on est bien mieux servi.
Nous vivrons gais, contens : que faut-il davantage ?
Nous nous aimerons bien ; nous aurons en partage
Les vrais trésors, la paix, le travail, la santé,
Et... le premier des biens, la médiocrité.

ANGÉLIQUE.

Je sens bien ce bonheur : vous savez mieux le peindre.

SCÈNE VI.

M. DE PLINVILLE, Mde. *DE PLINVILLE, ANGELIQUE.*

M. DE PLINVILLE, *(court à sa femme.)*

Ma chère amie, au lieu de gémir, de me plaindre,
J'arrange un plan....

Mde. DE PLINVILLE.

Hé bien, je vous l'avois prédit!
Vous vous en souvenez, je vous ai toujours dit:
« Monsieur, encore un coup, cette somme est trop forte
« Pour l'exposer ainsi; de grâce... » Mais n'importe!
Il a voulu courir les risques...

M. DE PLINVILLE.

J'en convien;
Mais quoi! le mal est fait.

Mde. DE PLINVILLE.

Eh! oui, je le sais bien:
Aussi, je viens déjà d'y trouver un remède;
Car il faut bien toujours que je vienne à votre aide.

M. DE PLINVILLE.

Quoi?

Mde. DE PLINVILLE.

Je suis décidée à quitter ce pays.

M. DE PLINVILLE.

Comment?

Mde. DE PLINVILLE.

Dans quatre jours, nous partons pour Paris;
Et vous aurez, je crois, la bonté de nous suivre.

M. de Plinville.

Expliquez-vous?

Mde. de Plinville.

Ici je ne prétends plus vivre.
Si vous ne craignez point, vous, d'être humilié,
J'aurai trop à rougir aux lieux où j'ai brillé.

M. de Plinville.

Mais, pour vivre à Paris, ma fortune est trop mince:
Au lieu que nous serions à notre aise en province.

Mde. de Plinville.

Bon! l'on fait à Paris la dépense qu'on veut:
Il faudroit faire ici beaucoup plus qu'on ne peut.
J'ai pesé tout cela: nous vendrons notre terre.
Je vais a ce sujet écrire à mon notaire.

M. de Plinville.

Mais quelle promptitude!

Mde. de Plinville.

Il faut saisir l'instant;
C'est le jour du courrier, l'heure presse; on m'attend:
Venez me retrouver, et vous verrez ma lettre.

M. de Plinville.

Je crois que tout cela peut fort bien se remettre.
Nous en reparlerons.

Mde. de Plinville.

Non; j'ai pris mon parti.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

M. DE PLINVILLE ANGELIQUE.

ANGÉLIQUE.

Quoi! mon père, si-tôt vous auriez consenti?...

M. DE PLINVILLE.

Consenti! point du tout. L'affaire n'est pas faite.
Je tiens à mon projet. Oui, je te le répète.
Mais, de ma part, vois-tu, trop d'obstination,
N'auroit fait qu'affermir sa résolution:
Je la connois. Au lieu, qu'à soi-même laissée,
Ma femme, dès demain, peut changer de pensée.
Je dispute toujours le plus tard que je puis.

SCÈNE VIII.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE, ANGELIQUE.

M. DE MORINVAL, *(de loin à part, sans le voir.)*

Où donc le rencontrer? par-tout je le poursuis.
Mais je le vois... Allons, dégageons ma parole.
(Haut.)
Nous nous flattions tous deux d'un espoir trop frivole,
Cher Plinville. A regret, je viens vous déclarer...
Je ne puis plus long-temps vous laisser ignorer...

M. DE PLINVILLE.

Mon ami, je sais tout. Dorval fait banqueroute:
Je perds cent mille écus.

M. DE MORINVAL.

Cent mille écus?

M. DE PLINVILLE.

Sans doute.

M. DE MORINVAL.

Je l'ignorois.

(A part.)

O ciel! je venois renoncer
A sa fille: de moi qu'auroit-on pu penser?

M. DE PLINVILLE.

Je sens bien qu'entre nous il n'est plus d'hymenée.

M. DE MORINVAL.

Au contraire.

M. DE PLINVILLE.

Ma fille est toute résignée.
Quant à moi, je ne suis malheureux qu'à demi;
Car si je perds un gendre, il me reste un ami.

M. DE MORINVAL.

Eh! mais, je n'entends point ce que vous voulez dire.
Comment, vous avez cru que j'irois me dédire,
A cause du revers qui vous est survenu?
Mon ami, je croyois vous être mieux connu.
Trop heureux d'être époux de votre aimable fille.

ANGÉLIQUE, *(à part.)*

Dieu!

M. DE PLINVILLE.

Vous voulez encore être de la famille!

M. DE MORINVAL.

Plût au ciel!

M. DE PLINVILLE.

A ce trait me serois-je attendu?
Mais nous venons de perdre...

M. DE MORINVAL.

Elle n'a rien perdu;
Et moi, lorsque je songe aux vertus qu'elle apporte,
Je trouve que sa dot est encore assez forte.

M. DE PLINVILLE.

(Emerveillé.)
Hé bien, ma fille!... Mais qu'as-tu donc?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai rien.

M. DE MORINVAL.

Cependant,..

ANGÉLIQUE.

En effet... je ne me sens pas bien.
Vous permettez?...

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Ce trait vient d'exciter en elle
Une émotion vive et toute naturelle:
C'est que ma fille sent un noble procédé!

M. DE MORINVAL.

Vous croyez!....

M. DE PLINVILLE.
Je le crois? j'en suis persuadé.

M. DE MORINVAL, *(tristement.)*
Ah! cher Plinville!...

M. DE PLINVILLE.
Allons! nouvelle inquiétude!
Angélique a besoin d'un peu de solitude;
Voilà tout.

M. DE MORINVAL.
Pardonnez. J'en ai besoin aussi.

M. DE PLINVILLE.
Et vous allez encor nourrir votre souci?

M. DE MORINVAL.
J'en ai sujet.
(Il sort.)

SCÈNE X.

M. DE PLINVILLE. (seul.)

Toujours s'affliger, toujours craindre!
Je le plains... hai! je puis avoir tort de le plaindre.
Il aime le chagrin; et peut-être, ma foi,
Est-il, à sa manière, heureux autant que moi.

SCÈNE VI.

M. DE PLINVILLE, M. BELFORT.

M. DE PLINVILLE.
Apprenez, cher Belfort, un trait charmant, sublime,

Qui va pour Morinval augmenter votre estime.
Vous savez mon malheur...

M. BELFORT.

J'en suis bien affligé,
Et je venois ici...

M. DE PLINVILLE.

Je vous suis obligé.
Morinval, à l'instant, vient aussi de l'apprendre.
Mais croiriez-vous qu'il veut toujours être mon gendre?

M. BELFORT.

Quoi! se peut-il?...

M. DE PLINVILLE.

Voyez quel bonheur est le mien!
Pour moi, d'un petit mal il résulte un grand bien.
Mais, adieu; je m'envais conter tout à ma femme.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

M. BELFORT, (seul.)

D'un mot, sans le savoir, il déchire mon ame.
Allons, il faut partir: voilà l'instant fatal.
Ne soyons pas témoin du bonheur d'un rival...
Du bonheur? Mais est-il bien sûr qu'il ait su plaire?
J'ai quelquefois osé soupçonner le contraire.
Ce matin.... je ne sais si je me suis trompé;
Mais un mot, un regard, un soupir échappé...
Gardons-nous de saisir ces vaines apparences:

Je dois partir encor, si j'ai des espérances.
Je ne la verrai point. Qu'elle ignore à jamais
Ce que j'étois, sur-tout à quel point je l'aimois.
Adieu paisible toit, qui me servis d'asile;
Adieu, trop confiant et trop heureux Plinville!
Et vous charmante... vous que je n'ose nommer,
Que je fuis, que de loin je vais toujours aimer.
Je vais poursuivre ailleurs ma pénible carrière,
Seul, triste, abandonné de la nature entière,
Sans secours, n'emportant avec moi qu'un seul bien,
C'est un coeur, qui du moins ne me reproche rien:
Allons dès ce soir même, il vaut mieux que je sorte.

SCÈNE XIII.

ROSE, M. BELFORT.

ROSE.

Vous partez?

M. BELFORT.

Pourquoi donc m'écouter de la sorte?

ROSE.

J'accourois vous chercher. Mais Monsieur quel discours!
Est-ce que vous partez?

M. BELFORT.

Oui, je pars.

ROSE.

Pour toujours.

M. BELFORT.

Pour jamais.

ROSE.

Et pourquoi ?

M. BELFORT.

Pardon, ma chère Rose.
Je pars, et je ne puis vous en dire la cause.

ROSE.

Vous auroit-on ici causé quelques chagrins?

M. BELFORT.

Non, aucun: de personne ici je ne me plains.

ROSE.

Pauvre Angélique! hélas! que je vais la surprendre.
A cet événement elle est loin de s'attendre.
Voyez! tous les malheurs lui viennent à-la-fois.

M. BELFORT.

Mais... mon départ n'est pas un grand malheur, je crois.

ROSE.

Je sais ce que je dis. Je connois ma maîtresse,
Et je vois bien à vous comme elle s'intéresse.
Puis j'en juge par moi: d'ailleurs, il est si tard!
Encor vous êtes seul: ah! mon dieu! quel départ.

M. BELFORT.

Ce tendre adieu me touche.

ROSE.

Et vous partez?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MDE. *DE ROSELLE.*

ROSE.

Madame...

Vous me voyez chagrine, et jusqu'au fond de l'ame.
Monsieur Belfort s'en va, mais s'en va tout-à-fait.

Mde. de Roselle. *(à M. Belfort.)*

Et quel sujet, de grâce?....

Rose.

Il n'a point de sujet.

Mde. de Roselle, *(fait signe à Rose de les laisser.)*

Allez, Rose.

Rose, *(à M. Belfort.)*

Je puis dire à Mademoiselle,
Qu'avant votre départ, vous prendrez congé d'elle?

M. Belfort.

Ne le lui dites pas.

Rose.

Non? vous avez bien tort.
Adieu donc, pour jamais, adieu monsieur Belfort.

M. Belfort.

Adieu de tout mon coeur, adieu ma chère Rose,

Rose.

Ecrivez-nous du moins, c'est bien la moindre chose.

M. Belfort.

Oui, Rose; de mon sort je vous informerai.

Rose, *(part, se retourne et crie en pleurant.)*

Marquez-moi votre adresse, et je vous répondrai.

SCÈNE XV.

M. BELFORT, Mde. DE ROSELLE.

Mde. de Roselle.

Quoi vous partez, Monsieur? quelle raison soudaine?...

M. Belfort.

J'en ai mille, qu'ici vous devinez sans peine.

Mde. de Roselle.

Oui, malgré l'amitié que je puis vous porter,
Je sens que plus long-temps vous ne pouvez rester.

M. Belfort.

Recevez mes adieux, et croyez que l'absence
Ne fera qu'ajouter à ma reconnoissance.

Mde. de Roselle.

Vous ne m'en devez point. Hélas! j'aurois voulu
Faire bien plus pour vous: j'ai fait ce que j'ai pu.
Je n'oublîrai jamais votre rare conduite,
Votre discrétion, et sur-tout cette fuite.
Je compte aussi, Monsieur, sur votre souvenir.

M. Belfort.

Croyez, Madame....

Mde. de Roselle.

Ah! çà, qu'allez-vous devenir?

M. Belfort.

Vers mon père, à Paris, je vais d'abord me rendre.

Mde. de Roselle.

C'est le meilleur parti que vous ayez à prendre.
Dites-lui bien... mais quoi! je vois près de ces lieux
Quelqu'un roder d'un air assez mystérieux.

SCÈNE XVI.

UN POSTILLON en veste bleue, avec la plaque d'argent, M. BELFORT, Mde. DE ROSELLE,

MDE. DE ROSELLE.

Hé bien, qu'est-ce?

LE POSTILLON.

Excusez mon embarras extrême.
De ma commission je suis surpris moi-même.
Car ordinairement, je ne vais guère à pié;
Mais je suis complaisant... quand je suis bien payé.

M. BELFORT.

Çà, que demandez-vous?

LE POSTILLON.

Pardon... mais, pour bien faire,
Il faudroit, à-la-fois et parler et se taire.
A ma place, un nigaud vous avoûroit d'abord
Qu'il demande un Monsieur qui se nomme Belfort...

M. BELFORT.

Mais c'est moi.

LE POSTILLON.

Dans les yeux nous savons un peu lire.

MDE. DE ROSELLE.

A la bonne heure, mais qu'avez-vous à lui dire?

LE POSTILLON.

Oh! rien du-tout, Madame; et je n'ai dans ceci
Qu'à remettre à Monsieur le billet que voici.

(Il donne un billet à M. Belfort.)

M. BELFORT.

De quelle part?

LE POSTILLON.

Monsieur le verra dans la lettre.

M. BELFORT.

Ah! Madame, pardon, vous voulez bien permettre?

MDE. DE ROSELLE.

Monsieur, je vous en prie.

(Au Postillon, pendant que monsieur Belfort décachette et ouvre le billet.)

Eh! mais vraiment, l'ami,

Vous ne paroissez gai ni plaisant à demi.

LE POSTILLON.

J'ai couru le pays, et j'ai vu bien du monde:

Cela fait que je sais comme il faut qu'on réponde.

M. BELFORT.

Ah Madame!...

MDE. DE ROSELLE.

D'où vient ce mouvement soudain?

M. BELFORT.

C'est de mon père.

MDE. DE ROSELLE.

Bon!

M. BELFORT.

Je reconnois sa main

LE POSTILLON.

Dès le premier abord, j'ai su vous reconnoître.

M. BELFORT.

C'est lui: de mes transports je ne suis point le maître:

Voici ce qu'il m'écrit.

(Il lit haut.)

« Viens, accours promptement,
« Mon ami: tu suivras celui que je t'envoie... »

LE POSTILLON.

Oui, Monsieur.

M. BELFORT, *(continue de lire)*

« Je t'écris avec bien de la joie,
« Et je ne doute point de ton empressement. »
Oh, non! *(Au Postillon.)*
Est-il bien loin?

LE POSTILLON.

A la poste voisine

M. BELFORT.

Bien portant?

LE POSTILLON.

A merveille. Il a fort bonne mine,
Une gaîté charmante.

M. BELFORT.

Il paroît donc heureux?

LE POSTILLON.

Mais il en a bien l'air. C'est qu'il est généreux!...
Comme un roi. Nous ferions des fortunes rapides,
Si les courriers payoient sur ce pied-là les guides.

MDE. DE ROSELLE.

Vous êtes postillon.

LE POSTILLON.

Madame, à vous servir;
Et chacun vous dira que je mène à ravir.

MDE. DE ROSELLE.

Eh bien, menez Monsieur. *(à M. Belfort.)*
Partez donc tout de suite.

M. BELFORT.

Oui, Madame.

MDE. DE ROSELLE.

Avec lui revenez au plus vîte.
Qu'il vienne ce soir même, et qu'il vienne en ce lieu.

M. BELFORT.

Croyez qu'il y viendra, Madame.

MDE. DE ROSELLE.

Sans adieu.

LE POSTILLON.

Allons mon officier, venez voir votre père.
Je n'ai pas mal rempli mon message j'espère.
N'auroit-on à porter qu'une lettre, un billet;
Il faut, autant qu'on peut, faire bien ce qu'on fait.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE PLINVILLE, *(seul.)*

J'ai donc dit à mes gens qu'il falloit se résoudre
A me quitter: pour eux, hélas: quel coup de foudre!
Leur désolation m'afflige, en vérité...
Mais il est doux pourtant d'être ainsi regretté.
Si je m'étois défait du jardinier, de Rose,
Et du bon vieux Picard: c'étoit bien autre chose!
Pour Belfort, près de moi, je le garde à jamais;
C'est un ami plutôt qu'un secrétaire... Eh mais,
Que veut Picard? il reste, il vient me rendre grâce.

SCÈNE II.

M. DE PLINVILLE, PICARD.

M. DE PLINVILLE.

Hé bien, es-tu content? tu conserves ta place.

PICARD.

Point du tout, car je viens demander mon congé,

M. DE PLINVILLE.

Mais c'est toi que je veux garder.

PICARD.

Bien obligé:
Mais, moi, je veux sortir, voilà la différence.

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi ?

PICARD.

Parce qu'il est plus naturel, je pense,
Que je m'en aille, moi. Vous voulez renvoyer
Du monde; c'est à moi de partir le premier,
Car je suis le plus vieux.

M. DE PLINVILLE.

Tu m'es trop nécessaire:
Je suis accoutumé...

PICARD.

Je n'y saurois que faire.
Et d'ailleurs, je suis las de servir: en deux mots,
Je vais me reposer.

M. DE PLINVILLE.

Eh! mais, c'est un repos,
Une retraite enfin que ton service.

PICARD.

Peste!
Une belle retraite! et c'est moi seul qui reste!

M. DE PLINVILLE.

Tout est changé, Picard. Nous allons à Paris.

PICARD.

Raison de plus, Monsieur. Je reste en mon pays.
Enfin, je vous l'ai dit, je veux être mon maître.

M. DE PLINVILLE.

Quoi! tu veux me quitter, après m'avoir vu naître,
Toi qui devois et vivre et mourir avec moi?

PICARD.

Il vaut encore mieux vivre et mourir chez soi.

M. DE PLINVILLE.

Je t'aimois, je croyois que tu m'aimois de même.

PICARD.

Cela n'empêche pas, Monsieur, qu'on ne vous aime.
Mais, après cinquante ans, on est bien aise, enfin,
De vivre un peu tranquille : il faut faire une fin.

M. DE PLINVILLE.

Il a raison; et c'est peut-être une injustice
D'exiger qu'il me fasse un si grand sacrifice.
Pourquoi vouloir ailleurs l'empêcher d'être heureux?
Il faut aimer les gens, non pour soi, mais pour eux.
Il va se réunir à son petit ménage,
A sa femme, à ses fils : il est temps, à son âge;
Et quand j'aurai besoin de lui, je me dirai,
Il vit content : alors je me consolerai.
Mais tu pleures, je crois?

PICARD.

Je ne puis m'en défendre,
Moi, vous quitter, après ce que je viens d'entendre?
J'en serois bien fâché. Je reviens sur mes pas,
Monsieur; si vous voulez, je ne partirai pas.

M. DE PLINVILLE.

Depuis assez long-temps, mon ami, tu travailles :
Non, non, décidément, je veux que tu t'en ailles.

PICARD.

Voyez donc! il me chasse au bout de cinquante ans?
Je ne veux plus sortir.

M. DE PLINVILLE.

Ne sors pas, j'y consens.
Mais pourquoi te fâcher ainsi depuis une heure?

PICARD.

J'ai tort. Encore un coup, je veux rester.

M. DE PLINVILLE.

Demeure.

PICARD.

Pardonnez. Je suis brusque et de mauvaise humeur:
Mais dans le fond, Monsieur, croyez que j'ai bon coeur.

M. DE PLINVILLE.

Tu viens de m'en donner une preuve certaine.
Il est vrai qu'un moment tu m'as fait de la peine;
Mais tu m'as fait encor plus de plaisir.

(En le serrant dans ses bras.)

Allons,
Mon vieux ami, jamais nous ne nous quitterons.
Me le promets-tu bien?

PICARD.

Est-ce encore un reproche?

M. DE PLINVILLE.

Non, mon cher. Laisse-moi, car Morinval s'approche.

(Picard sort.)

(Il regarde Morinval, qui s'avance sans le voir.)

Ma fille a déclaré qu'elle ne l'aimoit pas:
Il est au désespoir: il soupire tout bas.
Consolons-le.

SCÈNE III.

M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

M. DE PLINVILLE.

Mon cher, sortez donc, je vous prie,
De cette taciturne et morne rêverie.
Votre malheur, au fond, se réduit à ce point.
C'est que l'on vous a dit qu'on ne vous aimoit point,
Je sens qu'un pareil coup d'abord est un peu rude:
Mais vous voilà guéri de votre incertitude.

M. DE MORINVAL.

Le beau remède!

M. DE PLINVILLE.

Enfin, il vaut mieux, Morinval,
Etre, d'avance, instruit de ce secret fatal.
Angélique, d'ailleurs, n'est pas la seule au monde;
Il se peut qu'à vos soins un autre objet réponde.

M. DE MORINVAL.

Je n'en chercherai point. J'en ferai bien le voeu.

M. DE PLINVILLE.

Tenez s'il faut qu'ici je vous fasse un aveu,
J'approuve ce dessein. Dans un champêtre asile,
Vous menez une vie assez douce et tranquille,
Sur-tout, vous-êtes libre; oui, peut-être, en effet,
Le veuvage, après tout, est-il mieux votre fait.

M. DE MORINVAL.

Vos consolations m'irriteroient, je pense,
Si je n'avois déjà pris mon parti d'avance.

Mais je l'ai pris. Ceci ne m'a point étonné.
Je déplais, dès long-temps je l'avois soupçonné:
Je suis heureux ici, comme dans tout le reste.
Aussi ce n'étoit point cela, je vous proteste,
Qui me faisoit rêver: je voudrois aujourd'hui,
Ne pouvant rien pour moi, travailler pour autrui.

M. DE PLINVILLE.

Comment?

M. DE MORINVAL.

Oui, vous serez de mon avis, j'espère.
Je viens de découvrir un important mystère

M. DE PLINVILLE.

Ah! voyons.

M. DE MORINVAL.

Angélique est rebelle à mes voeux;
Mais vous ne savez pas qu'un autre est plus heureux.

M. DE PLINVILLE.

Bon! un autre?

M. DE MORINVAL.

Oui, vraiment.

M. DE PLINVILLE.

Et quel est donc cet autre!

M. DE MORINVAL.

C'est Belfort.

M. DE PLINVILLE

Belfort?

M. DE MORINVAL.

Oui.

M. DE PLINVILLE.

Quelle erreur est la vôtre'
Mais vous n'y pensez pas.

M. DE MORINVAL.

Vous pouvez, à présent,
Rire, vous récrier, trouver cela plaisant:
Il n'en est pas moins vrai que votre fille l'aime,
J'en suis sûr.

M. DE PLINVILLE.

Quoi! vraiment?... ma surprise est extrême.
Ils s'aiment... d'un amour sage, honnête, discret....

M. DE MORINVAL.

Il l'aime sans le dire, elle brûle en secret.
Cette honnêteté même est ce qui m'intéresse,
Et je veux, près de vous, protéger leur tendresse.
Ecoutez, je suis riche, et plus que je ne veux;
Je suis veuf... pour toujours, sans enfans, sans neveux;
J'aime Belfort, je veux lui tenir lieu de père.
Il me paroît bien né, sensible, doux; j'espère
Qu'aidé de mon crédit, il fera son chemin,
Et d'Angélique, un jour, méritera la main.
Et moi, dès aujourd'hui, mon ami, je m'engage
A donner à Belfort ma terre en mariage.

M. DE PLINVILLE.

Laissez-moi respirer. Quel dessein généreux!
Eh quoi! mon cher ami, vous faites des heureux,
Et vous doutez encor si vous-même vous l'êtes!...
Mais que de ces enfans les amours sont discrètes!
Moi, j'en estime encore une fois plus Belfort.
Angélique est aimable; il l'aime, il n'a pas tort;
Ni ma fille non plus, car il est fait pour plaire.

M. DE MORINVAL.

Votre nièce s'avance. Ayons soin de nous taire.

SCÈNE IV.

Mde. *DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.*

Mde. de Roselle, *(de loin à part.)*

Il faut les écarter de notre rendez-vous.

(haut)

Encore ici, Messieurs? Eh mais, qu'y faites-vous?
Ma tante se plaint fort, et dit qu'on l'abandonne,
Qu'on se promène: au fond elle a raison

M. de Plinville.

Pardonne.

Mde. de Roselle.

Savez-vous qu'en effet cela n'est pas galant?

M. de Morinval.

Monsieur me consoloit.

Mde. de Roselle.

Mon oncle est consolant,
Je le sais; mais, de grâce, allez trouver ma tante.

M. de Plinville.

Oui, dès qu'elle me voit elle paroît contente.
Adieu.

(Bas à Morinval, en s'en allant.)

Redites-moi vos résolutions;
Car j'aime avec transport les belles actions.

SCÈNE V.

Mde. *DE ROSELLE*, (*seule.*)

La place est libre, au moins pour quelque temps, j'espère,
Et Belfort, à présent, peut amener son père.
Ce jeune homme m'inspire une tendre amitié.
Cette pauvre cousine aussi me fait pitié.
Je voudrois les servir, et venir à leur aide.
Ne pourrai-je à leurs maux apporter de remède!

SCÈNE VI.

M. BELFORT, Mde. *DE ROSELLE.*

Mde. de Roselle.

C'est vous, Monsieur! quoi seul? pourquoi n'avez-vous pas
Amené votre père?

M. Belfort,

Il est à deux cents pas,
Au bois de Rochefort.

Mde. de Roselle.

Qui l'empêchoit, de grâce,
De venir avec vous jusque dans cette place?

M. Belfort.

En voici la raison: il diffère d'entrer,
Parce qu'il ne veut pas encor se déclarer.
D'abord je vous annonce une grande nouvelle.
La fortune pour lui cesse d'être cruelle.

Le jeu le ruina: par un nouveau retour,
Le jeu, plus que jamais, l'enrichit en ce jour.
Et moi, sentant qu'enfin mon sort n'est plus le même,
Que je puis, au contraire, enrichir ce que j'aime,
J'ai tout dit à mon père. Il approuve mon feu,
Et consacre à son fils tout le produit du jeu.

MDE. DE ROSELLE.

C'est le placer fort bien.

M. BELFORT.

Ce n'est pas tout encore:
On aime à se vanter de ce qui nous honore.
J'ai parlé des bontés que vous aviez pour moi;
Et je vous ai nommé... « O ciel! (dit-il) eh! quoi?
» Madame de Roselle! elle doit m'être chère:
» Une tendre amitié m'unissoit à son père. »
Enfin il veut vous voir, il veut vous consulter.

MDE. DE ROSELLE.

Un tel empressement a droit de me flatter.

M. BELFORT.

Sur moi, dit-il, il a quelques desseins en tête.
Ainsi vous comprenez le sujet qui l'arrête.
Avant de voir personne, il voudroit vous parler.

MDE. DE ROSELLE.

Au bois de Rochefort hâtons-nous donc d'aller.

M. BELFORT.

Ah! ciel! je vois venir l'adorable Angélique.
Permettez qu'avec elle une fois je m'explique.

MDE. DE ROSELLE.

Pas encor.

M. BELFORT.

Je voudrois savoir si, dans le fond,
On m'aime.

MDE. DE ROSELLE.

L'on vous aime, et je vous en répond.
Laissez-moi lui parler.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *ROSE, ANGELIQUE.*

ROSE, *(de loin à Angélique.)*

Ah! dieu! Mademoiselle!
Monsieur Belfort avec madame de Roselle.

ANGÉLIQUE.

Rose disoit, Monsieur, que vous étiez parti.

M. BELFORT.

Qui? moi, quitter ces lieux? jamais! J'étois sorti
Un moment.

MDE. DE ROSELLE.

Quelquefois un seul moment amène
Bien des choses.

M. BELFORT.

Sans doute; et j'ose croire à peine
Au changement.....

MDE. DE ROSELLE.

(Bas.) *(Haut.)*
Paix donc. Qu'on me suive à l'instant.

ANGÉLIQUE.

On ne peut donc savoir?,..

MDE. DE ROSELLE.

Pardon; l'on nous attend
Pour conclure une affaire.... une affaire pressée,
Dans laquelle vous-même êtes intéressée.
Sans adieu. *(Elle sort avec M. Belfort.)*

SCÈNE VIII.

ROSE, ANGELIQUE.

ANGÉLIQUE.

Que dit-elle? une affaire, où je suis
Intéressée!... Eh! mais, à ceci je ne puis
Rien comprendre...

ROSE.

Ni moi. Monsieur Belfort m'étonne;
Car je l'ai vu partir.

ANGÉLIQUE.

Tiens, Rose, je soupçonne
Qu'il lui vient d'arriver un bonheur imprévu.

ROSE.

Vous croyez? ah! tant mieux.

ANGÉLIQUE.

Jamais je ne l'ai vu
Si joyeux ni si vif, sur-tout jamais si tendre.
Il ne m'a dit qu'un mot, qui sembloit faire entendre...
Que te dirai-je, enfin? J'espère, en vérité...

ROSE.

Tout ceci pique aussi ma curiosité.
Voici Monsieur. Comment! il est presque en colère.
Pour la première fois, qui peut donc lui déplaire?

SCÈNE IX.

ROSE, ANGELIQUE, M. DE PLINVILLE.

ANGÉLIQUE.

Mon père, vous semblez fâché?

M. DE PLINVILLE.

J'en fais l'aveu.

Oui, je sens qu'en ce monde, il faut souffrir un peu.
Morinval vient de faire une action nouvelle,
Aussi belle que l'autre, et peut-être plus belle...
En faveur de quelqu'un qui ne te déplaît pas,
Ma fille... et dont je fais moi-même très-grand cas.
Mais, par malheur, ce plan ne plaît pas à ta mère.
Nous la pressons en vain: elle a du caractère.
De là quelques débats. Moi, qui n'y suis point fait,
J'ai laissé Morinval défendre son projet.
Et je viens respirer.

ANGÉLIQUE.

Et ne pourrai-je apprendre?....

M. DE PLINVILLE.

Pas encore. Avant peu, ma femme va se rendre;
Car elle a de l'esprit. Puis, tour-à-tour, il faut
L'un et l'autre céder: moi j'ai cédé tantôt.
A vendre cette terre elle étoit décidée:
J'ai, quoique avec regret, adopté son idée.

ANGÉLIQUE.

Vous avez consenti?

M. DE PLINVILLE.

Mon enfant, que veux-tu?

Moi, je suis complaisant, c'est ma grande vertu.
Nous irons à Paris. Les champs, la Capitale,
Toute demeure, au fond, pour le sage est égale.

ANGÉLIQUE.

Par-tout où vous serez, je serai bien aussi,
Mon père.

ROSE.

Cependant, nous étions bien ici.

M. DE PLINVILLE.

Mais avec Morinval, je la vois qui s'avance.
S'ils pouvoient tous les deux être d'intelligence!
Nous serions tous contens.

SCÈNE X.

ROSE, ANGELIQUE, MDE. *DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE,*

M. DE MORINVAL.

De grâce, permettez,
Madame....

MDE. DE PLINVILLE.

C'est en vain que vous me tourmentez.
Ne me parlez jamais de Belfort.

(A Angélique.)

A merveille!
C'est vous qui m'attirez une scène pareille.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais pas encor de quoi vous m'accusez.

MDE. DE PLINVILLE.

Vous souffrez près de vous des amans déguisés...

ANGÉLIQUE.

De ce déguisement j'ignore le mystère.
Seroit-il autre chose ici qu'un secrétaire?

MDE. DE PLINVILLE.

Je vous dis qu'il vous aime.

ANGÉLIQUE.

Hé bien donc! je le croi.
S'il lui plaît de m'aimer, est-ce ma faute, à moi?

MDE. DE PLINVILLE.

Vous-même, vous l'aimez.

ANGÉLIQUE.

Qui vous dit que je l'aime?
A peine, en ce moment, si je le sais moi-même.

ROSE.

Et quand cela seroit, je l'aime bien aussi;
Ces Messieurs... tout le monde, en un mot, l'aime ici.

MDE. DE PLINVILLE.

Rose, vous tairez-vous? modérez votre zèle.

ROSE.

Mais, c'est que vous grondez toujours Mademoiselle.

M. DE PLINVILLE.

Ne grondons point, ma femme: entendons-nous: causons
Pour refuser Belfort, quelles sont vos raisons?

MDE. DE PLINVILLE.

Je ne veux point causer, je ne veux rien entendre.

M. DE MORINVAL.

Il est aimable, honnête; il vous convient pour gendre.

MDE. DE PLINVILLE.

Il ne le sera point.

M. DE MORINVAL.

Que lui reprochez-vous?

Mde. de Plinville.

C'est un aventurier.

M. de Morinval.

Je le crois, entre nous,
Gentilhomme ...

Mde. de Plinville.

Oui! qui n'a que la cape et l'épée.
S'il l'est, c'est encor pis; car il m'aura trompée.

M. de Morinval.

C'est par discrétion.

Mde. de Plinville.

D'ailleurs, il est sans bien.

M. de Morinval.

Mais, encore une fois, je l'aiderai du mien.

Mde. de Plinville.

Mais encore une fois, gardez donc ces largesses:
Nous n'avons pas besoin, Monsieur, de vos richesses.

M. de Morinval.

(A M. de Plinville.)

Je n'ai plus rien à dire, et je sors. Vous voyez
S'il faut croire au bonheur que vous me promettiez.
Je ne puis d'Angélique être l'époux moi-même,
Et je ne puis l'unir avec celui qu'elle aime.
Rien ne me réussit; et pour dire encor plus,
J'offre mon bien aux gens, et j'essuie un refus.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

ROSE, ANGELIQUE, MDE. *DE PLINVILLE, M. DE PLINVILLE.*

M. DE PLINVILLE.

Pauvre homme!... cependant il est humain, sensible,
Seroit-il malheureux? cela n'est pas possible.
Non, il n'est d'homme à plaindre ici que le méchant.
Morinval d'un bon coeur a suivi le penchant:
Quoique son offre ait eu le malheur de déplaire,
C'est avoir fait le bien, qu'avoir voulu le faire.

ROSE, *(qui s'étoit retirée au fond du théâtre revient en courant.)*

Madame de Roselle...

MDE. DE PLINVILLE.

Hé bien?

ROSE.

Est à deux pas,
Elle amène un Monsieur, que je ne connois pas:

ANGÉLIQUE.

Un Monsieur?

M. DE PLINVILLE.

Quelque ami qui vient me voir...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MDE. *DE ROSELLE, M. DORMEUIL.*

MDE. DE ROSELLE.

Ma [illegible]

Permettez que moi-même, ici je vous présente,
Monsieur, un étranger qui désireroit voir
Votre terre....

MDE. DE PLINVILLE.

Au château nous allons recevoir
Monsieur....

M. DORMEUIL.

Je suis fort bien. A la première vue,
Madame, tout me plaît: une triple avenue,
Une entrée imposante, un superbe château,
Un parc immense; enfin, tout est grand, tout est beau.
On sait bien que jamais un acheteur ne loue;
Mais cette terre, à moi, me plaît et je l'avoue.

M. DE PLINVILLE.

L'acquéreur même aussi me plairoit en tout point.

MDE. DE ROSELLE.

Oh! c'est un acquéreur... comme l'on n'en voit point.

MDE. DE PLINVILLE.

Monsieur s'annonce bien.

M. DORMEUIL.

Hai... que sait-on? peut-être
Gagnerai-je, Madame, à me faire connoître.

MDE. DE PLINVILLE.

J'aime à le croire.

M. DORMEUIL.

Eh! mais, ces bois sont enchantés.
Les beaux arbres!

M. DE PLINVILLE.

C'est moi qui les ai tous plantés.
Ces arbres dès long-temps me prêtoient leur ombrage

M. Dormeuil.

Ce n'est pas encor là votre plus bel ouvrage.

(En saluant Angélique.)

De la terre je vois le plus digne ornement.

M. de Plinville.

Tout le monde en effet nous en fait compliment.
Vous paroissez, Monsieur, un digne et galant homme.

M. Dormeuil.

Au fait vous estimez votre terre la somme?...

M. de Plinville.

(Il arrête et regarde sa femme.)

Mais je crois qu'elle vaut... Combien?

Mde. de Plinville.

Cent mille écus,

M. Dormeuil.

Je ne contesterai point-du-tout là-dessus.
Je m'en rapporte à vous.

Mde. de Plinville.

Un procédé si rare
Me touche.

M. Dormeuil.

Il est tout simple. En outre, je déclare
Que j'entends bien payer la terre argent comptant.

M. de Plinville.

A votre aise.

M. DORMEUIL.

Pardon, c'est un point important
Qui me regarde seul. Oui, je me crains moi-même.
J'ai sur certain article une foiblesse extrême.
Tenez, il faut qu'ici je vous fasse un aveu.
Le prix de votre terre est un argent du jeu:
Par cet achat, du moins je sauve une partie
De six cent mille francs, que dans une partie....

MDE. DE ROSELLE.

Quoi! vous avez gagné deux fois cent mille écus?

M. DORMEUIL.

On peut bien les gagner, quand on les a perdus.

MDE. DE PLINVILLE.

Quel est celui qui perd une somme si forte?

M. DE PLINVILLE.

Bon! le connoissons-nous? ainsi, que nous importe?
Voyons celui qui gagne, et non celui qui perd.

MDE. DE ROSELLE.

Eh! oui.

ANGÉLIQUE.

Le malheureux, sans doute, a bien souffert,

M. DORMEUIL.

Ma foi, c'est un joueur hardi, vif et tenace,
Un petit financier.

M. DE PLINVILLE.

Un financier! de grâce,
Vous le nommez?

M. DORMEUIL.

Dorval.

MDE. DE PLINVILLE.

Je l'avois soupçonné.

Monsieur, c'est notre bien que vous avez gagné.

M. DORMEUIL.

J'aimerois mieux avoir gagné celui d'un autre,
Mais il pourroit encor redevenir le vôtre.
Il ne tiendra qu'à vous.

M. DE PLINVILLE.

Comment?

M. DORMEUIL.

Rien n'est plus clair.
Je n'ai qu'un fils, Madame, un fils qui m'est bien cher:
Unissez-le, de grâce, avec Mademoiselle.
L'argent sera pour vous, et la terre pour elle.

M. DE PLINVILLE.

Monsieur...

M. DORMEUIL.

Vous hésitez, et vous avez raison,
Ne me connoissant pas. Mais Dormeuil est mon nom.
Mon habit vous annonce un ancien militaire.

MDE. DE ROSELLE.

Oui, Monsieur étoit même un ami de mon père,
N'ayant qu'un seul défaut, et mille qualités.
Ce parti me paroît très-sortable.

(Bas à Angélique.)

Acceptez.

M. DE PLINVILLE.

Ma fille, tu pourrois rendre cela possible.

MDE. DE PLINVILLE.

Je l'espère.

(A M. Dormeuil.)

Je suis on ne peut plus sensible
A votre offre, Monsieur: je l'accepte.

M. DORMEUIL, *(très-haut.)*

Mon fils,
Venez remercier Madame.

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, *M. BELFORT.*

M. BELFORT.

J'obéis.

MDE. DE PLINVILLE.

Ah! que vois-je?

MDE. DE ROSELLE.

Ceci trompe un peu votre attente.

MDE. DE PLINVILLE.

Comment! voici le fils de Monsieur?

MDE. DE ROSELLE.

Oui, ma tante,

M. DE PLINVILLE.

Je ne m'attendois pas à celui-ci, ma foi!
Voyez donc comme enfin tout s'arrange pour moi!

M. DORMEUIL, *(à madame de Plinville.)*

Madame voudroit-elle, à présent, se dédire?

MDE. DE PLINVILLE.

Monsieur est votre fils: je n'ai plus rien à dire,
Car je rends toujours justice à ses vertus.

M. BELFORT.

Ah! de tant de bontés vous me voyez confus.

(A Angélique.)

Dormeuil vous aime autant que Belfort a pu faire;
Et Belfort et Dormeuil....

ANGÉLIQUE.

Savent tous deux me plaire.

ROSE, *(à M. Belfort.)*

Pour moi, je ne sais pas, Monsieur, si j'aurai tort;
Mais je vous nommerai toujours monsieur Belfort.

M. DORMEUIL.

J'ai, depuis quelque temps, essuyé bien des peines.
Enfin la chance tourne: il est d'heureuses veines.

M. DE PLINVILLE.

Moi, je n'ai jamais eu que du bonheur; hé bien!
Je suis, en ce moment, presque étonné du mien.

MDE. DE ROSELLE.

Gardez votre bonheur, il vous sied à merveille.

M. DE PLINVILLE.

C'est qu'on ne vit jamais d'aventure pareille!
Je voudrois bien tenir notre ami Morinval:
Nous verrions s'il diroit encor que tout est mal!

MDE. DE ROSELLE.

La raison ne vaut pas les songes que vous faites.
Puissions-nous être tous heureux comme vous l'êtes?

MDE. DE PLINVILLE.

Il ne sent pas qu'il l'est par hasard, cette fois.

M. DE PLINVILLE.

Qu'importe le hasard, pourvu que je le sois?
En quelque sorte on peut faire sa destinée.
Mais récapitulez avec moi ma journée:
On étoit convenu d'un voyage sur l'eau,
Si nous partions, le feu consumoit le château;

On reste, on l'éteint. Belfort, mon secrétaire,
Plaît à ma fille, il est fils d'un vieux militaire.
Je perds cent mille écus: fort bien! voilà d'abord
Que celui qui les gagne est père de Belfort.
Monsieur me fait une offre aussi noble que franche;
Et, sans avoir joué, moi, je prends ma revanche.
Il propose son fils; et par un tour plaisant,
Ma femme le reçoit, tout en le refusant!
Et ma fille, d'abord un peu contrariée,
Au gré de ses désirs se trouve mariée.

MDE. DE ROSELLE.

Il s'en suit?...

M. DE PLINVILLE.

Que nos maux se réduisent à rien,
Et que j'ai grand sujet de dire: *Tout est bien.*

FIN.

PIÈCES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

